

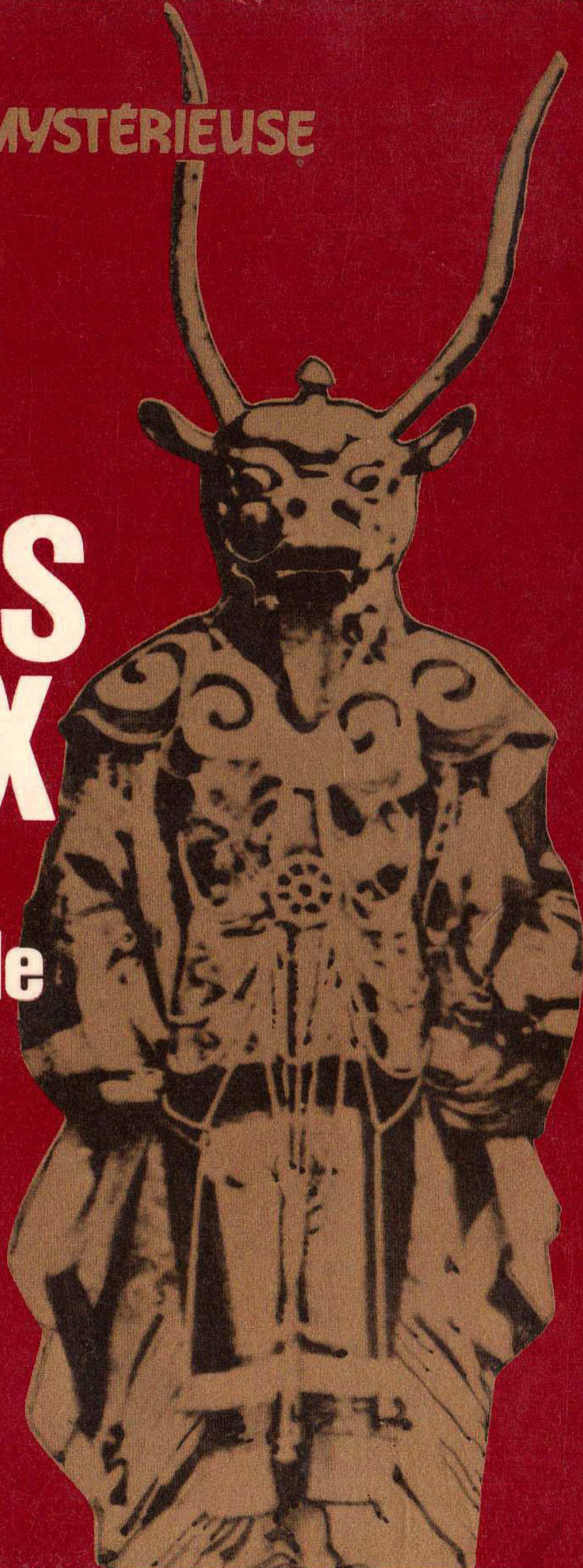


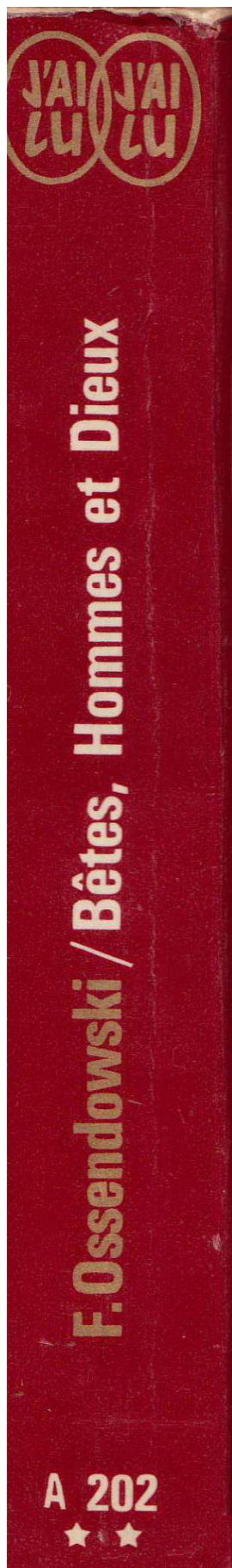
L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

BÊTES, HOMMES et DIEUX

l'énigme
du Roi du Monde

F. Ossendowski





«— Voyez-vous ce trône ? me dit le Houtouktou. Par une nuit d'hiver un étranger vint et monta sur le trône, alors il enleva son bachlyk, c'est-à-dire sa coiffure. Tous les lamas tombèrent à genoux, car ils avaient reconnu l'homme dont il avait été question depuis longtemps dans les bulles sacrées du Dalai-Lama, de Tashi lama et du Bogdo khan. C'était l'homme à qui appartient le monde entier, qui a pénétré tous les mystères de la nature.»

Nous sommes en 1920, la Russie est encore agitée par les séquelles de la guerre civile qui a suivi la révolution de 1917. L'auteur tente de fuir ce pays, où il est désormais hors-la-loi, en gagnant la Mongolie. C'est cet extraordinaire voyage que Ferdinand Ossendowski nous rapporte ici, voyage au cours duquel le hasard le mit en présence d'un des plus importants mystères de l'histoire humaine : l'énigme du Roi du Monde.

Cérémonie religieuse en Mongolie

Couverture : Jacques Douin
Photo : Roger Viollet

Bêtes hommes et dieux

L'énigme du Roi du Monde

éditions j'ai lu

DU MÊME AUTEUR

- *Bêtes, Hommes et Dieux. À travers la Mongolie interdite 1920-1921*, traduit de l'anglais par Robert Renard ; Librairie Plon. 1924 (réédité par les Éditions Phébus ; Paris. 1995)
- *L'Homme et le mystère en Asie* (en collaboration avec Lewis Stanton Palen), traduit de l'anglais par Robert Renard ; Librairie Plon, Paris. 1925
- *De la Présidence à la prison*, traduit de l'anglais par Robert Renard, avec une introduction de Lewis Stanton Palen ; Éditions Librairie Plon, Paris .1926 (réédité par les Éditions Phébus, Paris. 2009)
- *Derrière la muraille chinoise* ; Éditions Ernest Flammarion, Paris. 1927
- *Le Maroc enflammé*, traduction de Robert Renard ; Flammarion, Paris. 1927
- *Sous le fouet du Simoun* ; Flammarion, Paris.
- *L'ombre du sombre Orient, Les Russes et la Russie d'aujourd'hui et de toujours* ; Flammarion, Paris.
- *Tchar Aziza*, Roman Marocain, traduit de l'anglais par Robert Renard ; Éditions Ernest Flammarion, Paris. 1929
- *Kett, journal d'un chimpanzé* ; Albin Michel. 1931.
- *Lénine* ; Albin Michel. 1932
- *Navires égarés* ; Albin Michel. 1937
- *Le faucon du désert* ; Albin Michel.
- *Asie fantôme. À travers la Sibérie sauvage* ; Éditions Phébus, Paris. 1996 (est d'abord paru sous le titre *L'homme et le mystère en Asie.*)

THE SAVOISIEN



Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.
Un serviteur inutile, parmi les autres

22 février 2014

SCAN, ORC

JOHN DOE (*merci*)

Mise en page, illustrations

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CURieux de Lire les USuels



FERDINAND OSSENDOWSKY

Bêtes hommes et dieux

L'énigme du Roi du Monde

Traduit de l'anglais
par Robert RENARD



*Photographie : Sergueï Ivanovitch Borisov
Expédition à travers les zones de montagne de l'Altai (1907-1914)*

Les photographies incluses dans ce livre sont d'auteurs anonymes, ou inconnu de nous. Les lieux et dates seront cités si nous en connaissons leurs provenances.

Merci à eux pour ces documents.

AUX PRISES AVEC LA MORT

1

DANS LA FORÊT

Au début de l'année 1920, je me trouvais en Sibérie, à Krasnoïarsk. La ville est située sur les rives du Léniisséï, ce noble fleuve dont les montagnes de Mongolie, baignées de soleil, forment le berceau et qui va verser la chaleur et la vie dans l'océan Arctique. C'est à son embouchure que Nansen vint par deux fois ouvrir au commerce de l'Europe une route vers le cœur de l'Asie. C'est là, au plus profond du calme hiver de Sibérie, que je fus soudain emporté dans le tourbillon de révolution qui faisait rage sur toute la surface de la Russie, semant dans ce pays riche et paisible la vengeance, la haine, le meurtre et toutes sortes de crimes que ne punit pas la loi. Nul ne pouvait prévoir l'heure qui devait marquer son destin. Les gens vivaient au jour le jour, quittaient leurs maisons sans savoir s'ils pourraient y rentrer ou bien s'ils ne seraient pas saisis dans la rue et jetés dans les geôles du comité révolutionnaire, parodie de justice, plus terrible et plus sanguinaire que celle de l'Inquisition. Bien qu'étrangers en ce pays bouleversé, nous n'étions pas nous-mêmes à l'abri de ces persécutions.

Un matin que j'étais allé faire une visite à un ami, je fus informé tout à coup que vingt soldats de l'armée rouge avaient cerné ma maison pour m'arrêter et qu'il me fallait fuir. Aussitôt j'empruntai un vieux costume de chasse à mon ami, pris quelque argent et m'échappai en toute hâte, à pied, par les petites rues de la ville. J'atteignis bientôt la grand-route et engageai les services d'un paysan qui, en quatre heures, m'avait transporté à trente kilomètres et déposé au milieu d'une région très boisée. En chemin j'avais acheté un fusil, trois cents cartouches, une hache, un couteau, un manteau en peau de mouton, du thé, du sel, des biscuits et une bouilloire. Je m'enfonçai au cœur de la forêt jusqu'à une cabane abandonnée, à moitié brûlée. Dès ce jour je menai l'existence du trappeur, mais je ne pensais pas, à ce moment, qu'il me faudrait si longtemps jouer ce rôle. Le lendemain matin, j'allai à la chasse et j'eus la bonne fortune de tuer deux coqs de bruyère. Je découvris des pistes de daims en abondance et fus ainsi assuré de ne point manquer de nourriture. Cependant mon séjour en cet endroit ne dura guère.

Cinq jours plus tard, en revenant de la chasse, je remarquai des volutes de fumée qui montaient de la cheminée de mon abri. Je m'approchai avec précaution de la cabane et j'aperçus deux chevaux sellés, et, fixés à la selle, des fusils de soldats. Deux hommes sans armes n'offraient aucun danger pour moi qui étais armé, et traversant rapidement la clairière, j'entrai dans la cabane. Deux soldats assis sur le banc, se dressèrent effrayés. C'étaient des bolcheviks. Sur leurs toques d'astrakan, je distinguai les étoiles rouges, et sur leurs tuniques les galons rouges. Nous nous saluâmes et nous nous assîmes. Les soldats avaient déjà préparé le thé et nous le primes ensemble, tout en bavardant, non sans nous examiner d'un air soupçonneux.

Afin de détourner leurs soupçons, je leur racontai que j'étais chasseur, que je n'appartenais pas au pays, et que j'y étais venu parce que la région était riche en zibelines. Ils me dirent qu'ils faisaient partie d'un détachement de soldats envoyés dans les bois à la poursuite des suspects.

— Vous comprenez, camarade, me dit l'un d'eux, nous sommes à la recherche de contre-révolutionnaires pour les fusiller.

Je n'avais guère besoin de ses explications pour m'en rendre compte. Je m'efforçai de tout mon pouvoir et par tous mes actes de leur faire croire que j'étais un simple paysan, chasseur, et que je n'avais rien de commun avec les contre-révolutionnaires. Je pensais aussi tout le temps à l'endroit où il me faudrait aller après le départ de mes indésirables visiteurs. La nuit tombait. Dans l'obscurité leurs figures étaient encore moins sympathiques. Ils sortirent leurs bidons de vodka, se mirent à boire et l'alcool commença visiblement à faire son effet. Le ton de voix monta, ils s'interrompaient continuellement, se vantant du nombre de bourgeois qu'ils avaient massacrés à Krasnoïarsk, et du nombre de Cosaques qu'ils avaient fait glisser sous la glace, dans le fleuve. Puis ils commencèrent à se quereller, mais bientôt se fatiguèrent et se préparèrent à dormir. Tout à coup, sans avertissement, la porte de la cabane s'ouvrit brusquement, la buée de la pièce surchauffée s'échappa à l'extérieur comme une fumée, et tandis que la buée se dissipait, semblable à un génie de conte oriental se dressant au milieu d'un nuage, nous vîmes un homme de haute stature, au visage maigre, vêtu comme un paysan, portant une toque d'astrakan et un long manteau de peau de mouton, debout dans l'embrasure de la porte, le fusil prêt à faire feu. A sa ceinture il avait la hache dont ne saurait se passer le paysan de Sibérie. Les yeux vifs et luisants comme ceux d'une bête sauvage, se fixaient alternativement sur chacun de nous. Brusquement il enleva sa toque, fit le signe de la croix et nous demanda :

— Qui est le patron ici ?

— Moi, dis-je.

— Puis-je passer la nuit ici ?

— Oui, répondis-je, il y a de la place pour tout le monde.

Vous allez prendre une tasse de thé. Il est encore chaud.

L'étranger, parcourant constamment des yeux l'étendue de la pièce, nous examinant et examinant tous les objets qui s'y trouvaient, se mit à se débarrasser de sa fourrure après avoir posé son fusil dans un coin. Il apparut vêtu d'une vieille veste de cuir et d'un pantalon assorti enfoncé dans de hautes bottes de feutre. Il avait le visage jeune, fin, un tant soit peu moqueur. Les dents blanches et aiguës luisaient tandis que ses yeux semblaient percer ce qu'ils regardaient. Je remarquai les mèches grises de sa chevelure embroussaillée. Des rides d'amertume de chaque côté de la bouche révélaient une vie troublée et périlleuse. Il prit un siège près de son fusil et posa sa hache sur le sol à côté de lui.

— Eh bien ? C'est ta femme ? lui demanda un des soldats ivres, indiquant la hache.

Le paysan le considéra avec calme de ses yeux froids que dominaient d'épais sourcils et répondit avec autant de calme :

— On a des chances de rencontrer toutes sortes de gens à notre époque ; avec une bonne hache, c'est plus sûr.

Il commença à boire son thé avidement tandis que ses yeux se fixaient sur moi maintes fois, semblant m'interroger du regard, puis se portaient tout autour de la cabane, comme pour y chercher la réponse à ses inquiétudes. Lentement, d'une voix traînante et réservée, il répondait à toutes les questions des soldats tout en avalant le thé chaud, puis il retourna son verre sens dessus dessous pour marquer qu'il avait fini, posa sur le sommet le petit morceau de sucre qui restait et dit aux soldats :

— Je vais m'occuper de mon cheval et je dessellerai les vôtres en même temps.

— Entendu, répondit le soldat à moitié endormi. Rapportez aussi nos fusils.

Les soldats, couchés sur les bancs, ne nous laissaient ainsi que le sol. L'étranger revint bientôt, rapporta les fusils et les mit dans un coin sombre. Il déposa les selles sur le sol, s'assit dessus et se mit à retirer ses bottes. Les soldats et mon nouvel hôte ronflèrent bientôt mais je restai éveillé, me demandant ce que je devais faire. Enfin, comme l'aube pointait, je m'endormis pour ne m'éveiller qu'au grand jour ; l'étranger n'était plus là. Je sortis de la cabane et je le découvris en train de seller un superbe étalon bai.

— Vous partez ? lui dis-je.

— Oui, mais j'attends pour partir avec les camarades, murmura-t-il, ensuite je reviendrai.

Je ne l'interrogeai pas davantage et lui dis seulement que je l'attendrais. Il enleva les sacs qui étaient suspendus à sa selle, les cacha dans un coin brûlé de la cabane, vérifia les étriers et la bride et, tandis qu'il finissait de seller, me dit en souriant :

— Je suis prêt. Je vais réveiller les camarades.

Une demi-heure après avoir pris le thé, mes trois visiteurs prirent congé. Je restai dehors à casser du bois pour mon feu. Soudain, au loin, des coups de fusils retentirent dans les bois, un d'abord, puis un autre. Puis tout redevint calme. A l'endroit où l'on avait tiré, des coqs de bruyère effrayés s'envolèrent et passèrent au-dessus de moi. Au sommet d'un pin un geai poussa un cri. J'écoutai longtemps pour voir si personne n'approchait de ma cabane, mais tout était silencieux.

Sur le bas léniisséi il fait nuit de très bonne heure. Je fis du feu dans mon poêle et commençai à faire cuire ma soupe, guettant à chaque instant tous les bruits qui venaient du dehors. Certes, je comprenais clairement, à tout moment, que la mort était sans cesse à mes côtés et pouvait me saisir par tous les moyens l'homme, la bête, le froid, l'accident ou la maladie. Je savais que nul n'était près de moi pour m'assister, que tout secours était entre les mains de Dieu, dans la vigueur de mes mains et de mes jambes, dans la précision de mon tir et dans ma présence d'esprit. Cependant j'écoutais en vain. Je ne m'aperçus pas du retour de l'étranger. Comme la veille, il apparut tout à coup sur le seuil. A travers la buée, je distinguai ses yeux rieurs et son fin visage. Il entra dans la cabane et déposa avec bruit trois fusils dans le coin.

— Deux chevaux, deux fusils, deux selles, deux boîtes de biscuits, un demi-paquet de thé, un sachet de sel, cinquante cartouches, deux paires de bottes, dit-il en riant. Bonne chasse aujourd'hui.

Surpris, je le regardai.

— Qu'est-ce qui vous étonne ? dit-il en riant. *Komu nujny eti tovarischi* ? Qui s'inquiète de gens comme ça ? Prenons le thé et allons nous coucher. Demain je vous conduirai vers un endroit plus sûr et vous pourrez continuer votre route.



2

LE SECRET DE MON COMPAGNON DE ROUTE

Au point du jour, nous partîmes, quittant mon premier abri. Tous nos effets personnels

furent mis dans les sacs et arrimés sur une des selles.

— Il faut que nous fassions quatre ou cinq cents verstes, dit d'un ton très calme mon compagnon qui s'appelait Ivan, nom qui ne disait rien à mon esprit ni à mon cœur en ce pays où un homme sur deux se nomme ainsi.

— Nous voyagerons donc longtemps ? fis-je avec regret.

— Pas plus d'une semaine, même peut-être moins, répondit-il.

Cette nuit-là, nous la passâmes dans les bois, sous les larges branches étalées des sapins. C'était ma première nuit dans la forêt à la belle étoile. Combien de nuits semblables étais-je destiné à passer ainsi pendant les dix-huit mois de ma vie errante ! Le jour il faisait un froid vif. Sous les pieds de nos chevaux la neige gelée crissait, s'amassait sous leurs sabots, s'en détachait et roulait sur la surface durcie avec un bruit de verre brisé. Le coq de bruyère s'envolait des arbres paresseusement, des lièvres descendaient doucement le long du lit des torrents d'été. Le soir le vent commençait à gémir et siffler, courbant les cimes des arbres au-dessus de nos têtes, tandis qu'en bas tout était calme et silencieux. Nous fîmes halte dans un ravin profond, bordé de gros arbres, où ayant trouvé des sapins tombés, nous les coupâmes en bûches pour faire du feu et, après avoir préparé le thé, nous pûmes dîner.

Ivan amena deux troncs d'arbres, les équarrit d'un côté avec sa hache, les posa l'un sur l'autre en joignant face à face les côtés équarris, puis enfonça aux extrémités un gros coin qui les sépara de neuf à dix millimètres. Nous plaçâmes alors des charbons ardents dans cette ouverture et regardâmes le feu courir rapidement sur toute la longueur des côtés équarris mis face à face.

— Maintenant il y aura du feu demain matin, me dit-il. C'est la *naida* ⁽¹⁾ des prospecteurs ; quand nous errons dans les bois, été comme hiver, nous nous couchons toujours auprès d'une *naida*.

— C'est merveilleux ! Vous en jugerez d'ailleurs vous-même, continua-t-il.

Il coupa des branches de sapin et en fit un toit incliné, le faisant reposer sur deux montants, dans la direction de la *naida*. Au-dessus de notre toit de branchages et de notre *naida* s'étendaient les branches du sapin protecteur. On apporta d'autres branchages qu'on étendit sur la neige, sous le toit ; on y plaça les couvertures des selles et cela fit un siège où Ivan put s'asseoir et enlever ses vêtements de dessus jusqu'à sa blouse. Bientôt je m'aperçus que son front était moite de sueur et qu'il l'épongeait ainsi que son cou avec ses manches.

— Maintenant il fait bon et chaud ! s'écria-t-il.

Peu de temps après j'étais aussi forcé d'enlever mon pardessus et bientôt je m'étendis pour dormir sans aucune couverture tandis qu'à travers les branches des sapins et à l'extérieur de la *naida* régnait un froid piquant contre lequel nous étions confortablement protégés. Après cette nuit-là je n'eus plus peur du froid. Gelé pendant le jour, à cheval, j'étais complètement réchauffé par la *naida* la nuit et je reposais sans mon lourd manteau, gardant seulement ma blouse sous le toit de pins et de sapins, en buvant une tasse de thé, toujours la bienvenue.

Pendant nos étapes quotidiennes, Ivan me raconta les histoires de ses voyages parmi les montagnes et les bois de la Transbaïkalie, à la recherche de l'or. Ces histoires étaient pleines de vie, d'aventures attrayantes, de périls et de luttes. Ivan était le type de ces prospecteurs qui ont découvert en Russie, et peut-être en d'autres pays, les plus riches mines d'or tandis qu'eux-mêmes restaient mendiants. Il évita de me dire pourquoi il avait quitté la Transbaïkalie pour venir au Iénisséi. Je compris à ses manières qu'il désirait garder son secret et ne le pressai point. Cependant le voile de mystère qui couvrait cette partie de sa vie se souleva un jour par hasard. Nous étions déjà au point que nous avions pris comme but de notre voyage. Toute la

1 — Manière de faire du feu employée par les bûcherons sibériens.

journée nous avons voyagé avec beaucoup de difficulté à travers d'épais taillis de saules, nous dirigeant vers la rive du grand affluent de droite du Iénisséï, la Mana. Partout nous voyions des pistes battues par des pattes de lièvres vivant dans ces fourrés. Ces petits hôtes blancs des bois couraient sans méfiance de-ci de-là, devant nous. Une autre fois nous vîmes la queue rousse d'un renard, caché derrière un rocher, qui nous guettait.

Ivan ne disait mot depuis quelque temps. Enfin il parla et me dit qu'à peu de distance de là se trouvait un petit affluent de la Mana, à l'embouchure duquel il y avait une cabane.

— Qu'en pensez-vous ? Allons-nous pousser jusque-là, ou passerons-nous la nuit près de la *naida* ?

Je conseillai d'aller jusqu'à la cabane, désirant me laver et songeant aussi qu'il serait agréable de passer la nuit sous un vrai toit. Ivan fronça les sourcils, mais accepta.

La nuit tombait quand nous approchâmes d'une cabane entourée d'une épaisse forêt et de framboisiers sauvages. Elle ne contenait qu'une petite chambre avec deux fenêtres microscopiques et un gigantesque poêle russe. Contre le mur se trouvaient les ruines d'un hangar et d'un cellier. Nous allumâmes le poêle et préparâmes notre modeste dîner. Ivan but au bidon qu'il avait hérité des soldats et devint bientôt éloquent, les yeux brillants, les mains courant fréquemment dans sa longue chevelure. Il commença à me raconter l'histoire de l'une de ses aventures mais soudain s'arrêta, et avec de la terreur dans les yeux, se tourna vers un coin sombre.

— Est-ce un rat ? demanda-t-il.

— Je n'ai rien vu, répondis-je.

Il se tut de nouveau, réfléchissant, les sourcils froncés. Souvent nous restions silencieux pendant de longues heures, je ne m'étonnais donc pas. Ivan se pencha tout près de moi et commença à murmurer :

— Je veux vous dire une vieille histoire. J'avais un ami en Transbaïkalie. C'était un forçat exilé. Il s'appelait Gavronsky. Par toutes sortes de forêts et de montagnes nous allions à la recherche de l'or et nous avons convenu ensemble de partager également tous nos gains. Mais Gavronsky partit tout d'un coup pour la Taïga sur le Iénisséï et disparut. Cinq ans après nous apprîmes qu'il avait découvert une riche mine d'or et qu'il était devenu riche propriétaire, puis, plus tard, que lui et sa femme avaient été assassinés...

Ivan resta silencieux un moment, puis continua :

— C'est ici leur ancienne cabane. C'est ici qu'il vivait avec sa femme et c'est quelque part ici, sur cette rivière, qu'il trouvait son or. Mais il ne disait à personne à quel endroit. Tous les habitants des environs savaient qu'il avait beaucoup d'argent à la banque et qu'il avait vendu de l'or au gouvernement. C'est ici qu'on les a tués.

Ivan s'avança vers le poêle, en arracha un tison enflammé, et, se penchant, éclaira une tache sur le sol.

— Voyez-vous ces taches sur le sol et sur le mur ? C'est leur sang, le sang de Gavronsky. Ils sont morts, mais ils n'ont pas révélé l'endroit où se trouve l'or. Ils le prenaient dans un trou profond qu'ils avaient creusé dans la rive du fleuve. Il n'a rien voulu dire... Dieu que je les ai torturés ! Je les ai brûlés, je leur ai retourné les doigts, arraché les yeux, mais Gavronsky mourut sans rien dire.

Il réfléchit un instant puis me dit bien vite :

— Tout ça, c'est les paysans qui me l'ont raconté. Il jeta la bûche dans le feu et s'étendit sur le banc.

— Il est temps de dormir, dit-il sèchement, puis se tut.

Je l'écoutai longtemps respirer et murmurer tout seul tandis qu'il se tournait de côté et d'autre en fumant sa pipe.

Le lendemain matin nous quittâmes cette scène de tant de souffrances et de crimes et, le septième jour de notre voyage, nous atteignîmes l'épais bois de cèdres qui couvre les premiers contreforts d'une longue chaîne de montagnes.

— Ici, m'expliqua Ivan, nous sommes à quatre-vingt verstes du plus proche groupe de maisons. Les gens viennent dans les bois cueillir des noix de cèdre, mais seulement pendant l'automne. Avant cette saison vous ne rencontrerez personne. Vous y trouverez aussi beaucoup d'oiseaux et d'animaux, et des noix en abondance, si bien qu'il vous sera possible de vivre ici. Voyez-vous cette rivière ? Quand vous voudrez trouver les paysans, suivez le fleuve il vous y mènera. Ivan m'aida à construire une hutte de terre. Mais ce n'était pas une vraie hutte de terre. Elle était constituée par les racines d'un grand cèdre arraché de terre, renversé probablement pendant un furieux orage. Cela faisait un grand trou qui me servait de pièce principale, flanquée d'un côté par un mur de terre consolidé par les racines soulevées. D'autres racines en surplomb formèrent la charpente où s'entrelaçaient piquets et branchages pour faire le toit, que je complétais à l'aide de pierres pour lui donner de la stabilité, et de neige pour lui donner de la chaleur. Le devant de la hutte était toujours ouvert mais constamment préservé par la *naida* protectrice. Dans cet antre couvert de neige, je passai deux vrais mois d'été sans voir d'autre créature humaine, sans contact avec le monde extérieur où se produisaient des événements si importants. Dans ce tombeau, sous les racines du cèdre abattu, je vécus face à face avec la nature, ayant pour compagnie de tous les instants mes épreuves, mes inquiétudes concernant ma famille, et l'âpre lutte pour la vie. Ivan partit le second jour, me laissant un sac de biscuits et un peu de sucre. Je ne l'ai plus jamais revu.



3

LA LUTTE POUR LA VIE

Alors je restai seul. Autour de moi, rien que les bois de cèdres éternellement verts, revêtus de neige, les buissons nus, la rivière gelée, et, aussi loin que je pouvais voir à travers les branches et les troncs d'arbres, rien que l'immense océan de cèdres et de neige. Taiga sibérienne ! Combien de temps devrai-je vivre ici ? Les bolcheviks me trouveront-ils ici ? Mes amis sauront-ils où je suis ? Que devient ma famille ? Toutes ces questions étaient constamment comme des feux brûlants dans mon cerveau. Bientôt je compris pourquoi Ivan m'avait servi si longtemps de guide. Nous passâmes par maintes retraites aussi cachées, aussi éloignées des hommes, où Ivan aurait pu me laisser en toute sécurité, mais il m'avait toujours dit qu'il me conduirait à un endroit où il serait plus facile de vivre. Et en effet, le charme de ce refuge solitaire, c'étaient les bois de cèdres, les montagnes couvertes de ces forêts qui s'étendaient de tous côtés jusqu'à l'horizon. Le cèdre est un arbre puissant et splendide, aux branches largement étalées, tente éternellement verte, attirant sous sa protection tous les êtres vivants.

Parmi les cèdres, la vie était sans cesse en effervescence. Les écureuils continuellement faisaient du tapage, sautant d'arbre en arbre ; les casse-noisettes poussaient des cris perçants ; une volée de bouvreuils aux gorges carminées passait à travers les arbres comme une flamme ;

une petite armée de chardonnerets faisait irruption remplissant de leurs sifflements l'amphithéâtre d'arbres ; un lièvre bondissait d'un tronc d'arbre à l'autre, et derrière lui, à la dérobée, suivait l'ombre à peine visible d'une blanche hermine, rampant sur la neige ; et je guettais longtemps le point noir qui, je le savais, était le bout de sa queue ; avançant avec précaution sur la neige durcie, un noble daim approchait ; enfin du haut de la montagne je reçus la visite du roi de la forêt sibérienne, l'ours brun. Tout cela me distrait, chassait les noires pensées de mon esprit, m'encourageant à persévérer. J'aimais aussi, bien que ce fût difficile, grimper jusqu'au sommet de ma montagne : elle se dégageait de la forêt, et de là je pouvais porter mes regards jusqu'à la falaise rouge qui apparaissait à l'horizon sur l'autre rive du Iénisséi.

Là s'étendaient les pays, les villes, les ennemis, les amis ; je croyais même avoir repéré le point où vivait ma famille. C'était la raison pour laquelle Ivan m'avait amené ici. A mesure que passaient les jours dans cette solitude, je commençais à regretter cruellement ce compagnon : bien que ce fût le meurtrier de Gavronsky, il avait pris soin de moi comme un père, sellant toujours mon cheval, cassant le bois et faisant tout ce qu'il pouvait pour assurer mon confort. Il avait passé de nombreux hivers seul avec ses pensées, face à face avec la nature, face à face avec Dieu. Il avait éprouvé les horreurs de la solitude et avait appris à les supporter. Je croyais quelquefois que s'il me fallait trouver la mort en cet endroit, je consacrerai tout ce qui me resterait de force à me traîner au sommet de la montagne afin de pouvoir, en mourant, voir par-dessus l'océan infini de montagnes et de forêts, le point où se trouvaient ceux que j'aimais.

La plus grande partie de mes journées se passait à chasser. J'en vins à comprendre qu'il me fallait établir mon emploi du temps pour chaque jour, afin de me distraire de mes tristes et déprimantes pensées. Généralement, après le thé du matin, j'allais dans la forêt à la recherche de coqs de bruyère. Après en avoir tué un ou deux, je commençais à préparer mon dîner, qui ne comportait jamais un menu bien compliqué. C'était toujours du bouillon de gibier avec une poignée de biscuits et ensuite d'interminables tasses de thé, cette boisson indispensable dans les bois. Un jour, pendant la chasse, j'entendis un bruissement dans les épais fourrés et regardant attentivement autour de moi, je découvris la pointe des cornes d'un daim. Je rampai vers l'endroit mais l'animal méfiant m'entendit approcher. Avec fracas, il sortit précipitamment du fourré et je le vis clairement, après qu'il eut couru environ trois cents pas, s'arrêter sur le flanc de la montagne. C'était un splendide animal à pelage gris foncé, l'échine presque noire et de la taille d'une petite vache. J'appuyai mon fusil sur une branche et je fis feu. L'animal fit un grand saut, courut quelques pas et tomba. De toute ma force je courus à lui, mais il se redressa et moitié sautant, moitié se traînant, gravit la montagne. Une seconde balle l'arrêta. J'avais gagné un chaud tapis pour mon abri et une belle provision de viande. J'attachai les bois aux branches de mon mur où ils firent un splendide porte manteau.

A quelques kilomètres de ma demeure, je fus témoin d'une scène curieuse. Il y avait là un marécage recouvert d'herbes et émaillé d'airelles, où les coqs de bruyère et les perdreaux venaient d'habitude manger les baies. Je m'approchai sans bruit derrière les fourrés et vis toute une compagnie de coqs de bruyère grattant la neige à la recherche des baies. Tandis que j'examinais cette scène, soudain un des oiseaux bondit en l'air et le reste, épouvanté, s'envola immédiatement. A mon grand étonnement, le premier commença à s'élever en l'air en spirale, puis retomba tout d'un coup mort. Quand j'approchai du corps de l'oiseau, une hermine rapide bondit et se cacha sous un tronc d'arbre tombé. Le cou de la victime était déchiqueté. Je compris alors que l'hermine s'était jetée sur le coq, et, qu'agrippée à son cou, elle avait été entraînée en l'air par l'oiseau dont elle suçait le sang à la gorge, causant la lourde chute qui suivit.



4

À LA PÊCHE

Un jour, à la chasse, je m'approchais de la rive quand j'aperçus un banc de gros poissons à dos rouges, qui semblaient remplis de sang. Ils pagaient à la surface, jouissant des rayons du soleil. Quand le fleuve fut tout à fait délivré de ses glaçons, les poissons apparurent en énormes quantités. Bientôt je vis qu'ils remontaient le courant pour la saison du frai, dans les petites rivières. Je pensai alors à employer une méthode de pêche interdite par la loi de tous les pays ; mais tous les hommes de loi et les législateurs voudront bien se montrer indulgents envers un homme qui, vivant dans sa hutte, sous des racines d'arbre abattu, osa violer leurs lois raisonnables.

En recueillant des branchages de bouleau et de tremble, je bâtis dans le lit du fleuve une digue que le poisson ne pouvait traverser et je vis bientôt qu'ils essayaient de la franchir en sautant par-dessus. Près de la rive, je ménageai une ouverture dans ma barrière à environ cinquante centimètres de la surface et fixai en amont un haut panier, tressé avec des tiges flexibles de saule, où le poisson arrivait en passant par l'ouverture. Puis je guettaï et, au passage, je les frappai cruellement sur la tête avec un gros bâton. Tous ceux que j'attrapai pesaient plus de trente livres ; quelques-uns même dépassaient quatre-vingts. Cette espèce de poisson s'appelle le *taimen*, appartient à la famille des truites, et il n'en est pas de meilleur dans le Iénisséi.

Deux semaines plus tard, tous les poissons étaient passés, et mon panier ne me donnant plus rien, je recommençai la chasse.



5

UN DANGEREUX VOISIN

La chasse devenait de plus en plus fructueuse et agréable à mesure que le printemps ramenait la vie. Le matin, dès le point du jour, la forêt était pleine de voix, étranges et incompréhensibles pour l'habitant des villes. Le coq de bruyère gloussait et faisait entendre son chant d'amour, perché sur les hautes branches d'un cèdre, contemplant avec admiration la poule grise qui grattait les feuilles mortes au-dessous de lui. Il était facile d'approcher le ténor emplumé et, d'un coup de fusil, de le faire redescendre de ces hauteurs lyriques à des fonctions plus utilitaires. Sa mort était une euthanasie, dans une extase d'amour où il n'entendait plus rien. Dans la clairière, les coqs noirs aux larges queues tachetées se battaient, tandis que les femelles, se pavanant tout près, tendant le cou, jacassant, en commérages sans doute sur leurs galants en bataille, les regardaient avec délice.

Mais j'avais pour voisin une autre bête et l'un de nous deux devait céder la place. Un jour,

revenant de la chasse avec un gros coq de bruyère, je distinguai soudain, parmi les arbres, une masse noire et mouvante. Je m'arrêtai, et, regardant attentivement, je vis un ours creusant de toutes ses forces une fourmilière. Il me sentit, grogna violemment, et rapidement s'éloigna, m'étonnant par la vitesse de son allure lourdaude. Le lendemain matin, tandis que j'étais encore couché sous mon manteau, je fus attiré par un bruit derrière ma hutte. Je regardai avec précaution et découvris l'ours. Il était dressé sur ses pattes de derrière et reniflait bruyamment, se demandant quelle créature vivante avait adopté la coutume des ours, en se logeant pendant l'hiver sous des troncs d'arbres tombés. Je poussai un cri et frappai ma bouilloire avec la hache. Mon visiteur matinal s'enfuit de toute sa vitesse ; mais sa visite m'était désagréable. Ceci se passait tout au début du printemps et l'ours n'aurait pas dû quitter si tôt ses quartiers d'hiver. C'était l'ours fourmilier, type anormal dépourvu de toutes les civilités dont s'enorgueillissent les espèces supérieures de la race.

Je savais les fourmiliers très irritables et audacieux, et vite me préparai à la défense et à l'attaque. Mes préparatifs furent rapides. J'émoussai les extrémités de cinq de mes cartouches, en en faisant ainsi des balles *dum-dum*, argument que pouvait le mieux comprendre cet indésirable visiteur. Mettant mon manteau, je me dirigeai vers l'endroit où j'avais la première fois rencontré l'animal, et où se trouvaient de nombreuses fourmilières. Je fis tout le tour de la montagne, explorai tous les ravins, mais ne pus nulle part retrouver l'intrus. Déçu, fatigué, j'approchais de ma hutte, sans méfiance, quand tout à coup je découvris le roi de la forêt qui venait de sortir de mon humble demeure et qui en reniflait l'entrée de haut en bas. Je fis feu. La balle lui traversa le flanc.

Il rugit de douleur et de colère et se dressa sur les pattes de derrière. La seconde balle lui cassa une patte, il s'accroupit mais aussitôt, traînant la jambe et s'efforçant de se tenir debout, il s'avança pour m'attaquer. Seulement la troisième balle, reçue en pleine poitrine, l'arrêta. Il pesait environ deux cents à deux cent cinquante livres, autant que j'en pouvais juger, et sa chair était savoureuse, notamment en boulettes, que je roulais et faisais rôtir sur des pierres chauffées, les regardant se gonfler et devenir aussi légères que les plus fines omelettes soufflées que nous avions tant appréciées au « Medved » à Petrograd. C'est sur cette provision de viande, venant si heureusement enrichir mon garde-manger, que je vécus dès lors jusqu'à l'époque où le sol s'assécha et où le niveau des crues s'abaissa suffisamment pour me permettre de descendre le fleuve jusqu'au pays qu'Ivan m'avait indiqué.

Voyageant toujours avec de grandes précautions, je fis route le long de la rivière, à pied, emportant de mes quartiers d'hiver tout mon ménage enveloppé dans le sac de peau de daim que j'avais fabriqué en liant les pattes de l'animal par un nœud grossier. Ainsi chargé, je passais à gué les petits ruisseaux, ou pataugeais dans les marécages qui se trouvaient sur mon chemin. Après environ cinquante milles de marche, j'atteignis le pays appelé Sifkova où je trouvai la hutte d'un paysan nommé Tropoff. Elle était située tout près de la forêt qui était devenue mon atmosphère naturelle. C'est avec lui que je vécus quelque temps.



6

LA RIVIÈRE EN TRAVAIL

Mon séjour dans la région de Sifkova ne se prolongea guère, mais je l'employai de mon mieux. Tout d'abord, j'envoyai un homme, en qui j'avais confiance, chez mes amis de Krasnoïarsk et ils me firent parvenir du linge, des bottes, de l'argent, une trousse de pharmacie, et, ce qui était encore plus important, un faux passeport, puisque j'étais considéré par les bolcheviks comme mort. Puis je réfléchis au meilleur plan d'action dans les circonstances présentes. Bientôt les gens de Sifkova apprirent que le commissaire du gouvernement des soviets viendrait réquisitionner du bétail pour l'armée rouge. Il était dangereux de rester plus longtemps. J'attendais seulement que le Iénisséï se fût débarrassé de l'épaisse couche de glace qui le bloquait encore, alors que depuis longtemps le dégel avait délivré les petites rivières, et que les arbres avaient déjà revêtu leur feuillage printanier. Pour mille roubles, j'engageai un pêcheur qui consentit à me conduire à quatre-vingts kilomètres en amont de la rivière, jusqu'à une mine d'or abandonnée, aussitôt que le fleuve, qui ne s'était encore ouvert qu'à certains endroits, serait entièrement délivré de ses glaçons.

Enfin, un matin, j'entendis un bruit assourdissant ressemblant à une formidable canonade et je courus voir : la rivière avait soulevé la masse de glace puis l'avait laissée retomber pour la briser. Je me précipitai sur la rive où je fus témoin d'une scène terrible et majestueuse. Le fleuve avait charrié un énorme volume de glace qui s'était détaché au sud et le transportait vers le nord sous la couche épaisse qui couvrait encore certaines parties de la rivière : mais cette poussée avait rompu le barrage hivernal au nord et lâché toute cette masse grandiose en une dernière ruée vers l'océan Arctique. Le Iénisséï, le père Iénisséï, le héros Iénisséï, est l'un des plus longs fleuves de l'Asie, profond et magnifique, sur tout le long de son cours moyen, où il est flanqué et encaissé dans un canon par de hautes montagnes escarpées. L'énorme masse avait amené des kilomètres de champs de glace, les émiettant sur les rapides et sur les roches isolées, les faisant tournoyer en tourbillons courroucés, soulevant par portions entières les noires routes de l'hiver, entraînant les tentes construites pour les caravanes qui vont, à cette saison, de Minousinsk à Krasnoïarsk sur le fleuve gelé.

En contemplant cette glorieuse retraite de la glace, j'étais rempli de terreur et de révolte devant le spectacle des affreuses dépouilles que le Iénisséï charriait dans cette débâcle annuelle. C'étaient les cadavres des contre-révolutionnaires exécutés, officiers, soldats et cosaques de l'ancienne armée du gouverneur général de toute la Russie anti-bolchevik, l'amiral Kolchak. C'était le résultat de l'œuvre sanguinaire de la Tcheka à Minousinsk. Des centaines de ces cadavres aux têtes et aux mains coupées, aux visages mutilés, aux corps à moitié carbonisés, aux crânes défoncés, flottaient et se mêlaient aux blocs de glace, à la recherche d'un tombeau ou bien, tournoyant dans les furieux tourbillons, parmi les blocs déchiquetés, ils étaient écrasés, déchirés, masses informes que le fleuve, écoeuré de sa tâche, vomissait sur les îles et les bancs de sable. J'ai longé tout le cours moyen du Iénisséï et sans cesse j'ai rencontré ces témoignages putréfiés, et terrifiants, de l'œuvre des bolcheviks. A un certain tournant du fleuve, je vis un grand tas de chevaux, il y en avait au moins trois cents. A une verste en aval, un spectacle affreux me souleva le cœur : un bouquet de saules, le long de la rive, avait arraché au flot et gardé entre ses branches tombantes comme entre les doigts d'une main, des corps humains de toutes formes et dans toutes les attitudes, leur conservant une apparence de natu-

rel qui grava à jamais dans mon esprit le souvenir de cette vision d'épouvante. Dans ce groupe pitoyable et macabre j'ai compté soixante-dix cadavres.

Enfin la montagne de glace passa, suivie de crues limoneuses entraînant des troncs d'arbres, des branches et des corps, des corps, des corps. Le pêcheur et son fils me mirent dans leur canot fait d'un tronc de tremble et remontèrent le courant à la perche le long de la berge. Il est très dur de remonter ainsi un courant rapide. Aux tournants brusques, nous étions obligés de ramer de toutes nos forces contre la violence du courant. Même, à certains endroits, nous n'avancions qu'en nous cramponnant aux rochers. Quelquefois il nous fallait beaucoup de temps pour faire cinq ou six mètres à ces endroits rapides. En deux jours nous atteignîmes le but de notre voyage. Je passai plusieurs jours dans la mine d'or où habitaient le gardien et sa famille. Comme ils manquaient de nourriture. Il ne leur restait rien à me donner et je dus encore avoir recours à mon fusil pour me nourrir et contribuer au ravitaillement de mes hôtes. Un jour, arriva un ingénieur agronome. Je ne me cachai pas, car pendant mon hiver dans les bois j'avais laissé pousser ma barbe, si bien que ma mère elle-même ne m'aurait pas reconnu.

Cependant notre visiteur était plein de finesse et me devina aussitôt. Je n'eus pas peur de lui car je vis qu'il n'était pas bolchevik et plus tard j'en eus la confirmation. Nous nous découvrimmes des amis communs et des opinions communes sur les événements actuels. Il vivait près de la mine d'or, dans un petit village où il dirigeait les travaux publics. Nous décidâmes de fuir ensemble. Depuis longtemps j'y pensais et maintenant j'avais un plan de fuite. Connaissant la situation en Sibérie et sa géographie, je décidai que le meilleur itinéraire serait par l'Urianhai, partie nord de la Mongolie, près des sources du LéniSSI, puis à travers la Mongolie vers l'Extrême-Orient et le Pacifique. Avant que fût renversé le gouvernement Kolchak, j'avais reçu la mission d'étudier l'Urianhai et la Mongolie occidentale : c'est alors que je consultai avec le plus grand soin toutes les cartes et tous les ouvrages que je pus trouver sur cette question. Pour accomplir cette audacieuse entreprise j'avais le puissant stimulant de ma propre conservation.



7

A TRAVERS LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

Au bout de quelques jours nous nous mettions en route, à travers la forêt située sur la rive gauche du LéniSSI, vers le sud, évitant les villages autant que possible de peur de laisser derrière nous une piste qui permettrait de nous suivre. Toutes les fois que nous étions obligés d'y entrer, nous recevions bon accueil des paysans, qui ne devinaient pas notre déguisement ; et nous voyions bien qu'ils détestaient les bolcheviks, car ceux-ci avaient détruit un grand nombre de leurs villages. A un certain endroit on nous dit qu'un détachement de l'armée rouge avait été envoyé de Minousinsk pour chasser les Blancs. Nous fûmes obligés de nous éloigner des rives du LéniSSI et de nous cacher dans les bois et les montagnes. Nous y restâmes près d'une quinzaine : pendant tout ce temps les soldats rouges traversaient la région, capturant dans les bois des officiers désarmés ; ceux-ci, à moitié nus, se cachaient, craignant l'atroce vengeance des bolcheviks. Plus tard nous traversâmes une forêt où nous trouvâmes les

corps de vingt-huit officiers pendus aux arbres, le visage et le corps mutilés. Nous prîmes la résolution de ne jamais tomber vivants entre les mains des rouges. Nous avions pour cela nos armes et une provision de cyanure de potassium.

En traversant un affluent du Iénisséï, nous vîmes un jour un passage étroit et marécageux dont l'entrée était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux. Un peu plus loin, nous trouvions un traîneau brisé, des malles défoncées, et des papiers épars. Tout près, des vêtements déchirés et des cadavres. Qui étaient ces pauvres gens ? Quelle tragédie s'était déroulée dans le cadre des grands bois ? Nous tentâmes d'éclaircir ce mystère à l'aide des documents que nous trouvâmes. C'étaient des papiers officiels adressés à l'état-major du général Popelaïeff. Il est probable qu'une partie de l'état-major, pendant la retraite de l'armée Kolchak, passa par ces bois, s'efforçant de se cacher de l'ennemi, qui approchait de tous côtés ; mais ils furent saisis par les rouges et massacrés. Non loin de là nous découvrîmes le corps d'une malheureuse femme dont la condition disait clairement ce qui s'était passé avant que vînt la délivrer la cartouche libératrice. Le corps était étendu à côté d'un abri de feuillages, jonché de bouteilles et de boîtes de conserves, témoins de l'orgie qui avait précédé le crime.

Plus nous avançons vers le sud, plus les gens devenaient franchement hospitaliers et hostiles aux bolcheviks. Enfin nous sortîmes de la forêt et nous atteignîmes les immenses steppes de Minousinsk traversées par la haute chaîne de montagnes rouges appelées Kizill-Kaiya, et parsemées de lacs salés. C'est la région des tombeaux, des milliers de dolmens, grands et petits, monuments funéraires des premiers possesseurs de ce pays : des pyramides de pierre de dix mètres de haut demeurent pour marquer la route suivie par Gengis Khan dans sa marche conquérante, et ensuite par Tamerlan. Des milliers de ces dolmens et des pyramides s'étendent en alignements interminables vers le nord. C'est dans ces plaines que vivent maintenant les Tartares. Pillés par les bolcheviks, ils les haïssent. Nous leur confiâmes ouvertement que nous étions en fuite. Ils nous donnèrent gracieusement de quoi manger, nous fournirent des guides, nous disant chez qui nous pouvions nous arrêter et où nous cacher en cas de danger.

Quelques jours après, du haut de la rive du Iénisséï, nous pouvions voir le premier bateau à vapeur, l'*Oriol*, faisant route de Krasnoïarsk à Minousinsk chargé de soldats rouges. Bientôt nous arrivions à l'embouchure de la Tuba que nous devons suivre dans notre voyage vers l'est, jusqu'aux monts Sayan où commence l'Urianhai. Nous considérions l'étape le long de la Tuba et son affluent l'Amyl comme la partie la plus dangereuse de notre route, les vallées de ces deux rivières ayant une nombreuse population qui avait fourni de nombreux soldats aux partisans communistes, Schetinkin et Krafchenko.

Un Tartare nous fit passer, nous et nos chevaux, sur la rive droite du Iénisséï. A l'aube, il nous envoya quelques Cosaques qui nous guidèrent jusqu'à l'embouchure de la Tuba. Nous nous reposâmes toute la journée et nous fîmes un vrai festin de cassis et de cerises sauvages.



8

TROIS JOURS AU BORD DU PRÉCIPICE

Munis de faux passeports, nous remontâmes la vallée de la Tuba. Toutes les dix ou quinze verstes, nous rencontrions de grands villages. Quelques-uns comprenaient jusqu'à six cents maisons ; toute l'administration était entre les mains des soviets et des espions examinaient les passants. Nous ne pouvions éviter ces villages pour deux raisons. D'abord nous rencontrions constamment les paysans de la région, et nos tentatives pour les éviter auraient éveillé les soupçons : un soviet nous aurait arrêtés et dirigés sur la Tcheka de Minousinsk, où nous aurions vu se lever notre dernier matin. La seconde raison était que les papiers de mon compagnon de route l'autorisaient à faire usage des relais de poste du gouvernement pour l'aider dans son voyage. Ainsi nous étions obligés d'aller rendre visite aux soviets des villages pour changer de chevaux. Nous avons laissé nos montures au Tartare et au Cosaque qui nous avaient aidés à l'embouchure de la Tuba, et le Cosaque nous avait emmenés dans sa charrette jusqu'au premier village où nous reçûmes les chevaux de poste. Tous les paysans, sauf une petite minorité, étaient hostiles aux bolcheviks et nous aidaient volontiers. Je m'acquittais envers eux en soignant leurs malades, et mon compagnon leur donnait des conseils pratiques pour leurs travaux agricoles. Ceux qui nous aidaient particulièrement étaient les vieux dissidents et les Cosaques.

Quelquefois nous rencontrions des villages entièrement communistes, mais bientôt nous apprîmes à les reconnaître. Quand nous entrions dans un village, au son des clochettes de nos chevaux, et que nous trouvions les paysans assis devant leurs maisons prêts à se lever, les sourcils froncés, grommelant sans doute « voilà encore de ces démons qui arrivent », nous savions que le village était anticomuniste et que nous pouvions nous y arrêter en toute sécurité. Mais si les paysans venaient à notre rencontre, nous accueillaient avec joie et nous appelaient camarades, nous savions aussitôt que nous étions chez l'ennemi et nous prenions des précautions. Ces villages étaient habités par des gens qui n'étaient plus les paysans sibériens amis de la liberté, mais par des émigrants de l'Ukraine : paresseux et ivrognes, ils vivaient dans des huttes misérables et sordides, bien que leur village soit entouré de terres noires et fertiles de la steppe.

Dangereux et agréables furent les moments passés dans le grand village, ou plutôt dans la ville de Karatuz. En l'année 1912 on y ouvrait deux collèges et la population atteignait 15 000 âmes. C'était la capitale des Cosaques du sud de l'Iénisséi. Mais à l'heure actuelle il est difficile de reconnaître cette ville. Les émigrants de l'armée rouge ont massacré toute la population cosaque, brûlé et détruit la plupart des maisons ; c'est à présent le centre du bolchevisme et du communisme dans la région est du district de Minousinsk. Dans le bâtiment du soviet où nous vîmes échanger nos chevaux, se tenait une assemblée de la Tcheka. Nous fûmes aussitôt entourés, on examina nos papiers. Nous n'étions pas trop rassurés sur l'impression qu'ils pouvaient faire et nous essayâmes d'éviter cette visite. Mon compagnon me dit souvent ensuite :

« Il est heureux pour nous que parmi les bolcheviks l'incapable d'hier soit devenu le gouverneur d'aujourd'hui, et qu'au contraire, des gens savants soient employés à balayer les rues ou à nettoyer les écuries de la cavalerie rouge. Je puis causer avec les bolcheviks parce qu'ils ne savent pas la différence qu'il y a entre désinfecté et désaffecté, anthracite et appendicite ; je

m'arrange toujours pour les amener à ma manière de voir, et même à les persuader de ne pas me fusiller.»

C'est ainsi que nous amenâmes les membres de la Tchéka à nous offrir tout ce dont nous avions besoin. Nous leur présentâmes un splendide projet d'organisation de leur région ; nous construisions des ponts et des routes qui leur permettaient d'exporter le bois de l'Urianhai, l'or et le fer des monts Sayan, le bétail et les fourrures de Mongolie. Quel triomphe que cette entreprise créatrice pour le gouvernement des soviets ! Cette ode lyrique nous demanda environ une heure, après laquelle les membres de la Tchéka, ne pensant plus à nos papiers, nous donnèrent de nouveaux chevaux, mirent nos bagages sur la charrette et nous souhaitèrent bonne chance. C'était notre dernière épreuve à l'intérieur des frontières de la Russie.

Quand nous eûmes franchi la vallée de l'Amyl, la chance nous sourit. Près du bac, nous rencontrâmes un membre de la milice de Karatuz. Il avait dans sa voiture quelques fusils et des pistolets automatiques, surtout des mausers, pour armer une expédition à travers l'Urianhai à la recherche de quelques officiers cosaques qui avaient causé de grands ennuis aux bolcheviks. Nous restâmes sur nos gardes. Nous aurions pu facilement rencontrer cette expédition et nous n'étions pas assurés que les soldats apprécieraient nos belles phrases autant que l'avaient fait les membres de la Tcheka. En interrogeant soigneusement notre homme, nous lui fîmes dire par quelle route l'expédition allait passer. Au prochain village nous descendîmes à la même maison que lui. Il me fallut ouvrir ma valise et soudain je remarquai le regard d'admiration qu'il fixait sur son contenu.

— Qu'est-ce qui vous fait tant plaisir ? demandai-je. Il murmura :

— Un pantalon... un pantalon...

J'avais reçu de mes amis une culotte de cheval toute neuve en beau drap noir épais. Cette culotte attirait l'attention ravie de la milice.

— Si vous n'en avez pas d'autre... lui dis-je, réfléchissant à un plan d'attaque.

— Non, expliqua-t-il avec mélancolie, le soviet ne nous fournit pas de culottes. Ils me disent qu'eux aussi s'en passent. Et la mienne est tout à fait usée. Regardez.

A ces mots il souleva un pan de son manteau et je me demandai comment il pouvait tenir dans un pareil pantalon, où il y avait plus de trous que d'étoffe.

— Vendez-le-moi, murmura-t-il d'une voix suppliante.

— Impossible, j'en ai besoin moi-même, répondis-je avec décision.

Il réfléchit quelques minutes, puis s'approchant de moi :

— Sortons, voulez-vous, on ne peut pas causer ici. Une fois dehors, il me dit :

— Eh bien ? Qu'en pensez-vous ? Vous allez dans l'Urianhai. Les billets de banque des soviets n'y ont aucune valeur et vous ne pourrez rien acheter, alors qu'il y a des quantités de zibelines, de renards, d'hermines, et de la poudre d'or que les gens du pays vous vendraient volontiers en échange de fusils et de cartouches. Vous avez déjà un fusil chacun. Je vous en donnerai encore un autre avec une centaine de cartouches si vous me donnez la culotte.

— Nous n'avons pas besoin d'armes. Nos papiers sont une protection suffisante, répondis-je, faisant semblant de ne pas comprendre.

— Mais non, dit-il en m'interrompant, vous pouvez échanger ce fusil pour des fourrures ou de l'or. Je vais vous donner le fusil tout de suite.

— Puisqu'il en est ainsi, c'est bien peu payé pour cette culotte neuve. Nulle part, en Russie, vous n'en trouverez de pareille à présent. Toute la Russie va sans culottes et quant à votre fusil, on m'en donnera tout juste une zibeline et qu'est-ce que je ferai d'une peau ?

Petit à petit, j'obtins ce que je voulais. Le milicien reçut ma culotte et moi j'avais un fusil, cent cartouches et deux pistolets automatiques avec quarante cartouches chacun. Nous étions

assez armés maintenant pour nous défendre. De plus, je persuadai l'heureux possesseur de ma culotte de nous donner un permis de port d'armes. La loi, comme la force, étaient maintenant de notre côté.

Dans un village éloigné nous engageâmes un guide, nous achetâmes des biscuits, de la viande, du sel, du beurre et, après vingt-quatre heures de repos, nous commençâmes notre expédition en remontant l'Amyl vers les monts Sayans sur la frontière de l'Urianhai. Là, nous espérions bien ne plus rencontrer de bolchevik, qu'il soit intelligent ou stupide. Trois jours après avoir quitté l'embouchure de la Tuba, nous traversions le dernier village russe près de la frontière de l'Urianhai : trois jours de contact constant avec une population sans foi ni loi, parmi des dangers continuels, et avec la possibilité toujours présente de la mort soudaine. Seules une volonté de fer, une présence d'esprit et une ténacité à toute épreuve pouvaient nous tirer de ces périls et nous sauver de la chute au fond du précipice où gisaient tant d'autres malheureux qui avaient échoué dans leur tentative d'ascension vers les cimes de liberté où nous avions atteint. Peut-être manquaient-ils de volonté ou de présence d'esprit, peut-être manquaient-ils d'inspiration poétique pour chanter les hymnes à la gloire des ponts, des chaussées et des mines d'or, ou peut-être tout simplement n'avaient-ils pas de culotte de rechange.



9

VERS LES MONTS SAYANS ET LA LIBERTÉ

D'épaisses forêts vierges nous entouraient. Dans l'herbe haute et déjà jaunie, notre piste serpentait, à peine visible, parmi les buissons et les arbres qui commençaient juste à perdre leurs feuilles multicolores. C'est la vieille route de la vallée de l'Amyl, déjà oubliée. Il y a vingt-cinq ans elle transportait les provisions, les machines et les travailleurs vers les nombreuses mines d'or, maintenant abandonnées. La route suivait le cours sinueux de l'Amyl, large et rapide à cet endroit, puis s'enfonçant dans l'épaisse forêt, contournait un marécage plein de ces périlleuses fondrières sibériennes, à travers d'épais taillis, par des montagnes et de vastes prairies. Notre guide n'avait sans doute aucun soupçon sur nos intentions réelles ; parfois, regardant le sol avec appréhension, il disait :

— Trois cavaliers dont les chevaux étaient ferrés sont passés par ici. C'étaient peut-être des soldats.

Son inquiétude disparut quand il découvrit que les empreintes se dirigeaient sur un côté de la route, puis y revenaient pour reprendre la piste.

— Ils ne sont pas allés plus loin, observa-t-il en souriant avec malice.

— Pas de chance, répondis-je. Il aurait été plus agréable de voyager ensemble.

Mais le paysan se contenta de se caresser la barbe, en riant.

Evidemment il ne se laissait pas prendre à notre affirmation.

Nous passâmes près d'une mine d'or qui autrefois avait été organisée et exploitée avec les derniers perfectionnements,

mais elle était maintenant abandonnée et les bâtiments étaient tous détruits. Les bolche-

viks avaient enlevé les machines, les approvisionnements et même une partie des baraquements. A proximité se trouvait une église sombre et triste dont les fenêtres étaient brisées, le crucifix arraché, et le clocher brûlé, pitoyable et typique emblème de la Russie d'aujourd'hui. Le gardien et sa famille, mourant presque de faim, vivaient à la mine dans les privations et les dangers continuels. Ils nous racontèrent que dans cette région forestière, une bande de rouges parcourait le pays, volant tout ce qui restait sur les terrains de la mine, extrayant tout ce qu'ils pouvaient de la partie la plus riche : munis des pépites d'or qu'ils y trouvaient, ils s'en allaient boire et jouer dans les tripots des villages, à quelque distance, où les paysans fabriquaient, avec des baies et des pommes de terre, de la vodka de contrebande qu'ils vendaient à poids d'or. Si nous rencontrions cette bande, c'était la mort. Trois jours après, nous franchissions la partie nord de la chaîne des Sayans, nous passions la rivière qui forme frontière et qui a nom l'Algiak, et dès ce jour nous étions sur le territoire de l'Urianhai.

Nous prenions le thé quand la fille de notre hôte s'écria :

— Voici les Soyotes !

Avec leurs fusils et leurs chapeaux pointus, quatre entrèrent tout à coup.

— *Mendé*, nous dirent-ils ; puis, sans cérémonie, ils commencèrent à nous examiner. Il n'est pas un bouton ni une couture de notre équipement qui ait échappé à leur regard pénétrant. Ensuite l'un d'eux, qui semblait être le « Merin » ou gouverneur de la localité, commença à nous interroger sur nos opinions politiques. En nous entendant critiquer les bolcheviks, il montra une évidente satisfaction et causa librement.

— Vous êtes de braves gens. Vous n'aimez pas les bolcheviks. Nous allons vous aider.

Je le remerciai et lui offris l'épaisse corde de soie que j'avais comme ceinture. Ils nous quittèrent avant la nuit, disant qu'ils reviendraient le lendemain matin. La nuit tombait. Nous allâmes dans la prairie nous occuper de nos chevaux épuisés qui y mangeaient et nous rentrâmes. Nous causions joyeusement avec notre aimable hôte quand soudain nous entendîmes des piétinements de chevaux dans la cour et des voix rauques, suivies de l'entrée soudaine de cinq soldats rouges armés de fusils et de sabres. Une sensation désagréable de froid me monta en boule à la gorge et mon cœur me martela la poitrine. Nous savions que les rouges étaient nos ennemis. Ces hommes avaient l'étoile rouge sur leurs bonnets d'astrakan et le triangle sur la manche. C'étaient des membres du détachement lancé à la poursuite des officiers cosaques. Nous regardant de travers, ils enlevèrent leurs manteaux et s'assirent. Nous engageâmes la conversation, expliquant l'objet de notre voyage à la recherche de ponts, de routes et de mines d'or. Nous apprîmes d'eux que leur commandant arriverait bientôt avec sept autres hommes, et qu'ils prendraient notre hôte aussitôt pour guide jusqu'à la Seybi où ils croyaient que les officiers cosaques devaient être cachés. Aussitôt j'observai que nos affaires s'annonçaient favorablement et que nous allions voyager ensemble. Un des soldats répondit que cela dépendrait du camarade-officier.

Pendant notre conversation, le gouverneur soyote entra. Il considéra très attentivement les nouveaux arrivés puis demanda :

— Pourquoi avez-vous pris aux Soyotes leurs bons chevaux et leur en avez-vous laissé de mauvais ?

Les soldats se mirent à rire.

— Rappelez-vous que vous êtes dans un pays étranger ! répondit le Soyote d'une voix menaçante.

— Dieu et le diable ! s'écria l'un des officiers.

Mais le Soyote, très calme, prit un siège à table et accepta la tasse de thé que l'hôtesse lui préparait. La conversation tomba. Le Soyote but son thé, fuma sa longue pipe, et dit en se levant :

— Si demain matin les chevaux ne sont pas rendus à leur propriétaire, nous viendrons les prendre.

Sur ces mots il nous quitta.

J'observai une expression d'inquiétude sur les visages des soldats. Bientôt après, l'un d'eux fut envoyé comme messenger tandis que les autres gardaient le silence en courbant la tête. Tard dans la nuit, l'officier arriva avec les sept cavaliers. Quand il apprit ce qui s'était passé, il fronça les sourcils.

— C'est une mauvaise affaire. Nous allons traverser le marécage où il y aura un Soyote derrière tous les monticules, à nous guetter.

Il paraissait vraiment inquiet et son trouble, heureusement, l'empêcha de faire attention à nous. Je commençai à le rassurer et lui promis d'arranger la chose le lendemain avec les Soyotes. L'officier était une simple brute, un être grossier et stupide, qui désirait vivement capturer des officiers cosaques, afin d'être promu, et il avait peur que les Soyotes ne l'empêchent d'arriver à la Seybi.

A l'aube nous partîmes avec le détachement rouge. Quand nous eûmes fait environ quinze kilomètres, nous découvrîmes deux cavaliers derrière les fourrés. C'étaient des Soyotes. Ils avaient en bandoulière leurs fusils à pierres.

— Attendez-moi ! dis-je à l'officier. Je vais parlementer avec eux.

Je galopai de toute la vitesse de mon cheval. Un des cavaliers était le gouverneur soyote, qui me dit :

— Restez en arrière du détachement et aidez-nous.

— Bien, répondis-je, mais causons un moment afin qu'on croie que nous parlementons.

Un moment après, je serrai la main du Soyote et je rejoignis les soldats.

— Tout est arrangé, m'écriai-je. Nous pouvons continuer notre marche. Les Soyotes ne feront aucune opposition.

Nous avançâmes, et tandis que nous traversions une large prairie, nous vîmes, à une grande distance, deux Soyotes galopant à toute allure en remontant le flanc de la montagne. Pas à pas je fis la manœuvre nécessaire pour rester avec mon compagnon, un peu en arrière du détachement. Derrière nous marchait un soldat, stupide en apparence et visiblement hostile. J'eus le temps de murmurer à mon compagnon un seul mot : « Mauser », et je vis qu'il ouvrait avec précaution sa sacoche et en dégageait la crosse de son pistolet.

Je compris bientôt pourquoi ces soldats, si excellents forestiers qu'ils fussent, ne voulaient pas tenter sans guide le voyage jusqu'à la Seybi. Toute la région comprise entre l'Algiak et la Seybi est formée de hautes chaînes de montagnes étroites, séparées par des vallées profondes et marécageuses. C'est un endroit maudit et dangereux. Tout d'abord nos chevaux enfoncèrent jusqu'aux genoux, avançant péniblement, empêtrés dans les racines, puis tombèrent, renversant leurs cavaliers, rompant les courroies des selles et des rênes. Plus loin, nous étions nous-mêmes dans l'eau jusqu'aux genoux. Mon cheval s'enfonça, poitrail et tête, sous la boue rouge et fluide et nous eûmes toutes les peines du monde à le dégager. Le cheval de l'officier, l'entraînant dans sa chute, lui fit heurter la tête contre une pierre. Mon compagnon se blessa au genou contre un arbre. Quelques-uns des hommes tombèrent et se blessèrent, eux aussi. Les chevaux soufflaient bruyamment. Quelque part, lugubre, un corbeau croassa.

Soudain trois coups de feu retentirent. Ce n'était guère plus fort que la détonation d'une carabine Flobert ; mais c'étaient de vraies balles car l'officier et deux soldats s'abattirent sur le sol. Les autres soldats saisirent leurs fusils et craintivement regardèrent autour d'eux, cherchant l'ennemi. Quatre autres furent bientôt désarçonnés et soudain je remarquai que la brute de l'arrière-garde épaulait son fusil dans ma direction. Mais mon mauser le devança.

— Commencez le feu ! m'écriai-je, et nous prîmes part à la fusillade.

Bientôt la prairie fut remplie de Soyotes qui dépouillaient les morts, se partageaient les dépouilles et rentraient en possession de leurs chevaux. Dans certains genres de guerres, il n'est jamais prudent de permettre à l'ennemi de reprendre les hostilités avec des forces écrasantes.

Après une heure de marche pénible, nous commençâmes à gravir la montagne et nous arrivâmes bientôt sur un haut plateau couvert d'arbres.

— Après tout, les Soyotes ne sont pas si pacifiques, observai-je, en m'approchant du gouverneur.

Il me regarda d'un air dur et répliqua :

— Ce ne sont pas les Soyotes qui les ont tués.

Il avait raison. C'étaient des Tartares d'Abakan, vêtus de costumes soyotes, qui avaient tué les bolcheviks. Ces Tartares conduisaient leurs troupeaux de bœufs et de chevaux de Russie en Mongolie par l'Urianhai. Leur guide et interprète était un Kalmouk Lamaïte. Le lendemain matin nous approchâmes d'une petite colonie russe et nous remarquâmes quelques cavaliers faisant le guet dans les bois. Un de nos jeunes Tartares se dirigea bravement, au grand galop, du côté de ces hommes mais revint bientôt avec un sourire rassurant.

— Tout va bien, s'écria-t-il en riant, en avant !

Nous continuâmes notre marche sur une bonne et large route, tout le long d'une haute palissade, entourant une prairie où paissait un troupeau d'izubr. Les colons élèvent ces élans pour leurs bois qu'ils vendent très cher quand ils sont encore couverts de duvet, aux marchands de médecines du Thibet et de la Chine. Ces cornes, une fois bouillies et séchées, sont appelées panti et se vendent aux Chinois à très haut prix.

Nous fûmes reçus par les colons avec frayeur.

— Dieu merci ! s'écria l'hôtesse, nous croyions... et elle s'interrompit, en regardant son mari.



10

LA BATAILLE SUR LA SEYBI

La présence constante du danger développe la vigilance et la finesse de perception. Si fatigués que nous fussions, nous gardâmes nos vêtements et laissâmes nos chevaux sellés. Je mis mon mauser dans la poche intérieure de mon manteau et commençai à regarder autour de moi, examinant les gens. La première chose que je découvris fut une crosse de fusil cachée sous la pile d'oreillers qu'on trouve toujours sur les grands lits des paysans. Plus tard, j'observai que les employés de notre hôte entraient constamment dans la pièce, venant chercher des ordres. Ils n'avaient pas l'air de simples paysans, bien que leurs barbes fussent longues et sales. Ils m'examinèrent très attentivement et ne nous laissèrent jamais seuls, ni mon ami ni moi, avec notre hôte. Nous ne pûmes cependant rien deviner. Alors le gouverneur soyote entra et remarquant que nos rapports étaient un peu tendus, commença à expliquer à notre hôte, en

langue soyote, ce qu'il savait de nous.

— Je vous demande pardon, nous dit le colon, mais vous savez vous-mêmes qu'à présent, pour un honnête homme qu'on rencontre, il y a dix mille assassins ou voleurs.

Ceci dit, nous bavardâmes plus librement. Nous apprîmes que notre hôte avait été informé qu'une bande de bolcheviks avait l'intention de l'attaquer au cours de leur expédition à la poursuite des officiers cosaques qui habitaient dans sa maison par intervalles. Il avait été averti aussi de la disparition d'un détachement. Cependant le vieillard n'était pas tout à fait rassuré par nos propres renseignements, car il avait entendu parler d'un fort détachement de rouges qui venait des frontières du district d'Usinsky à la recherche des Tartares en fuite avec leur bétail vers la Mongolie, au sud.

— D'une minute à l'autre nous craignons de les voir arriver, me dit mon hôte. Mon Soyote vient de m'avertir que les rouges sont déjà en train de passer la Seybi et que les Tartares sont prêts à combattre.

Nous sortîmes aussitôt pour vérifier nos selles et nos bâts. Nous emmenâmes les chevaux pour les cacher dans les fourrés non loin de là. Nous tinmes nos fusils prêts ainsi que nos pistolets et nous prîmes position dans l'enclos, guettant l'arrivée de l'ennemi commun. Une heure de pénible attente s'écoula. Puis l'un des ouvriers accourut du bois et murmura :

— Ils sont en train de traverser notre marécage... Le combat commence.

En effet, comme pour confirmer ces mots, vint des bois le bruit d'un coup de feu, suivi de près par une fusillade de plus en plus nourrie. Le combat se rapprochait de la maison. Bientôt nous entendîmes un piétinement de chevaux et des cris sauvages de soldats. Un instant après, trois d'entre eux pénétraient dans la maison, fuyant la route balayée par le feu des Tartares de côté et d'autre, et jurant effroyablement. L'un d'eux tira sur notre hôte, qui chancela et tomba à genoux, tandis que sa main cherchait la carabine cachée sous les oreillers.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un des soldats en se tournant vers nous et en levant son fusil. Nous répondîmes à coups de pistolet, avec succès, car un des soldats, à l'arrière, fut le seul à échapper par la porte : il tomba entre les mains d'un ouvrier, dans la cour, qui l'étrangla. Le combat était engagé. Les soldats appelèrent, demandant du renfort. Les rouges étaient alignés le long du fossé, sur le bord de la route, à trois cents pas de la maison, répondant au feu des Tartares qui les encerclaient.

Plusieurs soldats coururent vers la maison pour aider leurs camarades, mais cette fois nous entendîmes un feu de salve. Les ouvriers de notre hôte tiraient comme à la manœuvre, avec calme et précision. Cinq soldats rouges gisaient sur la route, tandis que les autres restaient terrés dans leur fossé. Avant longtemps nous découvrîmes qu'ils commençaient à avancer en rampant vers l'extrémité du fossé, dans la direction du bois où ils avaient laissé leurs chevaux. Les coups de fusil devenaient de plus en plus distants, et bientôt nous vîmes cinquante ou soixante Tartares poursuivant les rouges à travers la prairie.

Nous restâmes deux jours à nous reposer, sur la Seybi. Les ouvriers de notre hôte, au nombre de huit, étaient en réalité des officiers qui se cachaient. Ils nous demandèrent la permission de nous accompagner et nous consentîmes.

Quand mon compagnon et moi, nous reprîmes notre voyage, nous avions une garde de huit officiers armés, et trois chevaux de bât. Nous traversâmes une magnifique vallée entre la Seybi et l'Ut. Au milieu d'une prairie, nous distinguâmes une grande tente, avec deux abris de branchages, et tout autour, une foule de cinquante à soixante personnes. Quand nous débouchâmes de la forêt, tous se précipitèrent joyeusement pour nous souhaiter la bienvenue. C'était un grand camp d'officiers et de soldats russes qui, après leur fuite de Sibérie, avaient vécu chez les colons et les riches paysans de l'Urianhai.

— Que faites-vous ici ? demandâmes-nous avec surprise.

— Alors vous ne savez rien de ce qui est arrivé ? reprit un homme d'un certain âge, qui s'appelait le colonel Ostrovsky. Dans l'Urianhai, ordre a été donné par le commissaire militaire de mobiliser tous les hommes au-dessus de vingt-huit ans et partout avancement, vers la ville de Belotzarsk, des détachements de ces partisans. Ils dépouillent les colons et les paysans et tuent tous ceux qui tombent entre leurs mains. Nous nous cachons de ces bandes.

Le camp possédait seize fusils et trois grenades, qui appartenaient à un Tartare voyageant avec son guide Kalmouk pour aller voir ses troupeaux en Mongolie occidentale. Nous expliquâmes le but de notre voyage et notre intention de traverser la Mongolie, jusqu'au port le plus proche, sur le Pacifique. Les officiers me demandèrent de les emmener avec nous. J'y consentis. Une reconnaissance que nous fîmes nous prouva qu'il n'y avait aucun partisan près de la maison du paysan qui devait nous faire passer le petit Iénisséi. Nous nous mîmes en route aussitôt afin de passer aussi vite que possible cette zone dangereuse du Iénisséi et nous enfoncer dans la forêt au-delà.

La neige tombait, mais fondait aussitôt. Avant la nuit un vent du nord, glacé, s'éleva, amenant avec lui une tempête de neige. Tard dans la nuit nous atteignîmes la rivière. Notre colon nous accueillit avec sympathie et offrit aussitôt de nous passer dans son bac et de faire traverser les chevaux à la nage bien qu'il y eût encore des glaçons qui flottaient, venant des sources. Pendant cette conversation, un des ouvriers du paysan, aux cheveux roux, et qui louchait, écoutait attentivement en tournant tout le temps autour de nous. Soudain il disparut. Notre hôte le remarqua, et d'une voix craintive, nous dit :

— Il est parti en courant au village, et va guider les partisans par ici. Il faut traverser tout de suite.

Alors commença la plus terrible nuit de tout mon voyage. Nous proposâmes au colon de ne prendre que notre nourriture et nos munitions sur le bac : nous passerions avec nos chevaux à la nage afin d'éviter de perdre du temps en passant plusieurs fois. La largeur du Iénisséi à cet endroit est d'environ trois cents mètres. Le courant est très rapide et la rive descend à pic dans le lit profond. La nuit était absolument noire, sans une étoile au ciel. Le vent sifflait en tempête, la neige nous fouettait violemment le visage. Devant nous roulait rapide le courant d'eau noire, charriant de minces blocs de glace coupante, qui tournoyaient et s'usaient dans les remous et les tourbillons. Longtemps mon cheval refusa de descendre la rive abrupte, s'ébrouant et se raidissant. De toute ma force je le frappai de mon fouet, sur le cou, si bien qu'enfin, avec un gémissement pitoyable, il se jeta dans le fleuve glacé. Nous enfonçâmes tous les deux et j'eus grand-peine à me tenir en selle. Bientôt j'étais à quelques mètres du rivage, mon cheval tendant la tête et le cou tant qu'il pouvait dans ses efforts pour avancer, soufflant bruyamment sans arrêter. Je sentais chaque mouvement de ses jambes battant l'eau et le tremblement de tout son corps dans cette épreuve.

Enfin nous atteignîmes le milieu de la rivière où le courant devenait excessivement rapide et commençait à nous entraîner avec lui. Dans la nuit lugubre, j'entendis les cris de mes compagnons et les sourds gémissements de terreur et de souffrance des chevaux. J'étais dans l'eau glacée jusqu'à la poitrine. Les glaçons flottants venaient me heurter, les vagues me jaillissaient au visage. Je n'avais pas le temps de regarder autour de moi ni de sentir le froid. Le désir animal de vivre prenait possession de moi ; je ne pensais qu'à une chose : si mon cheval faiblissait dans sa lutte avec le courant, j'étais perdu. Je gardais toute mon attention pour ses efforts et sa frayeur. Soudain il poussa un gémissement et je remarquai qu'il coulait. L'eau évidemment lui couvrait les naseaux, car je ne l'entendais plus aussi souvent s'ébrouer. Un gros glaçon lui frappait la tête et le fit changer de direction, si bien qu'il suivait le courant. Je le dirigeai à grand-peine vers le rivage en tirant sur les rênes ; mais je sentais maintenant que la force lui manquait.

Sa tête plusieurs fois disparut sous les remous. Je n'avais pas le choix. Je me laissai glisser de la selle, et m'y retenant de la main gauche, je me mis à nager de la main droite à côté de ma monture, l'encourageant de la voix. Un moment il flotta, les lèvres entrouvertes et les dents serrées. Dans ses yeux largement ouverts se lisait une indescriptible terreur. Aussitôt que j'eus quitté la selle, il était vite remonté à la surface et nageait plus calme et plus rapide. Enfin sous les fers de mon cheval épuisé j'entendis les rochers. L'un après l'autre, mes compagnons remontaient le rivage. Les chevaux bien dressés avaient fait passer leurs cavaliers. Beaucoup plus loin, en aval, notre colon abordait avec les approvisionnements. Sans perdre un instant, nous chargeâmes nos bagages sur nos chevaux et continuâmes notre voyage.

Toute la journée, le thermomètre marquant zéro et au-dessous, nous continuâmes notre voyage, n'atteignant qu'à la nuit les montagnes couvertes de forêts de mélèzes, où nous fîmes de grands feux, séchâmes nos vêtements et nous réchauffâmes complètement. Les chevaux affamés ne quittèrent pas les feux mais restaient derrière nous, tête baissée, dormant. De très bonne heure, le matin, quelques Soyotes vinrent à notre campement.

— Ulan ? (rouge ?) demanda l'un d'eux.

— Non ! Non ! s'écrièrent tous nos compagnons.

— Tzagan ? (blanc ?) demanda-t-il alors.

— Oui, oui, dit le Tartare, tous sont des blancs.

— *Mendé, mendé !* dirent les Soyotes et tout en prenant une tasse de thé, ils commencèrent à nous donner d'intéressantes et importantes nouvelles. Nous apprîmes que les partisans rouges, quittant les montagnes Tannu Ola, occupaient avec leurs avant-postes toute la frontière de Mongolie pour arrêter les paysans et les Soyotes qui y conduisaient leurs troupeaux. Passer le Tannu Ola devenait maintenant impossible. Je ne voyais plus qu'un moyen : se diriger vers le sud-est, traverser la vallée marécageuse du Buret Hei et atteindre la rive sud du lac Kosogol qui se trouve déjà sur le territoire de Mongolie proprement dite. Les nouvelles étaient mauvaises. Le premier poste mongol du Samgaltai n'était pas à plus de quatre-vingt-dix kilomètres, tandis que le lac Kosogol, par la route la plus courte, n'était pas à moins de quatre cent cinquante.

Les chevaux, que mon compagnon et moi montions, avaient déjà fait plus de neuf cents kilomètres sur de mauvaises routes, sans repos, et souvent sans nourriture suffisante et ne pouvaient plus guère faire une pareille distance. Mais en réfléchissant à la situation et à mes nouveaux compagnons, je décidai de ne pas tenter le passage des monts Tannu Ola. Ces hommes étaient las moralement, nerveux, mal vêtus, mal armés, quelques-uns même pas armés du tout. Je savais que pendant un combat il n'est pas de danger plus grand que d'avoir des hommes désarmés. La panique les saisit facilement, ils perdent la tête et perdent les autres. Aussi je consultai mes amis et je décidai d'aller au lac Kosogol. Tout le monde consentit à suivre. Après avoir pris un repas composé d'une soupe, faite avec de gros morceaux de viande, de biscuits et de thé, nous partîmes. Vers deux heures, les montagnes commencèrent à se dresser devant nous. C'étaient les éperons nord-est des Tannu Ola, derrière lesquels s'étendait la vallée du Buret Hei.



11

LA BARRIÈRE ROUGE

Dans une vallée encaissée entre deux chaînes escarpées, nous découvrîmes un troupeau de yacks et de bœufs que dix Soyotes montés conduisaient rapidement vers le nord. S'approchant de nous avec précaution, ils finirent par nous dire que le *Noyon* (prince) de Todji leur avait ordonné de conduire les troupeaux le long du Buret Hei, jusqu'en Mongolie, craignant le pillage de la part des rouges. Ils partirent, mais apprenant par quelques chasseurs soyotes que cette partie des monts Tannu Ola était occupée par les partisans venus de Vladimirovka, ils furent obligés de rebrousser chemin. Nous leur demandâmes où se trouvaient les avant-postes et combien de partisans tenaient les passages dans la montagne, nous envoyâmes le Tartare et le Kalmouk en reconnaissance tandis que nous nous préparions à continuer notre avance en enveloppant les pieds de nos chevaux dans nos chemises, et en les muselant à l'aide de courroies et de bouts de cordes pour les empêcher de hennir. Il faisait nuit quand nos éclaireurs revinrent, nous signalant qu'une trentaine de partisans campaient à environ dix kilomètres, occupant les *yourtas* des Soyotes.

Au col se trouvaient deux avant-postes, l'un composé de deux hommes, l'autre de trois. Des avant-postes au camp, il y avait près de dix-huit cents mètres. Notre piste passait entre les deux sentinelles. Du haut de la montagne on les voyait nettement, et on pouvait les abattre d'un coup de fusil. Quand nous eûmes atteint le sommet, je quittai notre groupe, et, prenant avec moi mon ami, le Tartare, le Kalmouk et deux des jeunes officiers, nous avançâmes. Du haut de la montagne, je vis à environ cinq cents mètres en avant, deux feux. Près de chacun de ces feux veillait un soldat armé de son fusil, et les autres dormaient. Je ne voulais pas livrer bataille à ces partisans, mais il fallait se débarrasser de ces petits postes et cela sans coups de feu, autrement nous ne franchirions jamais ce passage. Je ne croyais pas que les rouges pourraient ensuite retrouver notre piste, car elle était piétinée par de nombreux chevaux et bœufs.

— Je choisis celui-là, murmura mon compagnon, désignant la sentinelle de gauche.

Nous autres, nous devons nous occuper de l'autre petit poste. J'avançai en rampant, à travers les fourrés, derrière mon ami afin de l'aider en cas de besoin ; mais je dois avouer que je n'étais nullement inquiet à son sujet. Il avait près de sept pieds de haut et il était si vigoureux que lorsqu'un cheval refusait quelquefois de prendre le mors, il lui entourait le cou de son bras, lui donnait des coups de pied dans les jambes de devant et le jetait à terre où il pouvait facilement lui passer les rênes. Quand nous ne fûmes plus qu'à une centaine de pas, je m'arrêtai derrière les buissons et regardai. Je pouvais voir distinctement le feu et la sentinelle somnolente. Le soldat était assis, le fusil entre les jambes. Son compagnon, endormi à côté de lui, ne bougeait pas.

Leurs bottes de feutre blanc luisaient dans la nuit. Pendant longtemps, je ne vis pas mon compagnon. Autour du feu tout était calme. Soudain, de l'autre petit poste arrivèrent quelques cris étouffés, puis tout redevint silencieux. Notre sentinelle, lentement, leva la tête. Mais juste à ce moment le corps de géant de mon ami se dressa entre le feu et moi, et en un clin d'œil les pieds de la sentinelle passaient dans l'air comme une lueur ; mon compagnon avait saisi le soldat à la gorge et l'avait précipité dans le buisson où les deux corps disparurent. Une seconde après il reparaisait ; d'un moulinet de son fusil, il assenait un coup violent et sourd sur le crâne du rouge, puis ce fut le calme absolu. Il revint vers moi et souriant d'un air confus :

— C'est fait. Dieu et le diable ! Quand j'étais enfant, ma mère voulait faire de moi un prêtre. Je grandis, je devins ingénieur agronome... tout cela pour étrangler des gens ou leur fendre le crâne. La révolution est une chose stupide !

Et de colère et de dégoût il cracha et se mit à fumer une pipe.

A l'autre petit poste aussi, tout était fini. Cette nuit-là nous atteignîmes le sommet du Tannu Ola et redescendîmes dans une vallée couverte d'épais fourrés, entrelacés de tout un réseau de petites rivières. C'étaient les sources du Buret Hai. Vers une heure, nous nous arrê tâmes et nous commençâmes à faire paître nos chevaux car l'herbe y était excellente. Nous nous croyions en sécurité à certains signes rassurants : sur les montagnes nous voyions des troupeaux de rennes et de yacks, et des Soyotes qui approchaient nous confirmèrent dans nos suppositions. Derrière les monts Tannu Ola ils n'avaient pas vu de soldats rouges. Nous offrîmes à ces Soyotes un paquet de thé et les vîmes partir heureux et sûrs que nous étions Tzagan, de braves gens.

Tandis que nos chevaux étaient au repos et pâturaient dans l'herbe haute, assis près du feu, nous délibérâmes sur notre itinéraire. Une vive discussion s'éleva entre deux sections de notre groupe ; à la tête de l'une se trouvait un colonel, qui, avec quatre officiers, étaient si impressionnés par l'absence de rouges au sud des Tannu Ola, qu'ils décidèrent de continuer dans la direction de l'ouest jusqu'à Kobdo ; ils devaient se diriger ensuite vers le camp, sur l'Emil, où les autorités chinoises avaient interné six mille hommes des forces du général Bakitch qui avaient pénétré en territoire mongol. Mon compagnon et moi, avec seize officiers nous préférions nous en tenir à notre ancien projet qui était d'atteindre le lac Kosogol puis l'Extrême-Orient.

Comme aucun des deux groupes n'arrivait à persuader l'autre d'abandonner ses idées, nous décidâmes de nous séparer et le lendemain à midi, nous prîmes congé les uns des autres. Notre groupe de dix-huit eut de nombreux combats et toutes sortes de difficultés qui coûtèrent la vie de six de nos camarades, mais les autres arrivèrent au bout du voyage si étroitement unis par les liens du dévouement mutuel, renforcés par les périls communs des batailles où nos vies étaient en jeu, que nous avons toujours conservé les uns pour les autres les plus chaleureux sentiments d'amitié. L'autre groupe, dirigé par le colonel Jukoff, périt. Il rencontra un fort détachement de cavalerie rouge et fut détruit par eux en deux combats. Seuls, deux officiers échappèrent. Ils me racontèrent ces tristes nouvelles et les détails des combats quand nous nous rencontrâmes quatre mois plus tard à Ourga.

Notre groupe de dix-huit cavaliers, avec cinq chevaux de bât, remonta la vallée du Buret Hei.

Nous pataugeâmes dans les marécages, nous passâmes d'innombrables rivières boueuses, nous fûmes glacés par les vents froids, trempés jusqu'aux os par la neige et la pluie glaciale ; mais nous persistâmes, infatigablement, vers l'extrémité sud du lac Kosogol. Notre guide tartare nous menait avec confiance suivant les pistes marquées par les nombreux bestiaux qu'on mène d'Urianhai en Mongolie.



12

AU PAYS DE LA PAIX ÉTERNELLE

Les habitants de l'Urianhai, les Soyotes, sont fiers d'être les vrais bouddhistes et d'avoir conservé la pure doctrine de saint Rama et la sagesse profonde de Çakya-Mouni. Ils sont à jamais les ennemis de la guerre et du sang versé. Au XIII^e siècle, ils préféraient émigrer et chercher refuge au nord plutôt que de combattre ou de devenir une partie de l'empire du conquérant sanguinaire Gengis Khan, qui voulait ajouter à ses forces ces merveilleux cavaliers et ces habiles archers. Trois fois, au cours de leur histoire, ils ont ainsi émigré vers le nord pour éviter la lutte, et maintenant nul ne peut dire que sur les mains des Soyotes on ait jamais vu du sang humain. Avec leur amour de la paix, ils ont lutté contre les maux de la guerre. Les sévères administrateurs chinois eux-mêmes n'ont pu appliquer dans ce pays de paix, toute la mesure de leurs lois implacables. C'est de la même manière que les Soyotes se conduisirent avec les Russes quand, fous de sang et de crimes, ils vinrent infester le pays.

Nous avançâmes rapidement le long du sinueux Buret Hei et au bout de deux jours nous commençâmes à atteindre les cols qui joignent les vallées du Buret Hei et de la Kharga. Le chemin n'était pas seulement abrupt ; il était aussi coupé de troncs d'arbres tombés, et même, si incroyable que cela puisse sembler, d'endroits marécageux où les chevaux pataugeaient lamentablement. Puis, de nouveau, nous dûmes avancer sur une route dangereuse où les pierres roulaient sous les sabots de nos chevaux et sautaient dans le précipice que nous longions. Nos chevaux se fatiguaient vite en passant cette moraine laissée là par d'anciens glaciers, le long des flancs de la montagne.

Quelquefois la piste suivait le bord même des précipices où les chevaux provoquaient de grands glissements de sable et de pierres. Il me souvient d'une montagne couverte en entier par ces sables mouvants. Nous dûmes mettre pied à terre, et, prenant les brides en mains, avancer pendant près de deux kilomètres sur ces lits glissants, quelquefois enfonçant jusqu'aux genoux, et descendant la pente nous-mêmes vers les précipices en bas. Un mouvement imprudent aurait pu parfois nous faire passer par-dessus le bord. C'est le sort que rencontra un de nos chevaux. Enfoncé jusqu'au ventre dans un piège mouvant, il ne put librement changer de direction, glissa avec une masse d'éboulis jusqu'au bord du précipice et y tomba pour s'y perdre à jamais. Nous entendîmes seulement le craquement de branches cassées le long de sa chute mortelle. Ce fut avec de grandes difficultés que nous descendîmes pour sauver la selle et les bagages.

Un peu plus loin, nous dûmes abandonner un de nos chevaux de bât qui avait fait tout le voyage, depuis la frontière nord de l'Urianhai, avec nous. Nous commençâmes par le décharger, mais ceci ne servit à rien ; nos encouragements pas plus que nos menaces, n'eurent de succès. Il resta immobile, tête baissée, ayant l'air si épuisé que nous vîmes bien qu'il avait atteint la limite extrême de sa pénible carrière. Quelques Soyotes qui se trouvaient avec nous l'examinèrent, lui tâtèrent les muscles des jambes de devant et de derrière, lui prirent la tête entre leurs mains et la balancèrent de droite et de gauche, l'examinant attentivement, puis prononcèrent :

— Ce cheval n'ira pas loin. Il a le cerveau desséché ! Nous dûmes par conséquent l'abandonner.

Ce soir-là, nous vîmes un magnifique changement de spectacle en atteignant une hauteur,

et en nous trouvant sur un vaste plateau couvert de mélèzes. Nous y découvrîmes les *yourtas* de quelques chasseurs soyotes, recouvertes d'écorces au lieu du feutre habituel. Parmi ceux-ci, dix hommes armés de fusils se précipitèrent à notre rencontre. Ils nous informèrent que le prince de Soldjack ne permettait à personne de passer par-là, car il craignait l'arrivée de meurtriers et de voleurs dans ses domaines.

— Retournez à l'endroit d'où vous venez, nous conseillèrent-ils, les yeux pleins de frayeur.

Je ne répondis pas mais je mis fin à un commencement de querelle entre un vieux Soyote et un de mes officiers. J'indiquai du doigt la petite rivière qui coulait dans la vallée en face de nous et lui demandai comment il l'appelait.

— Oyna, répondit le Soyote. C'est la frontière de la principauté et le passage y est interdit.

— Très bien, répondis-je, mais vous nous permettrez bien de nous réchauffer et de nous reposer un peu.

— Oui, oui, s'écrièrent les Soyotes hospitaliers, et ils nous conduisirent sous leurs tentes.

En chemin je profitai de l'occasion pour offrir au vieux Soyote une cigarette, et à un autre une boîte d'allumettes. Nous marchions tous ensemble, sauf un Soyote qui traînait en arrière et se tenait le nez avec une main.

— Est-il malade ? demandai-je.

— Oui, répondit le vieux Soyote avec tristesse. C'est mon fils. Il saigne du nez depuis deux jours et il est très affaibli.

Je m'arrêtai et j'appelai le jeune homme.

— Débouchez votre manteau, lui ordonnai-je, dégagez votre cou et votre poitrine, et levez la tête aussi haut que vous pouvez.

Je pressai la veine jugulaire des deux côtés de la tête pendant quelques minutes et je lui dis :

— Vous ne saignerez plus du nez maintenant. Allez dans votre tente et couchez-vous quelque temps.

L'action mystérieuse de mes doigts fit sur le Soyote une forte impression. Le vieux Soyote, rempli de crainte et de respect, murmura :

— *Ta Lama Ta Lama* ! (grand docteur).

Dans la *yourta* on nous offrit le thé tandis que le vieux Soyote restait plongé dans de profondes réflexions. Ensuite il consulta ses compagnons et finit par me dire :

— La femme de notre prince souffre des yeux et je crois que le prince sera très heureux si je lui amène *Ta Lama*. Il ne me punira pas car s'il m'a ordonné de ne pas laisser passer de « mauvaises gens », cela ne doit pas empêcher les « braves gens » de venir à nous.

— Faites comme vous le jugerez préférable, répondis-je en affectant l'indifférence. Il est exact que je sais traiter les maladies d'yeux, mais je rebrousserai chemin si vous me l'ordonnez.

— Non ! non ! s'écria le vieillard apeuré. Je vais vous guider moi-même.

Assis près du feu, il alluma sa pipe avec un silex, essuya le bout avec sa manche, puis me l'offrit en signe de sincère amitié. J'étais au courant des convenances et je fumai. Ensuite il offrit sa pipe à chacun de nous et reçut de chacun, en échange, une cigarette, un peu de tabac et quelques allumettes. Notre amitié était maintenant consacrée. Nous passâmes la nuit avec eux et on nous offrit un festin de mouton gras. Le lendemain matin nous nous mîmes en route sous la conduite du vieux Soyote, en suivant la vallée de l'Oyna, sans montagnes et sans marécages. Mais nous savions que les chevaux de quelques-uns d'entre nous étaient trop fatigués pour aller jusqu'au lac Kosogol et nous décidâmes d'essayer d'en acheter d'autres dans le pays. Bientôt nous commençâmes à rencontrer de petits groupes de *yourtas* soyotes, entourées de leur bétail et de chevaux. Enfin nous approchâmes de la capitale mobile du prince. Notre

guide partit en avant pour parlementer avec lui, non sans nous avoir assurés que le prince serait heureux d'accueillir le *Ta Lama*, bien qu'à ce moment je remarquai sur sa physionomie de la crainte et de l'anxiété. Nous débouchâmes dans une grande plaine couverte de buissons. Sur le bord de la rivière, nous découvrîmes de grandes *yourtas* surmontées de drapeaux jaunes et bleus, et nous devinâmes que c'était le siège du gouvernement. Bientôt notre guide revint à nous. Son visage était illuminé de sourires. Il agita les mains et s'écria :

— *Noyon* (le prince) vous demande de venir ! Il est très heureux.

De guerrier, je devais passer diplomate. En arrivant à la *yourta* du prince, nous fûmes reçus par deux fonctionnaires portant la toque pointue des Mongols ornée de plumes de paon dressées par-derrière. Avec de profondes révérences, ils prièrent le *Noyon* étranger d'entrer dans la *yourta*. Mon ami, le Tartare et moi nous entrâmes. Dans la riche *yourta*, drapée de soie magnifique, nous découvrîmes un petit vieillard à la face parcheminée, tout rasé et tondu, portant une toque de castor haute et pointue surmontée de soie écarlate et d'un bouton rouge foncé, avec de longues plumes de paon par-derrière. Son nez était chaussé de grosses béciles chinoises. Il était assis sur un divan bas, faisant tinter nerveusement les grains de son rosaire.

C'était *Ta Lama*, prince du Sold-jack et grand prêtre du temple bouddhiste. Il nous accueillit très cordialement et nous invita à nous asseoir devant le feu qui brûlait dans le brasier de cuivre. La princesse, extrêmement belle, nous servit du thé, des confiseries chinoises et des gâteaux. Nous fumâmes la pipe, bien que le prince, en sa qualité de Lama, ne nous imitât pas, remplissant cependant ses devoirs d'hôte en élevant à ses lèvres les pipes que nous lui offrions et nous tendant en retour sa tabatière en néphrite verte. Ainsi, ayant observé l'étiquette, nous attendîmes les paroles du prince. Il nous demanda si notre voyage avait été heureux et quels étaient nos projets. Je lui parlai très franchement et lui demandai l'hospitalité pour notre groupe et nos chevaux. Il consentit immédiatement et ordonna que quatre *yourtas* fussent préparées pour nous.

— J'ai appris que le *Noyon* étranger est un excellent docteur.

— Oui, je connais quelques maladies et j'ai avec moi quelques remèdes, mais je ne suis pas docteur. Je suis un savant en d'autres sciences.

Mais le prince ne comprit pas. Dans sa simplicité, un homme qui sait traiter une maladie est un docteur.

— Ma femme souffre constamment des yeux depuis deux mois, me dit-il. Soulagez-la.

Je demandai à la princesse de me montrer ses yeux et je vis qu'elle avait de la conjonctivite provoquée par la fumée continue de la *yourta* et la saleté générale du lieu. Le Tartare m'apporta ma trousse médicale. Je lavai les yeux de la princesse avec de l'eau boriquée et je leur appliquai un peu de cocaïne et une faible solution de sulfate de zinc.

— Je vous supplie de me guérir, me dit la princesse. Ne partez pas avant de m'avoir guérie. Nous vous donnerons des moutons, du lait et de la farine pour tous vos amis. Je pleure souvent à présent, parce qu'autrefois j'avais de beaux yeux et mon mari me disait qu'ils brillaient comme des étoiles. Maintenant ils sont rouges. Je ne puis pas supporter cela, non, c'est impossible.

Elle frappa le sol de son pied capricieux et avec coquetterie me demanda :

— N'est-ce pas que vous voulez bien me guérir ?

Le caractère et les manières d'une jolie femme sont partout les mêmes : dans l'étincelant Broadway, le long de la majestueuse Tamise, sur les boulevards animés du gai Paris, comme dans la *yourta* drapée de soie de la princesse soyote, derrière les monts Tannu Ola recouverts de mélèzes.

— Je ferai de mon mieux, répondit avec assurance le nouvel oculiste.

Nous passâmes là dix jours, entourés de l'amitié cordiale de toute la famille du prince. Les yeux de la princesse qui, huit ans auparavant, avaient séduit le prince Lama déjà assez âgé, étaient guéris. Elle ne se contenait pas de joie et ne quittait plus son miroir.

Le prince me donna cinq bons chevaux, dix moutons, un sac de farine que nous transformâmes immédiatement en biscuits. Mon ami lui offrit un billet de banque des Romanoff d'une valeur de cinq cents roubles, avec le portrait de Pierre le Grand. Je lui présentai une pépite d'or que j'avais ramassée dans le lit d'un torrent. Le prince ordonna à l'un des Soyotes de nous servir de guide jusqu'au lac Kosogol. Toute la famille du prince nous conduisit jusqu'au monastère qui se trouvait à dix kilomètres de la capitale. Nous ne visitâmes pas le monastère, mais nous nous arrêtâmes au *Dougoung*, établissement commercial chinois. Les marchands chinois nous regardèrent avec hostilité, en nous offrant cependant toutes sortes de marchandises, et croyant notamment nous séduire avec leurs flacons ronds (*lanhon*) de *maygolo*, une espèce d'anisette. Comme nous n'avions ni argent en lingots ni dollars chinois, nous ne pouvions que regarder avec envie ces attrayants flacons, jusqu'au moment où le prince vint à notre secours et ordonna aux Chinois d'en mettre cinq dans nos sacoches.



13

MYSTÈRES, MIRACLES ET NOUVELLE BATAILLE

Le soir du même jour, nous arrivions en face du lac sacré de Teri Noor, nappe d'eau de huit kilomètres de large, boueuse et jaunâtre, bordée de rivages bas sans attrait, avec de grands trous. Au milieu du lac s'étendait ce qui restait d'une île en train de disparaître. Elle contenait quelques arbres et des ruines anciennes. Notre guide nous expliqua qu'il y a deux siècles le lac n'existait pas, et qu'une très importante forteresse chinoise se tenait là, sur la plaine. Un chef chinois qui la commandait offensa un vieux Lama qui maudit le lieu et prédit qu'il serait détruit. Le lendemain même, l'eau commença à jaillir du sol, détruisit la forteresse et engloutit tous les soldats. Maintenant encore, quand la tempête fait rage sur le lac, les eaux rejettent sur la rive les ossements des hommes et les chevaux qui y périrent. Le lac des Teri Noor augmente chaque année, se rapprochant de plus en plus des montagnes. Suivant la rive orientale, nous commençâmes à gravir une chaîne couronnée de neige.

La route était facile au début, mais le guide nous avertit que la partie la plus dure était plus loin. Nous atteignîmes ce point deux jours plus tard et nous y trouvâmes une pente escarpée, recouverte de forêts épaisses, sous la neige. Au-delà s'étendaient les lignes de neige éternelle, les chaînes ponctuées de rochers sombres, revêtues d'un blanc manteau qui luisait, éclatant, sous le clair soleil. C'était les plus orientales et les plus hautes des montagnes de la chaîne des Tannu Ola. Nous passâmes la nuit sous le bois et commençâmes le passage le lendemain matin. A midi, le guide nous conduisit par une piste en lacets que sans cesse coupaient de profonds ravins, des entassements d'arbres et de rocs arrêtés dans leur chute sur le flanc de la montagne. Pendant plusieurs heures nous gravîmes des pentes, épuisant de fatigue nos chevaux, et tout à coup nous nous retrouvâmes à l'endroit où nous avions fait notre dernière

halte. Il était évident que le Soyote avait perdu son chemin et sur son visage se lisait la frayeur.

— Les démons de la forêt maudite ne veulent pas nous laisser passer, murmura-t-il, les lèvres tremblantes. C'est un mauvais signe. Il faut retourner à la Kharga et voir le *Noyon*.

Mais je le menaçai, et il reprit la tête du groupe, évidemment sans espoir et sans faire d'effort pour trouver la route. Heureusement l'un des nôtres, un chasseur de l'Urianhai, observa les marques faites sur les arbres qui indiquaient la piste que notre guide avait perdue. En les suivant, nous traversâmes la forêt, atteignîmes et dépassâmes une zone de mélèzes brûlés, et au-delà nous nous replongeâmes dans un petit bois en bordure du pied des montagnes couronnées de neiges éternelles. La nuit tombait et nous dûmes camper pour la nuit. Le vent fraîchit, souleva une énorme nappe de neige qui nous ferma l'horizon de tous côtés et ensevelit notre camp sous ses plis blancs. Nos chevaux se tenaient derrière nous, semblables à des blancs fantômes, refusant de manger et de quitter le cercle autour du feu. Le vent dé mêlait leurs crinières et leurs queues. Il mugissait et sifflait dans les niches de la montagne. A distance, on entendit le grondement sourd d'une meute de loups, ponctué par moments du hurlement individuel et aigu qu'une bouffée de vent favorable lançait en l'air en un staccato bien marqué.

Tandis que nous nous reposions près du feu, le Soyote vint me trouver et me dit :

— *Noyon*, viens avec moi à l'*obo*. Je veux te montrer quelque chose.

Je le suivis et nous commençâmes à faire l'ascension de la montagne. Au pied d'une pente abrupte était entassé un amas de troncs d'arbres et de rochers, formant un cône d'environ trois mètres de haut. Ces *obos* sont les signes sacrés que les Lamas placent aux endroits dangereux, des autels qu'ils élèvent aux mauvais démons, maîtres de ces lieux. Les passants, Soyotes et Mongols, paient leur tribut aux esprits en suspendant aux branches de l'*obo* des *hatyks*, c'est-à-dire de longues bannières de soie bleue, des morceaux arrachés aux doublures de leurs manteaux ou simplement des mèches de poils qu'ils coupent aux crinières de leurs chevaux ; ils placent aussi sur les pierres des morceaux de viande, des tasses de thé ou du sel.

— Regardez ! dit le Soyote. Les *hatyks* sont arrachés. Les démons sont courroucés, ils ne veulent pas nous laisser passer, *Noyon*...

Il me saisit la main et d'une voix suppliante, murmura :

— Retournons, *Noyon*, retournons ! Les démons ne veulent pas que nous passions la montagne. Depuis vingt ans, personne n'a osé traverser et tous les audacieux qui l'ont tenté ont péri ici. Les démons sont tombés sur eux dans une tempête de neige. Regarde ! Elle commence déjà. Retournons à notre *Noyon*, attendons les jours plus chauds et alors...

Je ne l'écoutai pas davantage... Je retournai au feu que je pouvais à peine distinguer dans la neige qui m'aveuglait. Craignant que notre guide ne nous abandonnât, je plaçai un de nos hommes en sentinelle pour le surveiller. Un peu plus tard, dans la nuit, la sentinelle me réveillant me dit :

— Je puis me tromper, mais j'ai cru entendre un coup de fusil.

Qu'en pouvais-je conclure ? Peut-être des égarés comme nous signalaient-ils ainsi leur situation à leurs compagnons perdus, peut-être la sentinelle avait-elle pris pour un coup de fusil le bruit de la chute d'un roc ou d'un bloc de glace. Je me rendormis et soudain je vis dans mon rêve une claire vision. Sur la plaine, couverte d'un épais tapis de neige, avançait une troupe de cavaliers. C'étaient nos chevaux de bât, notre Kalmouk et l'amusant cheval pie au nez romain. Je nous vis descendre du plateau neigeux jusqu'à un repli de la montagne où poussaient quelques mélèzes, près desquels gazouillait un ruisseau à ciel ouvert. Puis je remarquai un feu brillant parmi les arbres et je m'éveillai.

Il faisait jour. Je secouai les autres et leur demandai de se préparer rapidement, afin de ne pas perdre de temps et de partir. La tempête faisait rage. La neige nous aveuglait effaçant toute

trace de la route. Le froid devenait aussi plus intense. Enfin nous fûmes en selle. Le Soyote allait devant, essayant de distinguer la piste. A mesure que nous montions, notre guide perdait fréquemment la route. Nous tombions dans des trous profonds recouverts de neige, nous trébuchions sur des blocs glissants. Enfin le Soyote fit tourner son cheval et, venant à moi, me dit d'un ton décidé : Je ne veux pas mourir avec vous ; je n'irai pas plus loin.

Mon premier mouvement fut de saisir mon fouet. J'étais si près de la terre promise, la Mongolie, que ce Soyote, en se mettant en travers de la réalisation de mes espérances, me semblait mon pire ennemi. Mais j'abaissai ma main brandie. Il me vint soudain une idée désespérée.

— Ecoute, dis-je, si tu bouges ton cheval, tu recevras une balle dans le dos, et tu périras non pas au sommet de la montagne, mais au pied. Et maintenant je vais te dire ce qui va nous arriver. Quand nous aurons atteint les rochers là-haut, le vent aura cessé et la tempête de neige se sera calmée. Le soleil brillera quand nous traverserons la plaine neigeuse au-dessus, et ensuite nous descendrons dans une petite vallée où il y a des mélèzes et un ruisseau d'eau courante, à ciel ouvert. Nous y allumerons nos feux et nous y passerons la nuit.

Le Soyote commença à trembler de frayeur.

— *Noyon* a déjà franchi ces montagnes de Darkhat Ola ? demanda-t-il étonné.

— Non, répondis-je, mais la nuit dernière j'ai eu une vision et je sais que nous franchirons heureusement cette crête.

— Je vous conduirai, s'écria le Soyote, et, fouettant son cheval, il prit la tête de la colonne sur la pente abrupte qui menait aux cimes des neiges éternelles.

En passant le long du bord étroit d'un précipice, le Soyote s'arrêta et examina la piste avec attention.

— Aujourd'hui, un grand nombre de chevaux ferrés sont passés par ici, s'écria-t-il, au milieu du vacarme de l'orage. Sur la neige on a traîné un fouet. Et ce n'étaient pas des Soyotes.

La solution de l'énigme nous fut donnée aussitôt. Un feu de salve retentit. Un de mes compagnons poussa un cri, portant la main à son épaule droite ; un des chevaux de bât tomba mort, une balle l'avait frappé derrière l'oreille. Nous mîmes rapidement pied à terre, nous nous abritâmes derrière les rochers et nous étudiâmes la situation. Nous étions séparés d'un éperon montagneux par une petite vallée, large d'environ sept cents mètres. Nous aperçûmes une trentaine de cavaliers déjà en position et tirant sur nous. Je n'avais encore autorisé aucun combat avant que l'initiative n'eût été prise par l'adversaire. Nos ennemis nous ayant attaqués, j'ordonnai de riposter.

— Tirez sur les chevaux, s'écria le colonel Ostrovsky. Puis il ordonna au Tartare et au Soyote de faire coucher nos bêtes.

Nous tuâmes six de leurs chevaux et en blessâmes sans doute quelques autres, mais nous n'eûmes pas l'occasion de nous en assurer. Nos fusils abattaient ceux qui étaient assez téméraires pour lever la tête derrière leur rocher. Nous entendîmes les cris de colère et de malédiction des soldats rouges, dont la fusillade devenait de plus en plus nourrie.

Soudain je vis notre Soyote relever à coups de pied trois des chevaux et sauter en selle, tenant les deux autres par la bride, derrière lui. A la suite, s'élancèrent le Tartare et le Kalmouk. J'avais déjà dirigé mon fusil vers le Soyote, mais aussitôt que je vis le Tartare et le Kalmouk sur leurs admirables chevaux derrière lui, je laissai retomber mon fusil et je fus rassuré. Les rouges firent un feu de salve contre le trio qui réussit malgré cela à s'échapper derrière les rochers et à disparaître. La fusillade continua, augmentant d'intensité, et je ne savais que faire. De notre côté, nous économisions les munitions. Guettant l'ennemi avec attention, je remarquai deux points noirs sur la neige, au-dessus des rouges.

Ils approchèrent lentement de nos ennemis et finalement furent cachés à notre vue derrière des monticules. Quand ils débouchèrent, ils étaient juste sur le bord des rochers escarpés au pied desquels les rouges étaient embusqués. A ce moment je ne doutai plus que ce fût là deux têtes d'hommes. Soudain ces hommes se dressèrent, et je les vis brandir quelque chose et le jeter dans la vallée. Deux grondements assourdissants suivirent, que répétèrent les échos. Aussitôt une troisième explosion fut suivie de cris farouches et d'une fusillade désordonnée parmi les rouges. Quelques-uns des chevaux dévalèrent la pente dans la neige et les soldats, chassés par notre feu, s'enfuirent aussi vite qu'ils pouvaient descendre dans la vallée d'où nous venions.

Plus tard, le Tartare m'expliqua comment le Soyote lui avait proposé de le guider jusqu'à une position en arrière de celle des rouges pour les attaquer de dos à coups de grenades. Quand j'eus pansé l'épaule blessée de l'officier et que nous eûmes enlevé le bât de notre cheval tué, nous continuâmes notre route. Notre situation était délicate. Sans aucun doute le détachement rouge venait de Mongolie. Donc il y avait des rouges en Mongolie. Quelles étaient leurs forces ? Où risquions-nous de les rencontrer ? La Mongolie n'était donc pas la terre promise. De tristes pensées nous envahirent.



14

LA RIVIÈRE DU DIABLE

Nous laissions derrière nous la forêt d'Ulan Taiga et les monts Darkhat Ola. Nous avançâmes rapidement car les plaines mongoles commençaient ici et nous n'avions plus d'obstacles montagneux. A certains endroits, il y avait des bouquets de mélèzes. Nous traversâmes quelques torrents très rapides, mais sans profondeur et faciles à passer à gué. Après deux jours de voyage à travers la plaine de Darkhat, nous commençâmes à rencontrer des Soyotes qui conduisaient leurs troupeaux rapidement vers le nord-ouest, dans la région de Orgarkha Oola. Ils nous firent part de nouvelles désagréables.

Les bolcheviks du district de Irkoutsk avaient traversé la frontière de Mongolie, capturé la colonie russe de Khatyl sur la rive méridionale du lac Kosogol, et s'étaient dirigés au sud, vers Muren Kure, colonie russe qui se trouvait auprès d'un grand monastère lamaïste, à quatre-vingt-dix kilomètres au sud du lac. Les Mongols nous disant qu'il n'y avait aucune troupe russe entre Khatyl et Muren Kure, nous décidâmes de passer entre ces deux points pour atteindre Van Kure, plus à l'est.

Nous prîmes congé de notre guide Soyote, et, après avoir envoyé trois éclaireurs en reconnaissance, nous avançâmes. Du haut des montagnes entourant le lac Kosogol, nous admirâmes le splendide spectacle de ce vaste lac alpin, serti comme un saphir dans le vieil or des collines environnantes, rehaussé de sombres et riches forêts. Le soir, nous approchâmes de Kathyl avec de grandes précautions, et nous nous arrêtâmes sur le bord du fleuve qui coule en descendant du Kosogol, le Yaga ou Egingol. Nous trouvâmes un Mongol qui consentit à nous mener de l'autre côté du fleuve gelé par une route sûre, entre Khatyl et Muren Kure. Partout,

le long des rives, se trouvaient de grands *obos* et de petits autels dédiés aux démons du fleuve.

— Pourquoi y a-t-il tant d'*obos* ? demandâmes-nous au Mongol.

— C'est la rivière du Diable, dangereuse et rusée, répliqua le Mongol. Il y a deux jours, un train de charrettes fit craquer la glace et trois d'entre elles furent englouties avec cinq soldats.

Nous commençâmes à traverser. La surface de la rivière ressemblait à une épaisse couche de verre, claire et sans neige. Nos chevaux avançaient avec précaution, mais quelques-uns tombèrent et se débattirent avant de se remettre debout. Nous les menions par la bride. Tête baissée, tremblant de tout leur corps, ils tenaient leurs yeux apeurés sans cesse fixés sur la glace. Je regardai et compris leur frayeur. A travers la couche de glace transparente, épaisse de trente centimètres environ, on pouvait voir très clairement le fond de la rivière. Sous la lumière de la lune, les pierres, les trous et les herbes aquatiques étaient visibles, même à cette profondeur qui atteignait dix mètres et plus. Le Yaga roulait ses flots furieux sous la glace à une vitesse terrifiante, marquant son cours de longues lignes d'écume et de bouillonnements. Soudain je sautai et m'arrêtai comme fixé sur place. Sur la surface de la rivière éclata un coup de canon suivi d'un second, puis d'un troisième.

— Plus vite, plus vite ! s'écria notre Mongol nous faisant signe de la main.

Un nouveau coup de canon suivi d'un craquement retentit tout près de nous. Les chevaux se cabrèrent et tombèrent, plusieurs se cognant la tête contre la glace. Une seconde après la glace s'ouvrit en un trou large de deux pieds, si bien que je pouvais suivre la fêlure le long de la surface. Aussitôt, par l'ouverture, l'eau jaillit sur la glace avec violence.

— Dépêchons-nous, dépêchons-nous ! s'écria le guide.

Nous eûmes beaucoup de peine à faire sauter cette fente à nos chevaux et à continuer plus loin. Ils tremblaient, n'obéissaient plus, et seul le fouet leur faisait oublier leur terreur et les forçait à avancer.

Quand nous fûmes sains et saufs sur l'autre rive, et au milieu des bois, notre guide mongol nous raconta comment la rivière s'ouvre parfois de cette façon mystérieuse et laisse de grands espaces d'eau claire. Les hommes et les animaux qui se trouvent alors sur la rivière sont condamnés à périr. Le courant froid et rapide les entraîne sous la glace. Le craquement se produit quelquefois sous le cheval même ; celui-ci, essayant alors de sauter de l'autre côté, tombe dans l'eau, et les mâchoires de glace, se refermant brusquement, lui coupent net les deux jambes.

Deux jours plus tard nous approchions de la rive de l'Uri, quand nous rencontrâmes deux soldats russes, des cosaques d'un certain Attaman Soutounine qui faisait campagne contre les bolcheviks, dans la vallée de la Selenga. Ils portaient un message de Soutounine à Kaïgorodoff, chef des antibolcheviks de la région de l'Altaï. Ils nous apprirent que les troupes rouges étaient disséminées tout le long de la frontière russo-mongole, que les agitateurs communistes avaient pénétré jusqu'à Kiakhta, Oulankhim et Kobdo et avaient persuadé les autorités chinoises de livrer aux autorités soviétiques tous les réfugiés de Russie. Nous sûmes que dans le voisinage d'Ourga et de Van Kure, des engagements avaient lieu entre les troupes chinoises et les détachements du général russe anti bolchevik, le baron Ungern Sternberg et du colonel Kazagrandi qui se battaient pour l'indépendance de la Mongolie extérieure. Le baron Ungern avait été deux fois battu, si bien que les Chinois avaient établi une espèce d'état de siège à Ourga, soupçonnant tous les étrangers d'avoir des relations avec le général russe.

Nous vîmes que la situation était totalement changée. La route vers le Pacifique nous était fermée. Après avoir très attentivement réfléchi à ce problème, je décidai qu'il ne nous restait plus qu'une seule possibilité d'évasion. Il nous fallait éviter les cités mongoles dont l'administration était chinoise, traverser la Mongolie du nord au sud, franchir le désert au sud de la principauté de Jassaktu Khan, pénétrer dans le Gobi à l'ouest de la Mongolie intérieure,

passer aussi rapidement que possible les quatre-vingt-dix kilomètres de territoire chinois de la province de Kansu et atteindre le Thibet. Là, j'espérais découvrir un des consuls anglais et avec son aide, parvenir à quelque port anglais dans l'Inde. Je me rendais très bien compte de toutes les difficultés qu'entraînait une telle entreprise mais je n'avais pas le choix. Il ne restait plus qu'à tenter cette dernière chance, périr sous les balles des bolcheviks ou à languir dans un cachot chinois. Quand je fis part de mon projet à mes compagnons, sans leur cacher en aucune façon tous les dangers de cette folle entreprise, tous me répondirent aussitôt : « Conduisez ! Nous vous suivrons ! »

Une circonstance était nettement en notre faveur. Nous ne craignons pas la faim, car nous avons du thé, du tabac, des allumettes, des chevaux, des selles, des fusils, des manteaux et des bottes que nous pouvions facilement faire servir de monnaie d'échange. Nous commençâmes donc à établir l'itinéraire de la nouvelle expédition. Nous partirions vers le sud, laissant à notre droite la ville d'Ouliassoutai et nous dirigeant vers Zaganlouk, puis nous traverserions les terres arides du district de Balir, dans la région de Jassaktu Khan, le Naron Khoulou Gobi et irions vers les montagnes de Boro. Là, nous pourrions faire une longue halte pour nous remettre de nos fatigues et reposer nos chevaux. La seconde partie de notre voyage serait à travers la partie occidentale de la Mongolie intérieure, par le petit Gobi, les territoires des Torguts, les monts Khara, Kansou, où il nous faudrait choisir une route à l'ouest de Soutchéou. De là, nous pénétrerions dans le domaine de Koulou-Nor puis vers le sud jusqu'aux sources du Yangtsé. Au delà de ce point, mes notions devenaient vagues, mais cependant je pus vérifier, grâce à une carte d'Asie appartenant à un des officiers, que les chaînes de montagnes à l'ouest des sources du Yangtsé séparaient le bassin de ce fleuve de celui du Brahmapoutra, dans le Thibet proprement dit, où j'espérais trouver l'aide des Anglais.



15

LA MARCHÉ DES FANTÔMES

Tel fut notre voyage de l'Ero à la frontière du Thibet. Environ dix-huit cents kilomètres de steppes recouvertes de neige, de montagnes et de déserts, que nous franchîmes en quarante-huit jours. Nous nous cachions des habitants, nous faisons de courtes haltes dans les endroits les plus désolés, notre seule nourriture, pendant des semaines entières, consistait seulement en viande crue, glacée, afin d'éviter d'attirer l'attention en allumant des feux. Toutes les fois que nous avions besoin d'acheter un mouton ou un bœuf pour notre service du ravitaillement, nous n'envoyions que deux hommes sans armes qui se faisaient passer auprès des indigènes pour des ouvriers employés chez des colons russes. Nous craignons même de chasser, bien que nous eussions rencontré un grand troupeau d'antilopes d'au moins cinq mille têtes. Derrière Balir, sur les terres du lama Jasaktu Khan qui avait hérité du trône après avoir empoisonné son frère à Ourga, sur l'ordre du Bouddha vivant, nous rencontrâmes des Tartares russes nomades qui avaient amené leurs troupeaux de l'Altai et de l'Abakan.

Ils nous accueillirent avec beaucoup de cordialité, nous donnèrent des bœufs et trente-six

paquets de thé. Ils nous sauvèrent aussi d'une mort inévitable en nous avertissant qu'à cette saison il était absolument impossible aux chevaux de traverser le désert de Gobi où il n'y avait aucun pâturage. Nous dûmes acheter des chameaux en échangeant nos chevaux et une partie de nos provisions. Un des Tartares, le lendemain, amena à leur camp un riche Mongol avec qui il conclut l'affaire. Il nous donna dix-neuf chameaux et prit en échange tous nos chevaux, un fusil, un pistolet et la meilleure selle cosaque. Il nous recommanda vivement de visiter le monastère sacré de Narabanchi, le dernier monastère lamaïste sur la route de Mongolie au Thibet. Il nous dit que nous offenserions le saint Houtouktou, le Bouddha Incarné, si nous ne visitions pas son fameux sanctuaire des Bénédiction, où tous les voyageurs allant au Thibet offraient toujours des prières. Notre Kalmouck lamaïste se joignit aux instances du Mongol. Je me décidai à m'y rendre avec le Kalmouk. Les Tartares me donnèrent des grands *hatyks* de soie pour les déposer comme présents et nous prêtèrent quatre magnifiques chevaux. Bien que le monastère fût à quatre-vingt-dix kilomètres, à 9 heures du soir j'entrai dans la *yourta* du saint Houtouktou.

C'était un homme d'âge moyen, tout rasé, petit et maigre, du nom de Jelyo Djamarap Houtouktou. Il nous reçut très cordialement et se montra très satisfait de recevoir les *hatyks* que j'offrais, ainsi que de voir que je n'ignorais rien de l'étiquette mongole. Mon Tartare, en effet, avait mis beaucoup de temps et de patience à me l'enseigner. Le Houtouktou m'écouta très attentivement, me donna des conseils précieux pour le voyage et m'offrit un anneau qui, depuis, m'a ouvert les portes de tous les monastères lamaïstes. Le nom de ce Houtouktou est hautement estimé, non seulement dans toute la Mongolie, mais dans le Thibet et dans le monde lamaïste de la Chine. Nous passâmes la nuit dans sa splendide *yourta* et le lendemain matin nous visitâmes les sanctuaires où se tenaient des services solennels accompagnés de musique, de gongs, de tam-tams et de sifflets. Les lamas aux voix graves entonnaient les prières tandis que les ordres mineurs répondaient aux antiennes. La phrase sacrée : « *Om ! Mani padme Hung !* » revenait sans cesse aux répons.

Le Houtouktou nous souhaita bon voyage, nous offrit un grand *hatyk* jaune et nous accompagna jusqu'à la grille du monastère. Quand nous fûmes en selle, il nous dit :

— Rappelez-vous que vous serez toujours les bienvenus ici. La vie est compliquée et tout peut arriver. Peut-être serez-vous obligés plus tard de revenir dans notre coin de Mongolie ; ne manquez pas de passer par Narabanchi Kure.

Cette nuit-là, nous rejoignîmes les Tartares et le lendemain nous continuâmes notre voyage. Comme j'étais très fatigué, le mouvement lent et souple du chameau me berça et me reposa. Toute la journée, je somnolai, m'endormant parfois tout à fait. Ce fut désastreux car, mon chameau remontant le bord escarpé d'une rivière pendant un de mes sommes, je tombai, me heurtai la tête contre une pierre, perdis connaissance, et trouvai, reprenant mes sens, mon manteau couvert de sang. Mes amis m'entouraient, et la crainte se lisait sur leurs visages. On me banda la tête et nous repartîmes. Je n'appris que longtemps après, par un docteur qui m'examina, que je m'étais fendu le crâne pour avoir fait ainsi la sieste.

Nous franchîmes les chaînes orientales de l'Altaï et du Karlig Tag, sentinelles extrêmes que la chaîne des Tian Chan pousse à l'est vers le Gobi ; puis nous traversâmes du nord au sud toute la largeur du Khouhou Gobi. Il faisait un froid intense et heureusement les sables gelés nous permettaient d'avancer plus rapidement. Avant de traverser les monts Khara, nous échangeâmes nos montures au bercement endormeur pour des chevaux, et dans cette transaction les Torguts nous volèrent honteusement, en bons « *chands d'abits* » qu'ils sont.

Contournant les montagnes, nous arrivâmes dans le Kansou. C'était une manœuvre dangereuse, car les Chinois arrêtaient tous les réfugiés, et j'avais peur pour mes compagnons russes. Nous nous cachions pendant le jour dans les ravins, les forêts et les buissons, faisant

des marches forcées pendant la nuit. Il nous fallut quatre jours pour traverser le Kansou. Les quelques paysans chinois que nous rencontrâmes étaient d'apparence pacifique et très hospitaliers. Ils marquaient surtout de l'intérêt au Kalmouk, parce qu'il parlait un peu le chinois, et à ma trousse médicale. Partout nous trouvâmes beaucoup de maladies de peau.

Comme nous approchions des Nan Chan, montagnes au nord-est de la chaîne des Altyn Tag (les monts Altyn Tag étant eux-mêmes la branche orientale du système montagneux du Pamir et du Kharakhoroum), nous rattrapâmes une importante caravane de marchands chinois allant au Thibet et nous nous joignîmes à eux. Pendant trois jours nous suivîmes les sinuosités sans fin des ravins de ces montagnes ou en franchîmes les cols. Nous remarquâmes que les Chinois savaient franchir les meilleures pistes dans ces endroits difficiles. Je fis tout ce trajet dans un état à demi conscient.

Nous nous dirigeons vers un groupe de lacs marécageux qui alimentent le Koukou-Nor et tout un réseau de grandes rivières. La fatigue, la tension nerveuse continuelle, et le coup que j'avais reçu sur la tête, avaient provoqué chez moi des attaques de fièvre et des frissons : tantôt j'étais brûlant, tantôt je claquais des dents à tel point que mon cheval effrayé me désarçonna plusieurs fois. Je délirais, je poussais des cris ou je pleurais. J'appelais les miens, je leur expliquais comment ils devaient faire pour venir à moi. Je me rappelle, comme dans un rêve, que mes compagnons m'enlevèrent de ma selle, me posèrent sur le sol, me donnèrent à boire de l'eau-de-vie chinoise, et me dirent, quand j'eus un peu repris mes sens :

— Les marchands chinois vont vers l'ouest, et nous autres nous devons aller au sud.

— Non, au nord ! répondis-je d'un ton sec.

— Mais non, au sud ! répliquèrent mes compagnons.

— Par Dieu et le diable ! m'écriai-je furieux, nous venons de traverser le petit Iénisséi et l'Algyak est au nord !

— Nous sommes au Thibet, protestèrent mes compagnons.

Il faut que nous atteignions le Brahmapoutra.

— Brahmapoutra !... Brahmapoutra !...

Ce mot tournait et retournait dans mon cerveau en feu, y faisant un bruit et un bouleversement terribles. Soudain je me souvins de tout et j'ouvris les yeux. Je remuai à peine les lèvres et bientôt je perdis connaissance. Mes compagnons me transportèrent au monastère de Charkhe où le docteur lama me fit revenir à moi rapidement, avec une solution de *fatil* ou ginseng chinois. En causant avec nous de nos projets, il exprima des doutes sur la possibilité de franchir le Thibet, mais il ne voulut pas m'expliquer ses raisons.



16

AU THIBET MYSTÉRIEUX

Une route assez longue nous conduisit de Charkhe à travers les montagnes et cinq jours après avoir quitté le monastère, nous débouchâmes dans l'amphithéâtre de montagnes au centre duquel s'étale le grand lac de Koukou-Nor. Si la Finlande mérite son nom de « pays des

dix mille lacs», le domaine de Koukou-Nor peut justement s'appeler la « région d'un million de lacs. » Nous contournâmes ce lac à l'ouest, entre la rive et Doulan Kitt, suivant une route en zigzag entre les nombreux marécages, lacs et ruisseau, profonds et vaseux. L'eau ici n'est pas encore recouverte de glace et c'est seulement sur le sommet des montagnes que nous sentons le froid cinglant des vents. Nous ne rencontrâmes que rarement les indigènes du pays, et c'est seulement avec les plus grandes difficultés que notre Kalmouk réussit à trouver notre route en interrogeant les rares bergers que nous dépassions. De la rive orientale du lac de Tassoun, nous fîmes un détour jusqu'à un monastère à quelque distance, où nous nous arrêtâmes pour nous reposer quelque temps. Avec nous se trouvait aussi un autre groupe de visiteurs dans ce saint lieu. C'étaient des Thibétains. Ils se montrèrent très impertinents et refusèrent de nous parler. Ils étaient tous armés de fusils russes, portant en bandoulière des cartouchières, ainsi que deux ou trois pistolets au ceinturon, lui aussi muni de cartouches. Ils nous examinèrent très attentivement et nous vîmes tout de suite qu'ils essayaient d'évaluer notre force militaire. Après leur départ, ce même jour, j'ordonnai à notre Kalmouk de demander au grand prêtre du temple quels étaient ces hommes. Pendant longtemps le moine ne répondit qu'évasivement, mais comme je lui montrai l'anneau du Houtouktou de Narabanchi et lui offris un grand *hatyk* jaune, il devint plus communicatif.

— Ce sont de méchantes gens, m'expliqua-t-il. Méfiez-vous d'eux.

Cependant il ne voulait pas me donner leurs noms, m'expliquant son refus en citant la loi des pays bouddhistes qui défendait de prononcer le nom de son père, de son professeur, ou de son chef. Je découvris plus tard que dans le nord du Thibet la même coutume existe que dans la Chine du nord. Des bandes de *hounghoutzes* errent par le pays. Ils apparaissent aux bureaux principaux des grandes entreprises commerciales et aux monastères, perçoivent un tribut et deviennent ensuite les protecteurs de la région. Il est probable que cette bande tenait ainsi ce monastère thibétain sous sa protection.

Quand nous poursuivîmes notre voyage, nous remarquâmes fréquemment des cavaliers solitaires au loin, à l'horizon, qui semblaient observer attentivement nos mouvements. Toutes nos tentatives pour approcher et entrer en conversation avec eux furent inutiles. Sur leurs rapides petits chevaux, ils disparaissaient comme des ombres. Tandis que nous approchions du passage escarpé et difficile du Ham Chan et que nous nous préparions à y passer la nuit, soudain, au loin, sur une crête au-dessus de nous, apparurent environ quarante cavaliers dont les chevaux étaient tout blancs ; sans avertissement préalable ils firent pleuvoir sur nous une grêle de balles. Deux de nos officiers tombèrent en poussant un cri. L'un d'eux avait été tué sur le coup, et l'autre ne survécut que quelques minutes.

Je ne permis pas à mes hommes de riposter ; au lieu de cela, j'agitai un drapeau blanc et je m'avançai vers eux, avec le Kalmouk, en parlementaire. D'abord ils tirèrent sur nous deux balles, mais cessèrent le feu et envoyèrent de la crête, vers nous, un groupe de cavaliers. Nous commençâmes les négociations. Les Thibétains expliquèrent que le Ham Chan est une montagne sainte et qu'on ne devait pas y passer la nuit, nous conseillant de poursuivre notre voyage jusqu'à un point où nous pourrions nous considérer en sécurité. Ils nous demandèrent d'où nous venions et où nous allions, et, en réponse à nos indications sur le but de notre voyage, nous dirent qu'ils connaissaient les bolcheviks et les considéraient comme les libérateurs des peuples de l'Asie courbes sous le joug de la race blanche. Je n'avais assurément pas l'intention d'entamer avec eux une discussion politique, je retournai à mes compagnons. En redescendant la pente jusqu'à notre camp, je m'attendais un moment à recevoir un coup de fusil dans le dos, mais les *hounghoutzes* thibétains ne tirèrent pas.

Nous avançâmes, laissant parmi les pierres les corps de deux de nos compagnons comme triste tribut des difficultés et des dangers de notre expédition. Nous marchâmes toute la nuit,

nos chevaux épuisés s'arrêtant constamment, quelques-uns se couchant sous leurs cavaliers, mais nous les forcions toujours à avancer. Enfin, quand le soleil fut au zénith, nous fîmes halte. Sans desseller les chevaux, nous les laissâmes se coucher un peu pour reposer. En face de nous s'étendait une large plaine marécageuse où se trouvaient évidemment les sources de la rivière Ma-Tchou. Non loin de là, de l'autre côté, s'étale le lac d'Arougn Nor. Nous fîmes du feu avec des bouses de vache et commençâmes à faire bouillir de l'eau pour faire du thé. De nouveau, sans avertissement, les balles se mirent à pleuvoir sur nous, de tous côtés. Aussitôt nous nous mîmes à l'abri derrière des rochers, et nous attendîmes.

La fusillade devint plus nourrie et se rapprocha, les assaillants apparurent en cercle autour de nous et les balles pleuvaient dur. Nous étions tombés dans une embuscade et il ne restait plus d'espoir. Nous nous rendîmes compte nettement qu'il n'y avait plus qu'à mourir. J'essayai à nouveau de parlementer. Mais quand je me dressai avec le drapeau blanc, je ne reçus comme réponse qu'une pluie de balles et malheureusement l'une d'entre elles, en ricochant contre un rocher, me frappa à la jambe gauche et s'y logea. Au même moment un autre de nos compagnons fut tué. Nous n'avions plus le choix et nous fûmes obligés de commencer le combat. La lutte dura environ deux heures. Trois des nôtres furent blessés légèrement. Nous résistâmes aussi longtemps que nous pûmes. Les *hounghoutzes* approchaient et la situation devenait désespérée.

— Nous n'avons pas le choix, dit un des nôtres, colonel réputé. Nous n'avons plus qu'à remonter en selle et partir... n'importe où !

— N'importe où !

Mot terrible ! Nous ne nous consultâmes qu'un moment. Il était évident qu'avec cette bande de brigands à nos trousses, plus nous nous enfoncions au cœur du Thibet, moins nous avions de chances de nous en tirer vivants.

Nous décidâmes de retourner en Mongolie. Mais comment ? Cela, nous n'en savions rien. Et c'est ainsi que nous commençâmes notre retraite. Faisant feu tout le temps, nous partîmes vers le nord. L'un après l'autre, trois des nôtres tombèrent encore. Mon ami tartare gisait, avec une balle dans le cou. Après lui deux jeunes et vigoureux officiers tombèrent de selle en poussant un cri mortel tandis que leurs chevaux effrayés partaient à travers la plaine, dans une terreur folle, symboles vivants de notre état d'âme. Ceci enhardit les Thibétains qui devinrent de plus en plus audacieux. Une balle frappa la boucle de la courroie de ma cheville droite et me l'enfonça avec un morceau de cuir et d'étoffe dans la jambe, juste au-dessus de la cheville. Mon vieil ami éprouvé, l'agronome, poussa un cri en se tenant l'épaule, puis je le vis essuyer et panser de son mieux son front sanglant. Une seconde plus tard notre Kalmouk fut touché deux fois de suite à la paume de la main, si bien qu'elle fut mutilée affreusement. Juste à ce moment, quinze *hounghoutzes* se précipitèrent contre nous à la charge.

— Tirez dessus à volonté ! commanda le colonel.

Six bandits tombèrent à terre, tandis que deux autres étaient désarçonnés et couraient aussi vite qu'ils pouvaient pour rejoindre leurs camarades en fuite. Quelques minutes après, le feu de l'ennemi cessa et ils agitèrent un drapeau blanc. Deux cavaliers s'avancèrent vers nous. Pendant les pourparlers nous apprîmes que leur chef avait été blessé à la poitrine et qu'ils venaient nous demander de lui apporter les premiers soins. Aussitôt je vis un rayon d'espoir. Je pris ma trousse et j'emmenai avec moi mon Kalmouk comme interprète. Il souffrait horriblement de sa blessure, et tout en gémissant, éclatait en malédictions.

— Donnez donc du cyanure de potassium à ce coquin, me dirent mes compagnons.

Mais mon plan était différent.

On nous conduisit vers le chef blessé. Il était étendu sur des couvertures de selles, parmi les rochers. Il nous dit qu'il était Thibétain, mais je le reconnus tout de suite, d'après sa physion-

nomie, pour un Turcoman, originaire probablement de la partie méridionale de Turkestan. Il me regarda d'un air effrayé et suppliant. En l'examinant, je vis que la balle lui avait traversé la poitrine de gauche à droite, qu'il avait perdu beaucoup de sang et qu'il était très faible. Consciencieusement je fis pour lui tout ce que je pus. D'abord j'essayai sur ma propre langue toutes les médecines qui devaient lui être appliquées, même l'iodoforme, afin de lui prouver que ce n'était pas du poison. Je cautérisai la plaie avec de l'iode, je l'aspergeai d'iodoforme et je fis la pansement. Je donnai des ordres pour qu'on ne touchât pas au blessé et qu'on le laissât immobile, à l'endroit même où il était couché. Puis je montrai à un Thibétain comment il fallait changer le pansement et je le laissai avec de l'ouate, des bandages et un peu d'iodoforme. Au malade, chez qui la fièvre montait déjà, je donnai une forte dose d'aspirine et je lui laissai quelques comprimés de quinine. Ensuite, m'adressant aux assistants par l'intermédiaire de mon Kalmouk, je dis d'un ton solennel :

— La blessure est très dangereuse, mais j'ai donné à votre chef un remède très efficace et j'espère qu'il va s'en tirer. Une condition cependant est nécessaire ; les mauvais démons qui sont venus à son côté pour le pousser à nous attaquer sans raison, nous autres voyageurs inoffensifs, le tueront immédiatement si un seul coup de fusil est tiré sur nous. Vous ne devez même pas garder une seule cartouche dans vos armes.

A ces mots, j'ordonnai au Kalmouk de désarmer son fusil et moi-même, j'enlevai toutes les cartouches de mon pistolet. Les Thibétains aussitôt suivirent mon exemple avec obéissance.

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit : « Pendant onze jours et onze nuits vous ne devez pas bouger d'ici ni charger vos fusils. Autrement le démon de mort saisira votre chef et vous poursuivra, et sur ces mots, je tirai solennellement et élevai au-dessus de leurs têtes l'anneau du Houtouktou de Narabanchi.

Je revins à mes compagnons et les rassurai. Je leur dis que nous étions à l'abri de nouvelles attaques de la part des bandits et qu'il nous fallait seulement tâcher de retrouver la route de Mongolie. Nos chevaux étaient si épuisés et si maigres qu'on aurait pu suspendre nos manteaux à leurs os décharnés. Nous passâmes là deux jours pendant lesquels je fis de fréquentes visites à mon malade. Cela nous permit aussi de panser nos blessures, heureusement légères et de prendre un peu de repos. Malheureusement je n'avais qu'un couteau pour extraire la balle de mon mollet gauche et enlever de ma cheville droite tous les accessoires de cordonnier qui s'y trouvaient. En interrogeant les brigands sur les chemins des caravanes, nous découvrîmes bientôt le moyen d'atteindre une des routes principales et nous eûmes la bonne fortune d'y rencontrer la caravane du jeune prince mongol Pounzig, qui allait en mission sainte, porteur d'un message du Bouddha vivant d'Ourga au Dalai Lama à Lhassa. Il nous aida à acheter des chevaux, des chameaux et des provisions de bouche.

Toutes nos armes et toutes nos marchandises ayant servi à nous procurer des moyens de transport et des aliments pendant le voyage, nous revînmes dépouillés, ruinés, au monastère de Narabanchi où le Houtouktou nous accueillit à bras ouverts.

— Je savais que vous reviendriez, dit-il. Les oracles me l'ont révélé.

Six des nôtres restaient au Thibet, ayant payé de leur vie le tribut de notre audacieuse expédition vers le sud. Nous revenions douze au monastère où nous passâmes quinze jours à nous rétablir et à chercher comment les événements pourraient nous remettre à flot sur cette mer orageuse et nous guider vers le port que nous indiquerait le destin. Les officiers s'engagèrent dans le détachement qu'on formait en Mongolie pour combattre les bolcheviks destructeurs de leur patrie.

Mon premier compagnon et moi, nous nous préparâmes à continuer notre route par les plaines de la Mongolie, prêts à toutes les nouvelles aventures et aux nouveaux dangers qui pourraient nous advenir dans nos efforts pour nous échapper vers un lieu sûr.

Et maintenant que les scènes de cette pénible expédition me reviennent en mémoire, je veux dédier ces chapitres à mon grand ami, mon vieil ami, mon compagnon d'épreuves, l'agronome, à mes camarades russes, et particulièrement à la mémoire à jamais sacrée de ceux des nôtres dont les corps reposent de leur dernier sommeil dans les montagnes du Thibet : le colonel Ostrovsky, les capitaines Zouboff et Touroff, le lieutenant Pissarjevsky, le Cosaque Vernigora, le Tartare Mahommed Spirid. Je tiens aussi à exprimer ma profonde reconnaissance, pour l'assistance et l'amitié que j'ai trouvées auprès d'eux, au prince du Soldjak, *Noyon* héréditaire et *Ta Lama*, ainsi qu'au Kampo Gelong du monastère de Narabanchi, l'honorable Jelyb Djamarap Houtouktou.



*Photographie : Sergueï Ivanovitch Borisov
Expédition à travers les zones de montagne de l'Altai (1907-1914)*

LA TERRE DES DÉMONS

17

LA MONGOLIE MYSTÉRIEUSE

Au cœur de l'Asie, énorme et mystérieuse, se trouve une riche contrée. Des pentes neigeuses des Tian Chan, des sables brûlants de la Dzungarie occidentale jusqu'aux crêtes boisées des Çayans et à la grande muraille de Chine, elle couvre une vaste étendue de l'Asie centrale.

Berceau des peuples, de l'histoire et de la légende ; patrie des conquérants sanguinaires qui y laissèrent leurs anneaux mystérieux, leurs anciennes lois nomades, leurs capitales ensevelies sous les sables du Gobi ; pays de moines, de mauvais démons, de tribus errantes administrées par des Khans et des princes de branche cadette, descendants de Koublai Khan et de Gengis Khan.

Contrée mystérieuse où se célèbrent les cultes de Rama, de Çakia Mouni, de Djonkapa, de Paspas, sous la suprême protection du Bouddha vivant, le Bouddha incarné en la personne divine du troisième dignitaire de la religion Lamaïste, Bogdo Gheghen à Ta Kure ou Ourga ; terre des docteurs, des prophètes, des sorciers, des devins, terre du mystérieux swastika conservant inoubliées les pensées des grands potentats qui autrefois régnèrent sur l'Asie et la moitié de l'Europe.

Terre de montagnes dénudées, de plaines brûlées par le soleil ou frappées de mort par le froid ; où règnent les maladies du bétail et les maladies des hommes ; nid de la peste, de l'anthrax, de la variole ; terre des sources d'eau bouillante, des passages montagneux hantés par les démons, des lacs sacrés grouillant de poissons ; pays des loups, des antilopes, des chèvres de montagne, des espèces les plus rares ; où les marmottes se rencontrent par millions ; où l'on trouve des ânes et des chevaux sauvages qui n'ont jamais connu la bride ; des chiens féroces et des oiseaux rapaces qui dévorent les cadavres abandonnés dans les plaines.

Patrie du peuple primitif qui autrefois conquiert la Chine, le Siam, le nord de l'Inde et la Russie ; du peuple qui autrefois vint briser son élan contre l'Asie nomade et sauvage ; du peuple qui maintenant se meurt et voit blanchir sur le sable et la poussière des plaines les ossements de ses ancêtres.

Terre gonflée de richesses naturelles, ne produisant rien, ayant besoin de tout, le cataclysme mondial ayant consommé sa ruine et multiplié ses souffrances ; malheureuse et mystérieuse Mongolie !

C'est sur cette terre que le destin, après mon infructueuse tentative pour atteindre l'océan Indien à travers le Thibet, me ramena pour y passer six mois de luttes pour la vie et la liberté.

Mon fidèle ami et moi, nous fûmes contraints, bon gré mal gré, de prendre part aux graves événements qui se produisirent en Mongolie en l'an de grâce 1921. C'est au cours de cette période agitée que j'ai pu apprécier le calme, la bonté et l'honnêteté du peuple mongol ; j'ai pu lire dans l'âme mongole, être témoin des souffrances et des espérances de cette nation ; j'ai connu toute l'horreur de la crainte qui les terrassait en face du mystère, en ce pays où le mystère domine toute la vie.

J'ai vu les rivières, pendant les grands froids, briser avec un grondement de tonnerre leurs chaînes de glace ; les lacs rejeter sur leurs rives des ossements humains ; j'ai entendu des voix inconnues et étranges dans les ravins montagneux ; distingué les feux follets courant sur les marécages ; vu les lacs en feu ; levé les yeux vers des pics inaccessibles ; rencontré en hiver d'énormes grouillements de serpents dans les fossés ; traversé des rivières éternellement gelées, vu des rochers aux formes fantastiques ressemblant à des caravanes pétrifiées de chameaux, de cavaliers et de charrettes ; et au-dessus de tout cela les montagnes dénudées dont les plis semblent le manteau de Satan que la pourpre du soleil couchant inonde de sang.

— Regardez là-haut ! s'écria un vieux berger indiquant les pentes du Zagastai maudit. Ce n'est pas une montagne c'est *lui* qui est couché dans son manteau rouge et attend le jour pour se lever de nouveau et reprendre la lutte contre les bons esprits.

En l'écoutant parler, je me rappelais le tableau mystique de Vroubel. C'étaient les mêmes montagnes nues, revêtues de la robe pourpre et violette de Satan dont le visage est à moitié caché par un nuage gris qui approche. La Mongolie est le pays terrible du mystère et des démons. Aussi n'est-il pas étonnant que chaque violation de l'antique ordre de choses qui régit la vie des tribus nomades fasse ici couler le sang, pour le démoniaque plaisir de Satan couché sur les montagnes dénudées, drapé dans un voile gris de désespérance et de tristesse, ou dans le manteau pourpre de la guerre et de la vengeance.

A notre retour de la région de Koukou-Nor et après quelques jours de repos au monastère de Narabanchi, nous allâmes à Ouliassoutaï, capitale de la Mongolie extérieure occidentale. C'est la dernière ville vraiment mongole à l'ouest. En Mongolie il n'y a que trois villes entièrement mongoles : Ourga, Ouliassoutaï et Oulankom. La quatrième ville, Kobdo, a un caractère essentiellement chinois ; c'est le centre de l'administration chinoise de cette région habitée par des tribus nomades qui ne connaissent que nominalement l'influence de Pékin ou d'Ourga. A Ouliassoutaï et à Oulankom, outre les commissaires et les détachements irréguliers chinois, se trouvent des gouverneurs ousaïts mongols, nommés par décrets du Bouddha vivant.

Quand nous arrivâmes dans cette ville, nous fûmes aussitôt plongés dans l'effervescence des passions politiques. Les Mongols, dans une grande agitation, protestaient contre la politique chinoise appliquée à leur pays ; les Chinois, pleins de rage, exigeaient des Mongols le paiement des impôts pour toute la période comprise depuis le jour où l'autonomie de la Mongolie avait été arrachée de force à Pékin ; les colons russes qui, des années auparavant, s'étaient établis près de la ville et dans le voisinage des grands monastères étaient divisés en factions se combattant les unes les autres ; d'Ourga arrivait la nouvelle de la lutte entreprise pour le maintien de l'indépendance de la Mongolie extérieure, sous la direction du général russe, le baron Ungern von Sternberg.

Des officiers et des réfugiés russes se groupaient en détachements contre l'existence desquels protestaient les autorités chinoises, mais que les Mongols accueillaient avec faveur ; les bolcheviks, ennuyés de voir se former des détachement blancs en Mongolie envoyaient leurs troupes sur les frontières d'Irkoutsk et de Chita à Ouliassoutaï et à Ourga, des messagers portaient de la part des bolcheviks aux commissaires chinois des propositions de toutes sortes ; les autorités chinoises de Mongolie entraient petit à petit en relations secrètes avec les bolcheviks : à Kiakhta et à Oulankom, elles leur livraient les réfugiés russes, violant ainsi

le droit des gens ; à Ourga, les bolcheviks installaient une municipalité russe communiste ; les consuls russes restaient inactifs ; les troupes rouges, dans la région du Kosogol et la vallée de la Selenga, avaient des engagements meurtriers avec les officiers blancs ; les autorités chinoises installaient des garnisons dans les villes mongoles, et pour couronner cette confusion, les troupes chinoises faisaient des perquisitions dans toutes les maisons, en profitant pour piller et voler.

Dans quel guépier étions-nous tombés, après notre pénible et périlleux voyage le long de l'Iénisséi, à travers l'Urianhai, la Mongolie, le pays des Turguts, Kansou et Koukou-Nor !

Qu'y avait-il au juste derrière tous ces événements en Mongolie ? Le très avisé sait mongol d'Ouliassoutaï m'en donna l'explication suivante :

Selon les accords conclus entre la Mongolie, la Chine et la Russie le 21 octobre 1912, le 23 octobre 1913 et le 7 juin 1915, la Mongolie extérieure recevait son indépendance. Le souverain pontife de notre religion jaune, Sa Sainteté le Bouddha vivant, devint le suzerain du peuple mongol de Khalkha et de la Mongolie extérieure avec le titre de « *Bogdo Djebtsung Damba Houtouktou Khan* ». Tant que la Russie resta puissante et veilla soigneusement sur la politique en Asie, le gouvernement de Pékin observa le traité ; mais quand, au début de la guerre avec l'Allemagne, la Russie fut obligée de retirer ses troupes de Sibérie, Pékin commença à revendiquer le retour de ses droits perdus en Mongolie. C'est pour cela que les deux premiers traités de 1912 et 1913 ont été complétés par la convention de 1915. Cependant en 1916, quand toutes les forces de la Russie étaient concentrées dans une guerre malheureuse et plus tard, quand la première révolution russe éclata en février 1917, renversant la dynastie des Romanoff, le gouvernement chinois, ouvertement, réoccupa la Mongolie. Il révoqua tous les ministres et les saïts mongols, les remplaçant par des individus sympathiques à la Chine ; arrêta de nombreux Mongols, partisans de l'autonomie et les emprisonna à Pékin ; établit sa propre administration à Ourga et dans d'autres villes mongoles ; retira à Sa Sainteté Bogdo Khan les affaires administratives ; en fit une machine à signer les décrets chinois ; enfin introduisit ses troupes en Mongolie. A partir de ce moment un flot de marchands et de coolies chinois déferla sur la Mongolie. Les Chinois commencèrent à demander le paiement des impôts et taxes avec rappel depuis 1912. La population mongole fut rapidement dépouillée de ses biens et maintenant, dans le voisinage des villes et des monastères, on peut voir des colonies entières de Mongols ruinés, vivant dans des abris souterrains. Tous nos arsenaux, tous nos trésors furent réquisitionnés. Tous les monastères furent obligés de payer des impôts ; tous les Mongols travaillant pour la liberté de leur pays furent persécutés ; en les achetant avec de l'argent, des décorations et des titres, les Chinois réussirent à trouver des partisans parmi les princes mongols sans fortune. Il est facile de comprendre pourquoi la classe dirigeante, Sa Sainteté, les Khans, les princes et les hauts lamas, ainsi que le peuple ruiné et opprimé, se rappelant que les souverains mongols avaient autrefois tenu Pékin et la Chine entre leurs mains, lui donnant sous leur domination la première place en Asie, se montraient résolument hostiles aux administrateurs chinois agissant de la sorte. L'insurrection était cependant impossible. Nous n'avions pas d'armes. Tous nos chefs étaient surveillés, et le premier mouvement qu'ils auraient tenté en vue de résister par les armes aurait fini dans la même prison de Pékin où quatre-vingts de nos nobles, de nos princes et de nos lamas sont morts de faim et de tortures dans leur lutte pour la liberté de la Mongolie. Il fallait quelque chose de tout à fait extraordinaire pour soulever le peuple. Ce furent les administrateurs chinois, le général Chang Yi et le général Chu Chi-hsiang qui provoquèrent le mouvement. Ils annoncèrent que Sa Sainteté Bogdo Khan était aux arrêts dans son propre palais, et ils rappelèrent à son attention l'ancien décret du gouvernement de Pékin – considéré par les Mongols comme non fondé et illégal – d'après lequel Sa Sainteté était le dernier Bouddha vivant. C'en était trop. Immédiatement des

relations secrètes s'établirent entre le peuple et leur dieu vivant : on élaborait aussitôt des plans pour la délivrance de Sa Sainteté et pour la lutte qui rendrait la liberté et l'indépendance à notre peuple. Nous fûmes aidés par le grand prince des Buriats, Djam Bolon, qui commença à négocier avec le général Ungern, alors occupé à combattre les bolcheviks en Transbaïkalie, et l'invita à venir en Mongolie pour nous aider dans la guerre contre les Chinois. C'est alors que commença notre lutte pour la liberté.

C'est ainsi que le saït d'Ouliassoutaï m'expliqua la situation. Ensuite j'appris que le baron Ungern, qui avait accepté de combattre pour la liberté de la Mongolie, demanda que les ordres de mobilisation des Mongols du district nord fussent lancés immédiatement, et promit d'entrer en Mongolie avec son propre détachement qui avançait le long de la Kerulen. Un peu plus tard, il se joignit à l'autre détachement russe du colonel Kazagrandi, et, avec l'aide des cavaliers mongols mobilisés, commença l'attaque contre Ourga. Deux fois il fut battu mais le 3 février 1921, il réussit à s'emparer de la ville et remplaça le Bouddha vivant sur le trône des Khans.

Nous autres, étrangers, nous décidâmes de faire une reconnaissance afin de savoir si nous étions menacés de voir arriver des troupes rouges. Mon compagnon et moi nous fûmes d'accord pour l'entreprendre nous-mêmes. Le prince Choultoun Beyli nous donna un très bon guide, un vieux Mongol nommé Tzéréen qui savait lire et écrire le russe à la perfection. C'était un personnage très intéressant, qui remplissait les fonctions d'interprète auprès des autorités mongoles et quelquefois auprès du commissaire chinois. Peu de temps auparavant il avait été envoyé à Pékin en mission spéciale, avec des dépêches très importantes et cet incomparable cavalier avait fait le trajet d'Ouliassoutaï à Pékin, c'est-à-dire deux mille huit cents kilomètres en neuf jours, si incroyable que cela puisse paraître. Il se prépara à ce voyage en se serrant l'abdomen, la poitrine, les jambes, les bras et le cou avec de forts bandages de coton pour se protéger contre les efforts musculaires que devaient occasionner de si longues heures en selle. A sa toque il portait trois plumes d'aigle, pour marquer qu'il avait reçu l'ordre de voler aussi vite qu'un oiseau. Armé d'un document spécial, appelé *tzara*, qui lui donnait le droit de recevoir, à chaque relais de poste, les meilleurs chevaux, un pour le monter, et un autre tout sellé qu'il menait à la bride comme cheval de rechange, en même temps que deux *oulatchens* ou gardes pour l'accompagner et ramener les chevaux du relais suivant (ou *ourton*), il accomplit au grand galop chaque trajet de vingt-cinq à quarante kilomètres entre chaque relais, ne s'arrêtant que juste le temps de changer de chevaux et d'escorte avant de repartir. En avant de lui galopait un oulatchen avec les meilleurs chevaux afin d'annoncer son arrivée et de préparer les nouvelles montures au prochain relais. Chaque *oulatchen* avait trois chevaux, de telle sorte qu'il pouvait sauter de celui qui était épuisé et le laisser pâturer jusqu'à son retour où il le retrouvait et le ramenait. Tous les trois relais, sans quitter la selle, on lui donnait une tasse de thé vert chaud, salé, et il continuait sa course vers le sud. Après dix-sept ou dix-huit heures de cette chevauchée, il s'arrêtait à l'*ourton* pour y passer la nuit – ou ce qu'il en restait, dévorait un gigot de mouton bouilli et dormait. Ainsi il mangeait une fois par jour, et cinq fois par jour prenait du thé ; et c'est de cette façon qu'il fit le trajet en neuf jours !

C'est avec cet homme que nous nous mîmes en route, par un froid matin d'hiver, dans la direction de Kobdo, à près de cinq cents kilomètres, car c'est de là que nous étions venus des bruits inquiétants annonçant que les troupes rouges étaient entrées dans Oulankom, et que les autorités chinoises leur avaient livré tous les Européens se trouvant dans la ville. Nous traversâmes le Dzaphin sur la glace. C'est une rivière terrible. Son lit est plein de sables mouvants où s'enlisent, l'été, de nombreux chameaux, des chevaux et des hommes. Nous entrâmes dans une longue vallée sinueuse : les montagnes, de chaque côté, étaient couvertes d'une neige épaisse, et ça et là, de bouquets noirs de mélèzes. A mi-chemin de Kobdo, nous trouvâmes une *yourta* de berger sur le bord du petit lac de Gaga Nor, où l'arrivée du soir et une tempête de

neige nous persuadèrent aisément de nous arrêter. Près de la *yourta* se tenait un magnifique cheval bai dont la selle était richement ornée d'argent et de corail. Comme nous quitions la route, deux Mongols quittèrent la *yourta* en toute hâte. L'un d'eux sauta en selle et disparut rapidement dans la plaine, derrière les collines neigeuses. Nous pouvions distinguer les plis luisants de sa robe jaune sous le grand manteau et nous vîmes son grand couteau dans sa gaine de cuir vert ; la poignée était de corne et d'ivoire. L'autre homme était l'habitant de la *yourta*, berger d'un prince local Novontziran. Il manifesta un grand plaisir en nous voyant et nous accueillit dans sa *yourta*.

— Qui était donc le cavalier au cheval bai ? lui demandai-je. Il baissa les yeux et garda le silence.

— Dites-le-nous, lui dis-je en insistant. Si vous ne voulez pas dire son nom, cela signifie que vous entretenez des rapports avec un homme dangereux.

— Non ! non ! s'écria-t-il en protestant, les mains levées. C'est un grand homme, un excellent homme ; mais la loi ne me permet pas de prononcer son nom.

Nous comprîmes que cet homme était ou bien le maître du berger, ou bien quelque haut lama. Par conséquent, nous n'insistâmes pas davantage et commençâmes nos préparatifs pour la nuit. Notre hôte mit pour nous à bouillir trois gigots de mouton, les désossant habilement avec son grand couteau. Nous causâmes et apprîmes que personne n'avait vu de troupes rouges dans la région, mais qu'à Oulankhom et à Kobdo, les soldats chinois opprimaient la population et tuaient à coups de bambou les Mongols qui défendaient leurs femmes contre les entreprises de la soldatesque chinoise. Quelques-uns des Mongols s'étaient retirés dans les montagnes et avaient rejoint les détachements commandés par Kaïgorodoff, officier tartare de l'Altaï, qui leur fournissait des armes.



18

LE MYSTÉRIEUX LAMA VENGEUR

Nous prîmes un repos bien mérité dans cette *yourta* après nos deux jours de voyage où nous ayons fait deux cent soixante kilomètres à travers la neige par un froid glacial. Nous causions librement et avec insouciance en goûtant la chair juteuse du mouton de notre repas du soir, quand soudain nous entendîmes une voix sourde et rauque :

— *Sayn*, bonsoir !

Nous tournâmes la tête vers l'entrée de la tente et nous vîmes un Mongol de taille moyenne, trapu, vêtu d'un manteau à capuchon en peau de daim. A sa ceinture il avait ce même grand couteau gainé de cuir vert que nous avions vu au cavalier qui était parti si précipitamment.

— *Amoursayn*, répondîmes-nous.

Il détacha rapidement son ceinturon et se débarrassa de son manteau. Il était debout devant nous, vêtu d'une merveilleuse robe de soie, jaune comme de l'or battu, avec une ceinture d'un bleu magnifique. Son visage tout rasé, ses cheveux courts, son rosaire de corail rouge et

sa robe jaune, tout nous disait que devant nous se tenait quelque grand-prêtre lama, avec un gros revolver Colt sous sa ceinture bleue !

Je me tournai du côté de notre hôte et de Tzeren, et je lus sur leurs physionomies la crainte et la vénération. L'étranger vint auprès du feu et s'assit.

— Parlons russe, dit-il, en prenant un morceau de viande.

La conversation commença. L'étranger commença par critiquer le gouvernement du Bouddha Vivant à Ourga.

— Là-bas, ils délivrent la Mongolie, prennent Ourga, mettent en fuite l'armée chinoise et ici, dans l'ouest, on ne nous avertit pas. Nous ne bougeons pas ici, tandis que les Chinois massacrent nos compatriotes et pillent. Bogdo Khan pourrait, j'en suis sûr, nous envoyer des émissaires. Comment se fait-il que les Chinois peuvent envoyer les leurs d'Ourga et de Kiaktha à Kobdo, pour demander de l'aide, et que le gouvernement mongol ne puisse en faire autant ? Pourquoi ?

— Les Chinois vont-ils envoyer des renforts à Ourga ? demandai-je.

Notre visiteur se mit à rire bruyamment et dit :

— J'ai saisi tous les émissaires, pris leurs lettres, et je les ai renvoyés... sous terre.

Il se mit à rire de nouveau et regarda autour de lui, de ses yeux flamboyants. Alors, seulement, j'observai que ses pommettes et ses yeux avaient des traits différents des Mongols de l'Asie centrale. Il ressemblait plutôt à un Tartare ou à un Kirghiz. Nous gardions le silence et fumions nos pipes.

— Dans combien de temps le détachement de Tchahars va-t-il quitter Ouliassoutaï ? demanda-t-il.

Je répondis que nous n'en avions pas entendu parler. Il nous expliqua que les autorités chinoises de la Mongolie intérieure avaient envoyé un fort détachement mobilisé parmi les tribus guerrières des Tchahars qui errent dans la région bordant la grande muraille à l'extérieur. Le commandant en était un notoire chef de *hounghoutzes* promu par le gouvernement chinois au rang de capitaine, parce qu'il avait promis de soumettre aux autorités chinoises toutes les tribus des districts de Kobdo et de l'Urianhai. Quand il apprit où nous allions et pour quelles raisons, il nous assura qu'il pouvait nous donner les renseignements les plus précis et nous éviter d'aller plus loin.

— De plus, c'est très dangereux, dit-il, car Kobdo sera incendié et il y aura des massacres. Cela, je le sais.

Quand il apprit notre malheureuse tentative pour traverser le Thibet, il nous témoigna une attention sympathique et nous dit avec un sincère sentiment de regret :

— J'étais le seul à pouvoir vous aider dans cette entreprise, le Houtouktou de Narabanchi ne pouvait rien. Avec mon laisser-passer, vous auriez pu aller n'importe où au Thibet. Je suis Touchegoun Lama.

Touchegoun Lama ! Que d'histoires extraordinaires j'avais entendu raconter à son sujet ! C'est un Kalmouk russe qui, en raison de sa campagne de propagande pour l'indépendance du peuple Kalmouk, fit la connaissance de nombreuses prisons russes sous la domination du tsar et continua, pour la même cause, sous le gouvernement des Soviets. Il s'échappa, s'enfuit en Mongolie et aussitôt eut une grande influence parmi les Mongols. En effet, c'était un intime ami et élève du Dalaï Lama à Lhassa, le plus savant des lamaïstes, célèbre comme thaumaturge et comme docteur. Il avait une situation presque indépendante dans ses relations avec le Bouddha vivant et obtint le commandement de toutes les tribus nomades de la Mongolie occidentale et de la Dzoungarie, étendant même sa domination politique sur les tribus mongoles du Turkestan. Son influence était irrésistible, car elle était fondée sur la connaissance

de la science mystérieuse, comme il l'appelait. On me dit aussi qu'elle était basée, en grande partie, sur la terreur qu'il inspire aux Mongols. Quiconque a désobéi à ses ordres a péri. Nul ne savait le jour ni l'heure, où, soit dans la *yourta*, soit à côté du cheval galopant dans la plaine, l'ami puissant et étrange du Dalaï-Lama n'apparaîtrait pas. Un coup de couteau, une balle de pistolet, ou des doigts vigoureux serrant le cou comme un étau, voilà les procédés de justice secondant les plans de ce faiseur de miracles.

A l'extérieur de la *yourta*, le vent sifflait et mugissait, claquant la neige contre le feutre tendu. A travers le grondement du vent arrivait le bruit de voix nombreuses où se mêlaient des cris, des gémissements et des rires. Je sentais que dans une pareille contrée, il ne devait pas être difficile de frapper de stupeur les tribus nomades avec des miracles, car la nature elle-même offrait le cadre. J'avais à peine eu le temps de réfléchir à tout cela que Touchegoun Lama leva la tête, fixa brusquement ses yeux dans les miens et dit :

— Il y a beaucoup d'inconnu dans la nature. C'est l'art de se servir de cet inconnu qui produit le miracle ; mais ce pouvoir n'est donné qu'à un petit nombre. Je veux vous le prouver et vous pourrez me dire ensuite si vous avez déjà vu quelque chose d'analogue.

Il se leva, retroussa les manches de sa robe jaune, saisit son couteau et marcha vers le berger.

— *Michik* ! Debout ! lui commanda-t-il.

Quand le berger fut debout, le lama lui déboutonna sa blouse et dégagea la poitrine. Je ne pouvais pas encore comprendre quelle était son intention, quand soudain le Touchegoun enfonça de toute sa force son couteau dans la poitrine du berger. Le Mongol tomba, couvert de sang et je remarquai que la soie jaune du manteau du lama en était éclaboussée.

— Qu'avez-vous fait ? m'écriai-je.

— Chut ! Taisez-vous, murmura-t-il, tournant vers moi son visage maintenant tout blême.

Avec quelques coups de son couteau, il ouvrit la poitrine du Mongol ; je vis les poumons de cet homme respirer doucement, et je distinguai les battements du cœur. Le lama toucha de ses doigts ces organes mais le sang ne coulait plus, et le visage du berger était tout à fait calme. Il était couché, les yeux fermés, semblant dormir du plus profond sommeil. Comme le lama commençait à lui ouvrir le ventre, je fermai les yeux de terreur : quand je les ouvris, peu de temps après, je fus encore plus confondu de voir le berger, sa blouse toujours ouverte, sa poitrine à l'état normal, dormant tranquillement, couché sur le côté ; Touchegoun Lama, assis paisiblement près du feu, fumait sa pipe et regardait le feu, plongé dans ses réflexions.

— C'est merveilleux ! lui avouai-je. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— De quoi parlez-vous ? demanda le Kalmouk.

— De votre démonstration ou « miracle », comme vous dites, lui répondis-je.

— Je n'ai jamais rien dit de semblable, répliqua le Kalmouk d'une voix froide.

— Avez-vous vu ça ? demandai-je à mon compagnon.

— Quoi ? me dit-il d'une voix endormie.

Je m'aperçus que j'avais été victime du pouvoir magnétique de Touchegoun Lama ; mais je préfèrai cela au spectacle de la mort d'un innocent Mongol, car je n'avais pas été jusqu'à croire que Touchegoun Lama, après avoir éventré ses victimes, pouvait si facilement les recoudre.

Le lendemain, nous prîmes congé de nos hôtes. Nous décidâmes de rentrer, notre mission étant accomplie. Touchegoun Lama nous expliqua qu'il « allait parcourir l'espace ». Il voyageait par toute la Mongolie, vivant aussi bien dans la simple *yourta* du berger et du chasseur que sous la tente splendide des princes et des chefs de tribus, entouré de vénération profonde et de crainte religieuse, attirant à lui et s'attachant riches et pauvres par ses miracles et ses prophéties. En nous disant adieu, le sorcier kalmouk sourit malicieusement.

— Ne parlez pas de moi aux autorités chinoises. Puis il ajouta :

— Ce que vous avez vu hier soir n'était qu'une pauvre démonstration. Vous autres, Européens, vous ne voulez pas admettre que nous autres, nomades incultes, nous possédions le pouvoir de la science mystérieuse. Si vous pouviez seulement voir les miracles et le pouvoir du très saint Tachi Lama, quand, sur son ordre, les lampes et les cierges devant la statue de Bouddha s'allument d'eux-mêmes, et quand les icônes des dieux commencent à parler et à prophétiser ! Mais il existe un homme encore plus puissant et plus saint.

— Est-ce le Roi du Monde à Agharti ? interrompis-je. Il me regarda fixement, stupéfait.

— Ayez-vous entendu parler de lui ? me demanda-t-il, les sourcils froncés par la réflexion.

Quelques secondes après, il leva ses yeux étroits, et dit :

— Un seul homme connaît son saint nom ; un seul homme est allé à Agharti. Et c'est moi. C'est la raison pour laquelle le très saint Dalai-Lama m'a honoré, et c'est pour cela que le Bouddha vivant d'Ourga me redoute. Mais c'est en vain, car je ne m'assiérai jamais sur le saint trône du pontife de Lhassa ni n'atteindrai ce qui nous a été transmis depuis Gengis Khan jusqu'au chef de notre église jaune. Je ne suis pas moine. Je suis un guerrier et un vengeur.

Il sauta vivement en selle, fouetta son cheval et partit en trombe, nous jetant en partant la phrase d'adieu des Mongols :

« *Sayn ! Saynbana !* »

Sur le chemin du retour, Tzeren nous raconta les centaines de légendes qui entourent Touchegoun Lama. Une anecdote, en particulier, m'est restée dans la mémoire. C'était en 1911 ou 1912, à l'époque où les Mongols essayaient de se libérer par les armes de la domination chinoise. Le quartier général chinois était à Kobdo, en Mongolie occidentale ; il y avait là environ dix mille hommes commandés par les meilleurs officiers. L'ordre de s'emparer de Kobdo fut envoyé à Hun Baldoun, un simple berger qui s'était distingué pendant la guerre contre les Chinois, et qui avait reçu du Bouddha vivant le titre de prince de Hun. Féroce, sans peur, et doué d'une force herculéenne, Baldoun avait plusieurs fois mené à l'attaque ses Mongols, pauvrement armés, et chaque fois avait été obligé de battre en retraite après avoir perdu beaucoup de ses hommes sous le feu des mitrailleuses. Touchegoun Lama arriva inopinément. Il rassembla tous ses soldats et leur dit :

— Vous ne devez pas craindre la mort. Vous ne devez pas battre en retraite. Vous vous battez pour votre patrie, la Mongolie, et vous mourez pour elle, car les dieux lui ont réservé un destin grandiose. Regardez quelle sera sa destinée ! Il fit un grand geste de la main, embrassant tout l'horizon, et les soldats virent la contrée alentour recouverte de riches *yourtas*, de pâturages où se trouvaient de grands troupeaux de chevaux et de bestiaux. Sur la plaine apparurent de nombreux cavaliers dont les montures étaient richement sellées. Les femmes étaient vêtues de robes de la soie la plus fine ; elles avaient aux oreilles des anneaux d'argent massif ; leurs chevelures coiffées avec art étaient garnies d'ornements précieux. Des marchands chinois conduisaient une interminable caravane, offrant leurs marchandises à des Saïts mongols d'allure distinguée, qui, entourés de *tziriks* ou soldats aux brillants uniformes, négociaient fièrement avec les marchands.

Bientôt la vision disparut et Touchegoun parla :

— Ne craignez pas la mort ! C'est la délivrance de notre pénible travail sur la terre et la voie qui mène à la béatitude éternelle. Tournez-vous vers l'Orient ! Voyez-vous vos frères et vos amis qui sont tombés dans la bataille ?

— Oui, nous les voyons ! s'écrièrent les Mongols étonnés, tout en contemplant un groupe de demeures qui auraient pu être des yourtes ou des arches de temple, baignées de lumière chaude et douce. De larges bandes éclatantes de soie rouge et jaune recouvraient les parois et le sol ; les piliers et les murs étaient étincelants de lumière ; sur un grand autel rouge brû-

laient les cierges du sacrifice dans des candélabres d'or, tandis que des vases d'argent massif étaient pleins de lait ou de noix ; sur des coussins moelleux épars sur le sol, étaient assis les Mongols tombés dans l'attaque précédente contre Kobdo. Devant eux étaient dressées des tables basses, laquées, recouvertes de mets fumants, de chairs succulentes de mouton et de chevreau, de hautes aiguières remplies de vin et de thé, des assiettes de *borsuk*, gâteaux sucrés et exquis, du zatouran aromatique couvert de graisse de mouton, du fromage sec, des dattes, des raisins secs, des noix. Tous ces soldats tombés dans l'attaque fumaient des pipes d'or et conversaient joyeusement.

Cette vision disparut à son tour et, en face des Mongols ravis dans cette contemplation, il ne restait plus que le mystérieux Kalmouk, la main levée.

— Au combat ! Et ne revenez pas sans la victoire ! Je suis avec vous dans la bataille ! L'attaque commença. Les Mongols combattirent furieusement, périrent par centaines, mais leur élan les porta au cœur même de Kobdo. Alors revécut la scène, depuis longtemps oubliée, des hordes barbares détruisant les cités européennes. Hun Baldoun fit porter devant lui un triangle de lances ornées d'oriflammes rouges ; c'était le signe par lequel il livrait la ville aux soldats pendant trois jours. Le meurtre et le pillage commencèrent. Tous les Chinois y trouvèrent la mort. La ville fut brûlée, les murs de la forteresse furent détruits. Ensuite Hun Baldoun vint à Ouliassoutaï et y détruisit aussi la forteresse chinoise. Les ruines s'en dressent encore, avec leurs créneaux abattus et leurs tours démantelées, les portes devenues inutiles, et ce qui reste des bâtiments officiels ou des casernes détruits par l'incendie.



19

LES TCHAHARS

A notre retour à Ouliassoutaï, nous apprîmes que des nouvelles inquiétantes étaient parvenues au Sait mongol. On lui disait que les troupes rouges harcelaient le colonel Kazagrandi dans la région du lac Kosogol. Le Sait redoutait une avance des troupes rouges au sud jusqu'à Ouliassoutaï. Les deux maisons américaines liquidèrent leurs affaires et tous nos amis étaient prêts à un prompt départ, bien qu'ils hésitassent à quitter la ville, ayant peur de rencontrer le détachement de Tchahars envoyé de l'est. Nous décidâmes d'attendre l'arrivée de ce détachement, celui-ci pouvant changer le cours des événements. Quelques jours après ils étaient là, deux cents brigands tchahars belliqueux sous le commandement d'un ancien *hounghoutze* chinois. C'était un homme maigre et grand, avec des mains qui lui descendaient presque jusqu'aux genoux, un visage tanné par le soleil et le vent, le front et la joue tailladés de deux grandes balafres ; l'une d'elles lui avait clos un œil ; celui qui restait était perçant comme un œil de faucon. Il était coiffé d'une toque en poil de raton. Tel était le chef du détachement de Tchahars, personnage sombre et dur, qu'on n'aimerait pas à rencontrer la nuit dans une rue solitaire.

Le détachement campa à l'intérieur des ruines de la forteresse, près du seul bâtiment chinois qui n'ait pas été rasé et qui servait à présent de quartier général au commissaire

chinois. Le jour même de leur arrivée, les Tchahars pillèrent un dougoun chinois, maison de commerce qui se trouvait à moins de huit cents mètres de la forteresse. Ils insultèrent la femme du commissaire chinois en la traitant de « traître ». Les Tchahars, comme les Mongols, avaient d'ailleurs tout à fait raison en ceci, car le commissaire chinois, Wang Tsao-tsun avait, à son arrivée à Ouliassoutaï, suivi la coutume chinoise et demandé en mariage une Mongole. Le nouveau Sait, dans son servile désir de plaire, avait ordonné qu'on lui trouvât une jolie Mongole qui pourrait lui convenir. On en découvrit une qu'on amena dans son *yamen* en même temps que son grand diable de frère, que l'on destinait au commissaire comme garde du corps, mais qui finit par devenir nourrice sèche d'un petit chien pékinois blanc que ce haut fonctionnaire offrit à sa nouvelle épouse.

Des cambriolages, des rixes, des orgies suivirent. Aussi Wang Tsao-tsun employa-t-il toute son influence à faire partir au plus vite le détachement de Tchahars pour une garnison plus à l'ouest, du côté de Kobdo, et ensuite vers l'Urianhai.

Par un froid matin, les habitants d'Ouliassoutaï, en se levant, purent assister à une scène de brutalité caractéristique. Le détachement passait dans la grand-rue de la ville. Les Tchahars montaient de petits chevaux à poils longs, marchant par trois de front ; ils avaient des uniformes bleus, des manteaux en peau de mouton et des toques d'ordonnance en poil de raton ; ils étaient armés de pied en cap. Ils avançaient en poussant des cris sauvages ou des acclamations désordonnées, regardant avidement les boutiques chinoises et les maisons des colons russes. A leur tête marchait le chef *hounghoutze*, borgne suivi de trois cavaliers en manteau blanc portant des bannières flottantes et faisant entendre ce qu'ils voulaient faire passer pour de la musique, en soufflant dans de grandes conques. Un des Tchahars ne put résister à la tentation : il sauta de selle et se dirigea vers un magasin chinois de la rue. Aussitôt les cris apeurés des marchands s'élevèrent dans la boutique. Le houghoutze fit faire demi-tour à son cheval, remarqua celui du Tchahar à la porte et devina ce qui se passait. Aussitôt il se porta sur les lieux. De sa voix rauque, il fit sortir le soldat, le frappa en pleine figure avec sa cravache, de toute sa force. Le sang gicla de la joue fendue. Mais le Tchahar avait sauté en selle immédiatement, sans murmurer, et galopait pour reprendre sa place dans les rangs. Pendant le passage des Tchahars, les gens étaient cachés dans les maisons, regardant avec anxiété par les fentes des volets. Mais les Tchahars passèrent paisiblement, et c'est seulement quand ils rencontrèrent une caravane transportant du vin de Chine, à environ neuf kilomètres de la ville, que leurs tendances naturelles reprirent le dessus et qu'ils se livrèrent au pillage vidant plusieurs tonneaux. Dans les environs de Kargana, ils tombèrent dans une embuscade où Touchegoun Lama les reçut de telle sorte que jamais plus les plaines de Tchahar ne salueront le retour de leurs fils guerriers partis à la conquête des Soyotes sur les rives de l'antique Tuba.

Le jour où la colonne quitta Ouliassoutaï, la neige tomba, si épaisse, que la route devint impraticable. Les chevaux, qui en avaient jusqu'aux genoux, se fatiguèrent et refusèrent d'avancer. Quelques cavaliers mongols atteignirent Ouliassoutaï le lendemain au prix des plus grands efforts et des plus pénibles fatigues, n'ayant fait que quarante kilomètres en deux jours. Des caravanes furent obligées de s'arrêter sur les routes. Les Mongols ne voulaient même pas consentir à essayer de voyager avec des bœufs et des yacks qui ne font que seize ou vingt kilomètres par jour. On ne pouvait employer que les chameaux, mais on n'en avait pas en nombre suffisant et leurs conducteurs ne croyaient pas pouvoir atteindre la première station de chemin de fer à Koukou-Hoto, à environ deux mille deux cents kilomètres. Nous étions une fois de plus obligés d'attendre : quoi ? la mort ou le salut ? Seules notre énergie et notre force pouvaient nous sauver. Mon ami et moi nous partîmes, munis d'une tente, d'une poêle et de provisions, faire une nouvelle reconnaissance le long des rives du lac Kosogol d'où le Sait mongol craignait une invasion de troupes rouges.



20

LE DÉMON DE JAGISSTAI

Notre petit groupe comptait quatre hommes montés et un chameau porteur de bagages. Nous partîmes vers le nord, en suivant la vallée de la Boyagol, dans la direction des monts Tarbagatai. La route était rocailleuse et couverte d'une épaisse couche de neige. Nos chameaux avançaient avec précaution, flairant la piste, tandis que notre guide poussait le cri « Ok ! Ok ! » particulier aux conducteurs de chameaux pour les faire avancer. Nous laissâmes derrière nous la forteresse et le *dougoun* chinois, contournâmes un éperon de montagnes, et, après avoir passé à gué un cours d'eau, nous commençâmes à gravir la montagne. L'ascension fut difficile et dangereuse. Nos chameaux choisissaient attentivement la meilleure piste, en remuant les oreilles constamment, comme c'est leur coutume en pareil cas. Nous enfilions des ravins, traversions des crêtes, redescendions dans des vallées moins profondes, montant toujours à de plus grandes altitudes. A un certain endroit, sous les nuages gris qui surmontaient les crêtes, nous vîmes quelques points noirs sur la vaste étendue de neige.

— Ce sont les *obos*, les signes sacrés et les autels élevés aux mauvais démons qui gardent ces passages, expliqua le guide. Ce passage s'appelle Jagisstai. On raconte à son sujet maintes histoires, aussi vieilles que les montagnes elles-mêmes.

Nous le priâmes de nous en dire quelques-unes.

Le Mongol, bercé sur son chameau, regarda soigneusement autour de lui et commença :

— C'était il y a longtemps, très longtemps. Le petit-fils du grand Gengis Khan était sur le trône de Chine et régnait sur l'Asie entière. Les Chinois tuèrent leur khan et voulaient exterminer toute sa famille, mais un vieux et saint lama les emmena par-delà la Grande Muraille, et ils descendirent dans les plaines de notre pays natal. Les Chinois cherchèrent longtemps la trace des réfugiés et finirent par découvrir où ils étaient. Ils envoyèrent un détachement de cavaliers aux chevaux rapides pour s'emparer d'eux. Parfois les Chinois faillirent rejoindre l'héritier en fuite, mais le lama implora le ciel et une neige épaisse tomba ; les chameaux pouvaient avancer, mais les chevaux étaient arrêtés. Ce lama appartenait à un monastère éloigné. Nous passerons près de cet hospice de Jahantsi Kure.

Pour y arriver, il faut passer le col de Jagisstai. Et c'est ici même que le vieux lama tomba soudain malade, chancela sur sa selle et tomba mort. Ta Sin Lo, veuve du grand khan, éclata en larmes ; mais voyant au-dessous les cavaliers chinois traverser la vallée au galop, elle se hâta d'arriver au col. Les chameaux étaient fatigués, s'arrêtant à chaque instant, et la femme ne savait comment les stimuler pour les faire avancer. Les cavaliers chinois se rapprochaient de plus en plus. Déjà elle entendait leurs cris de joie, car ils sentaient qu'ils avaient déjà presque entre leurs mains la récompense promise par les mandarins pour le meurtre de l'héritier du grand khan. La tête de la mère et celle de l'enfant seraient ramenées à Pékin et exposées sur le Ch'ien Men aux moqueries et aux insultes de la populace. La mère, effrayée, éleva son enfant vers le ciel et s'écria : « Terre et dieux de Mongolie, voyez le fils de celui qui a rendu glorieux le nom mongol d'un bout à l'autre du monde ! Ne permettez pas que la chair même de Gengis Khan périsse ! »

« A ce moment, elle remarqua une souris blanche assise sur un rocher, tout près de là, qui s'approcha, sauta sur ses genoux et lui dit :

— Je suis envoyée pour vous aider. Continuez tranquillement votre route et n'ayez aucune crainte. Ceux qui vous poursuivent sont arrivés au terme suprême de leur vie et votre fils est destiné à une existence glorieuse.

Ta Sin Lo ne voyait pas comment une petite souris pourrait tenir en échec trois cents hommes. La souris sauta à terre et parla à nouveau :

— Je suis le démon de Tarbagatai, je suis Jagisstai. Je suis puissant et aimé des dieux, mais comme vous avez mis en doute le pouvoir de la souris miraculeuse, dès ce jour, le Jagisstai sera dangereux pour les bons comme pour les méchants !

La veuve et le fils du khan furent sauvés mais le Jagisstai est toujours resté impitoyable. Pendant le passage on doit toujours être sur ses gardes. Le démon de la montagne est toujours prêt à conduire le voyageur à sa destruction. »

Toutes les crêtes du Tarbagatai sont parsemées d'*obos* en pierres et branchages. A un endroit, on a érigé une tour en pierre, en guise d'autel, pour apaiser les dieux courroucés par les doutes de Ta Sin Lo. Evidemment le démon nous attendait. Quand nous commençâmes l'ascension de la principale crête, il nous souffla à la figure ; un vent glacial et coupant se mit à siffler, à gronder, puis à nous jeter des blocs de neige qu'il arrachait aux amas formés sur les hauteurs. Nous ne pouvions plus rien distinguer autour de nous, c'est à peine si nous pouvions voir le chameau qui nous précédait immédiatement. Soudain je sentis un choc et je regardai autour de moi. Je ne vis rien d'extraordinaire. J'étais confortablement assis entre deux sacs-remplies de pain et de viande, mais je ne pouvais plus voir la tête de mon chameau. Il avait disparu. Il avait glissé et était tombé au fond d'un ravin peu profond, tandis que les sacs, placés sur son dos sans courroies, s'étaient accrochés à un rocher et y étaient restés avec moi dans la neige.

Cette fois le démon ne m'avait joué qu'un mauvais tour et cela ne le satisfaisait pas. Il commença à se montrer de plus en plus irrité. Avec de furieuses rafales il nous arrachait presque à nos selles, manquait de renverser nos chameaux, nous aveuglait en nous cinglant le visage de neige durcie, et nous empêchait de respirer. Pendant de longues heures nous avançâmes péniblement dans la neige épaisse, tombant souvent par-dessus le bord des rochers. Enfin nous arrivâmes dans une petite vallée où le vent sifflait et mugissait de ses mille voix. La nuit était venue. Le Mongol cherchait la piste aux alentours et finit par revenir, en faisant de grands gestes, disant :

— Nous avons perdu la route. Il faut que nous passions la nuit ici. Ce n'est pas de chance, car nous n'aurons pas de bois pour notre poêle et le froid va devenir plus glacial encore.

A grand-peine, de nos mains engourdis, nous réussîmes à monter notre tente malgré le vent, plaçant à l'intérieur le poêle maintenant inutile. Nous recouvrîmes la tente de neige, nous creusâmes dans les amas de neige de longs et profonds fossés et nous obligeâmes nos chameaux à s'y coucher en criant le : « *Dzouk ! Dzouk !* » qui les fait se mettre à genoux. Puis nous mîmes nos bagages dans la tente.

Mon compagnon protesta contre l'idée de passer une nuit glaciale sans allumer notre poêle.

— Je vais chercher du bois, dit-il d'un air décidé.

Il prit la hache et partit. Il revint une heure après avec un gros morceau de poteau télégraphique.

— Vous, Gengis Khan, dit-il en se frottant les mains qu'il avait gelées, prenez vos haches et allez là-bas, à gauche sur la montagne, et vous trouverez les poteaux télégraphiques qui ont

été abattus. J'ai fait connaissance avec le vieux Jagisstai et il m'a montré les poteaux.

Juste à quelque distance de l'endroit où nous nous trouvions passait la ligne du télégraphe russe qui reliait Irkoutsk à Ouliassoutaï avant la révolution, et les Chinois avaient ordonné aux Mongols d'abattre les poteaux et de prendre le fil. Ces poteaux sont maintenant le salut des voyageurs qui franchissent ce passage. C'est ainsi que nous passâmes la nuit sous une tente très chaude, après un bon souper de soupe chaude au vermicelle avec de la viande, au centre même des domaines du Jagisstai courroucé. De bonne heure, le lendemain matin, nous trouvâmes la route à moins de deux cents mètres de notre tente, et nous poursuivîmes notre voyage.

A la source de l'Adair nous remarquâmes une nuée de corbeaux mongols à bec rouge volant en cercle parmi les rochers. Nous nous approchâmes et découvrîmes les corps d'un cavalier et de son cheval qui semblaient tombés depuis peu. Il était difficile de deviner ce qui leur était arrivé. Ils étaient couchés l'un près de l'autre, la bride était passée autour du poignet droit du cavalier ; on ne voyait aucune trace de coup de couteau ou de balle. Il était impossible de distinguer les traits de l'homme. Son manteau était mongol, mais son pantalon et sa veste n'étaient pas du pays. Nous nous demandâmes comment ils avaient trouvé la mort.

Notre Mongol baissa la tête avec inquiétude et dit d'une voix assurée :

— C'est la vengeance du Jagisstai. Le cavalier n'a pas accompli le sacrifice à l'*obo* du sud ; le démon les a étranglés lui et son cheval.

Enfin les monts Tarbagataï étaient maintenant derrière nous. Devant nous s'étendait la vallée de l'Adair. C'était une plaine étroite et sinueuse, suivant le lit de la rivière entre deux chaînes de montagnes rapprochées, et elle était couverte de riches pâturages. La route la coupait en deux parties. Tout le long, gisaient, abattus, les poteaux télégraphiques, les tronçons coupés à différentes hauteurs et de longues étendues de fil complétaient les débris. Cette destruction de la ligne du télégraphe entre Irkoutsk et Ouliassoutaï était nécessaire à la politique chinoise d'agression en Mongolie.

Une fois nous rencontrâmes un grand troupeau de moutons. Mais à mesure que nous approchions, la plus grande partie s'éloignait peu à peu, laissant une moitié sur place tandis que l'autre s'en allait en traversant la plaine. Bientôt, de ce groupe, trente ou quarante animaux environ se détachèrent et, grimpant et sautant, escaladèrent les flancs de la montagne. Je pris mes jumelles et commençai à les observer. La partie du troupeau qui restait par-dérrière était composée de simples moutons ; le groupe important qui s'était retiré sur la plaine était fait d'antilopes mongoles (*gazella gutturosa*) ; tandis que la petite troupe qui avait gravi la montagne comprenait des mouflons à grandes cornes (*ovis argali*). Tous ces animaux broutaient en même temps que les moutons domestiques sur les plaines de l'Albair, où ils étaient attirés par la bonne herbe et l'eau claire. En beaucoup d'endroits la rivière n'était pas gelée et je voyais de grands nuages de vapeur sur la surface de l'eau. Pendant ce temps, quelques antilopes et quelques mouflons commencèrent à nous regarder.

— Maintenant, ils vont bientôt traverser notre piste, dit le Mongol en riant ; ce sont de drôles de bêtes. Quelquefois les antilopes courent pendant des kilomètres pour nous dépasser à la course et courir en travers de notre route ; puis, quand elles ont réussi, elles s'en vont tout tranquillement.

J'avais déjà vu cette stratégie des antilopes, et je décidai d'en tirer parti pour la chasse. Voici comment nous l'organisâmes : nous laissâmes un Mongol avec le chameau aux bagages avancer comme nous avions fait. Les trois autres s'égaillèrent en éventail vers le troupeau, à droite de notre véritable direction. Le troupeau s'arrêta, regarda, étonné, car ils auraient voulu passer devant ces quatre cavaliers à la fois. La confusion commença. Il y avait à peu près trois mille bêtes. Toute cette armée commença à courir de côté et d'autre, sans former de groupe distinct. Des escadrons entiers passèrent devant nous, puis, remarquant un autre cavalier,

firent demi-tour et recommencèrent la même manœuvre. Un groupe d'une cinquantaine se précipita, sur cinq rangs, dans ma direction. Quand ils furent à peu près à une centaine de mètres, je poussai un cri et fis feu. Ils s'arrêtèrent aussitôt et commencèrent à tourner sur place, se culbutant, sautant les uns pardessus les autres. Cette panique leur coûta cher car j'eus le temps de tirer quatre fois et d'abattre deux bêtes splendides. Mon ami fut même plus heureux que moi car il ne tira qu'une fois sur le troupeau qui passait en trombe à côté de lui, en rangs parallèles, et abattit deux animaux avec la même balle.

Cependant les mouflons avaient escaladé le flanc de la montagne et pris position, rangés comme des soldats, se retournant pour nous regarder. Même à cette distance je pouvais distinguer clairement leurs corps musclés, leurs têtes majestueuses et leurs cornes puissantes. Nous ramassâmes notre proie, rejoignîmes le Mongol qui était en tête et continuâmes notre route. En beaucoup d'endroits nous rencontrâmes des carcasses de moutons dont les cous étaient déchiquetés et la chair mangée aux flancs.

— C'est l'œuvre des loups, dit le Mongol. Ils sont toujours par ici en grand nombre.

Nous passâmes une mauvaise nuit dans cette vallée. Nous nous arrêtâmes sur le bord d'un cours d'eau gelé ; la haute berge nous protégeait du vent. Nous allumâmes du feu dans notre poêle et fîmes bouillir de l'eau. Notre tente était chaude et confortable. Nous reposions tranquillement, pensant à l'agréable souper qui se préparait, quand soudain un hurlement et un éclat de rire diabolique se firent entendre à proximité de notre tente, tandis que de l'autre côté de la vallée répondaient des hurlements prolongés et lugubres.

— Des loups, nous expliqua le Mongol avec calme.

Il prit le revolver et sortit de la tente. Il resta dehors quelque temps ; enfin nous entendîmes un coup de feu et bientôt après il rentra.

— Je leur ai fait peur, dit-il. Ils s'étaient réunis sur la rive de l'Adair, autour d'un cadavre de chameau.

— Ils n'ont pas touché à nos chameaux ? demandai-je.

— Nous allons allumer du feu derrière notre tente ; ils ne nous ennueront plus.

Après le dîner, nous nous couchâmes, mais je restai éveillé pendant longtemps, écoutant le pétilllement du feu, la respiration profonde des chameaux et les hurlements lointains des loups ; enfin, malgré tous ces bruits, je m'endormis. Depuis combien de temps étais-je en train de dormir, je ne sais, mais soudain je fus réveillé par un coup violent au côté. J'étais couché au bord de la tente et quelqu'un à l'extérieur, sans la moindre cérémonie, m'avait poussé brutalement. Je pensais que c'était un des chameaux en train de mordiller le feutre de la tente. Je pris mon Mauser et frappai avec la crosse. Un cri aigu fut suivi d'un bruit de pas rapides, courant sur les cailloux. Le matin, je découvris des traces de loups qui s'étaient approchés de notre tente, du côté opposé au feu et je suivis les traces jusqu'à l'endroit où ils avaient commencé à creuser sous la tente ; évidemment l'un des voleurs avait été obligé de battre en retraite, ayant reçu sur la tête un coup de la crosse de mon pistolet.

Les loups et les aigles sont les serviteurs de Jagisstai, comme nous l'enseigna très sérieusement le Mongol. Cependant cela n'empêche pas les Mongols de leur faire la chasse. J'ai assisté une fois, dans le camp du prince Baysei, à une chasse au loup. Les cavaliers mongols, montés sur leurs meilleurs chevaux, rattrapaient à la course les loups dans la plaine et les tuaient avec de lourds bâtons de bambou appelés *tachour*. Un vétérinaire russe enseigna aux Mongols à empoisonner les loups avec de la strychnine, mais les Mongols abandonnèrent bientôt cette méthode, parce qu'elle était dangereuse pour les chiens, fidèles amis et alliés des nomades.

Cependant ils ne touchent pas aux aigles ni aux faucons : ils leur donnent même à manger. Quand les Mongols tuent les animaux, ils jettent souvent en l'air des morceaux de viande que les faucons et les aigles attrapent au vol, exactement comme nous jetons des morceaux

de sucre à un chien. Les aigles et les faucons combattent et chassent les pies et les corbeaux qui sont très dangereux pour les bestiaux et les chevaux, car ils viennent féroce­ment donner des coups de bec à la moindre blessure ouverte sur le dos des animaux et en font des plaies incurables sur lesquelles ils s'acharnent avec voracité.



21

L'ANTRE DE LA MORT

Nos chevaux avançaient lentement, mais d'un pas régulier, vers le nord. Nous faisions quarante à cinquante kilomètres par jour. Bientôt nous arrivâmes à un petit monastère qui se trouvait à gauche de notre route. C'était un grand bâtiment carré entouré d'une haute et épaisse palissade. Une ouverture, au milieu, de chaque côté, conduisait aux quatre entrées du temple. Au centre de la cour intérieure se trouvait le temple, avec ses colonnes laquées rouges et ses toits chinois, dominant les maisons basses des lamas. De l'autre côté de la route se dressait ce qui semblait être une forteresse chinoise, mais qui était en réalité un bazar ou *dougoun*. Les Chinois les bâtissent toujours en forme de forteresse, avec doubles murailles à quelques pieds de distance l'une de l'autre, à l'intérieur desquelles ils mettent leurs maisons et leurs boutiques. Ils y tiennent d'habitude une garnison de vingt ou trente hommes armés, pour être prêts à toute éventualité. En cas de besoin, ces *dougouns* peuvent servir de fortins et résister à de longs sièges.

Entre le *dougoun* et le monastère, et plus près de la route, je distinguai un camp de nomades. Leurs chevaux et leurs bestiaux n'étaient pas avec eux. Les Mongols, résidant ici depuis quelque temps, avaient laissé leurs animaux dans la montagne. Sur plusieurs *yourtas* flottaient des oriflammes multicolores, signal de maladie. Près de quelques *yourtas*, de hauts piquets fichés dans le sol et portant au sommet une toque mongole, indiquaient que l'habitant de la *yourta* était mort. Les meutes de chiens errants dans la plaine signalaient la présence de cadavres dans les environs, au fond des ravins ou sur le bord de la rivière. En approchant du camp, nous entendions au loin un battement de tambours, un air mélancolique joué sur la flûte et des cris aigus.

Notre Mongol s'avança aux renseignements et revint nous dire que plusieurs familles mongoles étaient arrivées au monastère pour demander assistance au Houtouktou Jahantsi, renommé pour ses miracles. Ces gens, frappés de la peste et de la variole noire, étaient venus de loin et n'avaient pas trouvé le Houtouktou au monastère ; il était parti faire une visite au Bouddha vivant d'Ourga. En conséquence, ils avaient été obligés d'inviter les sorciers. Les malades mouraient les uns après les autres. La veille, ils avaient abandonné dans la plaine le vingt-septième cadavre.

Cependant, tandis que nous parlions, le sorcier sortit d'une des *yourtas*. C'était un vieillard dont l'un des yeux souffrait de la cataracte et dont le visage était marqué profondément par la petite vérole. Il était vêtu de haillons ; des bouts d'étoffe de différentes couleurs étaient suspendus à sa ceinture. Il avait un tambour et une flûte. Ses lèvres bleues écumaient et ses

yeux étaient hagards. Soudain il se mit à tourner, à danser avec toutes sortes de gambades de ses longues jambes, des mouvements onduleux des bras et des épaules, battant du tambour, jouant de la flûte, poussant des cris, accélérant sans cesse le rythme, si bien qu'enfin, blême, les yeux injectés de sang, il tomba sur la neige où il continua à se tordre de tous ses membres et à proférer des hurlements incohérents. C'est ainsi que le sorcier traitait ses malades, épouvantant de sa folie furieuse les mauvais démons porteurs de maladies. Un autre de ces enchanteurs donnait à ses patients de l'eau sale et boueuse provenant, je l'appris plus tard, du bain de la personne même du Bouddha vivant qui y avait lavé son corps divin né de la fleur sacrée du lotus.

— *Om ! Om !* s'écriaient sans cesse les deux sorciers.

Tandis que ces docteurs magiciens combattaient les démons, les malades étaient abandonnés à eux-mêmes. Ils gisaient, en proie à une fièvre terrible, sous des monceaux de peaux de biques et de manteaux, délirant, secoués de spasmes. Auprès des feux, accroupis, les adultes et les enfants encore en bonne santé bavardaient avec indifférence, en buvant du thé et en fumant. Dans toutes les *yourtas* je vis des malades et des morts, des misères et des horreurs impossibles à décrire.

O grand Gengis-Khan ! Vous qui avez compris, d'une intelligence si pénétrante, toute la situation de l'Asie et de l'Europe, qui avez consacré toute votre vie à glorifier le nom des Mongols, pourquoi n'avez-vous pas donné à votre peuple la lumière qui l'aurait préservé d'une pareille mort ? Il a gardé son antique moralité, son honnêteté séculaire et ses mœurs pacifiques mais vos ossements, que les siècles finissent par détruire, dans votre mausolée de Karakouroum, ne l'ont pas protégé : votre peuple est en train de disparaître, lui que sa grandeur faisait autrefois redouter de la moitié du monde civilisé !

Autour de moi je voyais ce camp de mourants, j'entendais les lamentations, les cris déchirants des hommes, des femmes et des enfants. Au loin les chiens hurlaient, lugubres, tandis que continuait, monotone, le roulement de tambour du sorcier épuisé.

En avant ! Je ne pouvais plus supporter ces horreurs que je n'avais ni les moyens ni la force de combattre. Nous passâmes rapidement, fuyant l'endroit maudit. Et nous ne pouvions nous délivrer de l'obsession qui nous faisait sentir derrière nous, à notre poursuite, quelque démon invisible attaché à nos pas depuis notre passage au milieu de ces scènes d'épouvante. Les démons de la maladie ! Les tableaux d'horreur et de misère ! Les âmes de ceux qui sont sacrifiés chaque jour sur l'autel des ténèbres en Mongolie ! Une terreur inexplicable nous saisissait, dont nous ne pouvions secouer l'étreinte. C'est seulement quand nous eûmes quitté la route, franchi une crête boisée et atteint un amphithéâtre de montagnes d'où nous ne pouvions plus voir ni Jahantsi-Kure, ni le dougoum, ni la fosse grouillante de moribonds, que nous pûmes enfin respirer librement.

Bientôt nous découvrîmes un grand lac. C'était Tisingol. Près du rivage se trouvait une grande maison russe. C'était la station de télégraphe qui reliait le Kosogol à Ouliassoutaï.



22

PARMI LES ASSASSINS

En approchant de la station du télégraphe nous rencontrâmes un jeune homme blond, nommé Kanine, qui était chargé du poste. Un peu confus, il nous offrit l'hospitalité pour la nuit. En entrant dans la salle, nous vîmes un homme, grand et maigre, se lever de table et s'avancer avec hésitation vers nous, tout en nous examinant avec attention.

— Des hôtes... expliqua Kanine. Ils vont à Khatyl. Des étrangers...

— Ah ! répondit l'autre avec calme.

Tandis que nous enlevions nos ceintures et nous débarrassions, non sans peine, de nos lourds manteaux mongols, l'homme disait quelque chose à notre hôte avec animation. Comme je m'approchais de la table pour m'asseoir et me reposer, je l'entendis dire : « Nous sommes obligés de retarder. » Et Kanine se contenta d'approuver de la tête.

Il y avait là plusieurs autres personnes assises à la table : l'aide de Kanine, un grand blond au visage pâle, parlait avec volubilité de toutes sortes de choses. Il était un peu bizarre et sa demi-folie se manifestait quand le bruit de la conversation, un cri ou une détonation l'obligeait à répéter les paroles de son interlocuteur ou à raconter d'une voix machinale et précipitée ce qui se passait autour de lui, à l'instant même. La femme de Kanine, pâle, jeune, fatiguée, les yeux hagards, le visage tordu par la terreur, se trouvait là aussi ; près d'elle une jeune fille de quinze ans, les cheveux coupés ras, habillée en homme, et les deux jeunes fils de Kanine. Nous fîmes connaissance avec tous. L'étranger de haute taille s'appelait Gorokoff ; c'était un colon russe de Samgaltai, et il nous présenta la jeune fille aux cheveux courts comme étant sa sœur. La femme de Kanine nous regarda avec une terreur à peine dissimulée et resta silencieuse, évidemment mécontente de notre présence. Cependant, nous n'avions pas le choix et nous commençâmes à prendre le thé et à manger notre pain et notre viande froide.

Kanine nous raconta que depuis la destruction de la ligne du télégraphe, sa famille avait beaucoup souffert de la pauvreté. Les bolcheviks ne lui envoyaient aucun salaire d'Irkoutsk et il était obligé d'user d'expédients. Il vendait du foin aux colons russes, transmettait des messages privés et transportait des marchandises de Khatyl à Ouliassoutai et à Samgaltai, faisait commerce de bestiaux, allait à la chasse et réussissait ainsi à vivre. Gorokoff nous annonça que ses affaires le forçaient à se rendre à Khatyl et que sa sœur et lui seraient heureux de se joindre à notre caravane. Il avait un air courroucé et antipathique, et ses yeux, sans couleur, évitaient toujours ceux de la personne à qui il parlait. Pendant la conversation, nous demandâmes à Kanine s'il y avait des colons russes dans les environs ; le sourcil froncé et l'air dégoûté, il répondit :

— Il y a un vieux richard, Bobroff, qui habite à une verste de notre poste ; mais je ne vous conseillerais pas de lui faire visite. C'est un vieil avare qui n'est pas très hospitalier.

Tandis que son mari parlait, la femme de Kanine baissa les yeux et ses épaules se contractèrent, comme mues par un frisson. Gorokoff et sa sœur continuaient de fumer d'un air d'indifférence. Je remarquai tout cela, de même que le ton hostile de Kanine, la confusion de sa femme, et l'indifférence affectée de Gorokoff ; je décidai donc d'aller voir le vieux colon dont Kanine parlait en termes si peu sympathiques. A Ouliassoutai je connaissais deux hommes nommés Bobroff. Je dis à Kanine qu'on m'avait demandé de remettre en mains propres une lettre à Bobroff et, après avoir bu mon thé, je mis mon manteau et partis.

La maison de Bobroff s'élevait dans une dépression de la montagne. Elle était entourée d'une haute palissade au-dessus de laquelle on pouvait voir les toits, peu élevés. Une lumière brillait à une fenêtre. Je frappai à la porte. Des aboiements furieux me répondirent. A travers les fentes de la palissade, je distinguai quatre énormes chiens mongols noirs montrant les dents et grondant en se précipitant vers la porte. A l'intérieur de la cour, quelqu'un ouvrit une porte et demanda : « Qui est là ? »

Je répondis que je voyageais et que j'arrivais d'Ouliassoutaï. Les chiens furent mis à la chaîne et je fus reçu par un homme qui me considéra attentivement, d'un air inquisiteur, de la tête aux pieds. Une poignée de revolver sortait d'une de ses poches. Satisfait de son inspection, et sachant que je connaissais ses parents, il m'accueillit très aimablement et me présenta à sa femme, une vieille dame pleine de dignité, et à une délicieuse enfant de cinq ans, sa fille adoptive. Il l'avait trouvée dans la plaine à côté du cadavre de sa mère, tombée d'épuisement en essayant d'échapper aux bolcheviks en Sibérie.

Bobroff m'apprit que le détachement russe de Kazagrandi avait réussi à chasser les troupes rouges du Kosogol et que nous pourrions par conséquent continuer notre voyage jusqu'à Khatyl sans danger.

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendu chez moi au lieu d'aller chez ces brigands ? me demanda le vieillard.

Je lui posai plusieurs questions et il me donna de précieux renseignements. J'appris que Kanine était un agent bolchevik, du soviet d'Irkoutsk et qu'il était installé là pour espionner le pays. Cependant il était en ce moment rendu inoffensif par le fait que la route d'Irkoutsk était bloquée. Pourtant, un commissaire très influent venait d'arriver de Bissk, de la région de l'Altaï.

— Gorokoff ? demandai-je.

— C'est ainsi qu'il se fait appeler, répondit le vieillard ; mais je suis de Bissk, moi aussi, et j'y connais tout le monde. Son véritable nom est Mouzikoff et la fille aux cheveux courts qui est avec lui est sa maîtresse. Il est commissaire de la Tchéka et elle en est un des agents. Au mois d'août dernier ces deux bandits ont tué à coups de revolver soixante-dix officiers de l'armée Koltchak, prisonniers aux pieds et poings liés. Ce sont de lâches assassins. Ils sont venus ici en reconnaissance. Ils voulaient loger chez moi, je les connais trop bien et je leur refusai l'hospitalité.

— Et vous n'avez pas peur de lui ? demandai-je, me rappelant les paroles et les coups d'œil de ces hommes quand ils étaient assis à table.

— Non ! répondit le vieillard. Je sais me défendre et défendre ma famille et j'ai un protecteur aussi – mon fils, le meilleur fusil, le meilleur cavalier et le meilleur combattant qui soit dans toute la Mongolie. Je regrette beaucoup que vous ne puissiez pas faire la connaissance de mon fils. Il est allé voir les troupeaux et ne reviendra pas avant demain soir.

Nous prîmes congé l'un de l'autre très cordialement et je promis de descendre chez lui à mon retour.

— Eh bien, quelles histoires Bobroff vous a-t-il racontées sur notre compte ? me demandèrent Kanine et Gorokoff à mon retour à la station.

— Rien à votre sujet, répondis-je, car il ne voulut même pas me parler quand il apprit que j'étais descendu chez vous. Qu'est-ce qu'il y a donc eu entre vous ? demandai-je en manifestant l'étonnement le plus complet.

— C'est une vieille affaire, dit Gorokoff d'un air bourru.

— Un vieux coquin, ajouta Kanine, à l'unisson, tandis que les yeux horrifiés et douloureux de sa femme montraient une horrible épouvante comme si, à tout moment, elle craignait un

coup mortel.

Gorokoff commença à faire ses préparatifs pour partir le lendemain matin avec nous. Nous dressâmes nos lits de camp dans une pièce voisine et nous nous endormîmes. Je murmurai à mon ami d'avoir son revolver à portée afin d'être prêt à tout, mais il se contenta de sourire en tirant un revolver et une hache de son manteau pour les mettre sous son oreiller.

— Ces hommes-là m'ont paru suspects dès le début, murmura-t-il. Ils sont en train de préparer quelque chose de louche. Demain, je me mettrai derrière ce Gorokoff et préparerai pour lui une de mes fidèles balles « *dum-dum* ».

Les Mongols passèrent la nuit sous la tente, dans la cour, à côté de leurs chameaux, désirant être près d'eux pour leur donner à manger. Vers 7 heures nous partîmes. Mon ami se plaça en arrière-garde, tout le temps derrière Gorokoff qui, avec sa sœur, tous les deux armés des pieds à la tête, montaient de magnifique chevaux.

— Comment avez-vous pu maintenir vos chevaux en si bon état après être venus de Samgaltai ? lui demandai-je en admirant leurs montures.

Il me répondit que les chevaux appartenaient à Kanine, et je m'aperçus que celui-ci n'était pas aussi pauvre qu'on voulait le faire croire : car n'importe quel riche Mongol lui aurait donné en échange d'une de ces bêtes magnifiques assez de moutons pour fournir des gigots et des côtelettes à toute la famille pendant une année entière.

Nous arrivâmes bientôt à un grand marécage entouré d'épais taillis, où je fus tout étonné de voir des centaines de kouropatkas, ou perdrix blanches. Sur l'eau s'éleva un vol de canards affolés à notre approche. En hiver, par ce vent froid et la neige, des canards sauvages ! Le Mongol me donna cette explication :

— Ce marécage reste toujours à une température assez élevée et ne gèle jamais. Les canards sauvages vivent ici toute l'année et les kouropatkas aussi, car ils trouvent à manger dans la terre molle et tiède.

Tandis que je parlais au Mongol, je remarquai, au-dessus du marécage, une langue de feu d'un jaune rougeâtre. Cela s'allumait et disparaissait tout de suite ; plus tard, de l'autre côté, deux flammes s'élevèrent. C'était là le véritable feu follet, entouré de tant de légendes et que la chimie explique maintenant si simplement comme étant une combustion spontanée de méthane ou gaz des marais, produite par la putréfaction de matières végétales dans la terre humide et chaude.

— C'est ici qu'habitent les démons de l'Adair, qui sont en guerre continuelle avec ceux de la Mouren, m'expliqua le Mongol.

— En vérité, pensai-je, si dans l'Europe prosaïque de nos jours, les habitants de nos villages croient encore que ces flammes sont quelque étrange sorcellerie, alors, assurément, dans ce pays du mystère, elles doivent être considérées comme les témoignages des guerres que se livrent les démons de deux rivières voisines !

Après avoir traversé ce marécage, nous distinguâmes en face de nous, au loin, un grand monastère. Bien qu'il fût à un kilomètre en dehors de notre route, les Gorokoff nous dirent qu'ils voulaient s'y rendre pour faire quelques achats dans les boutiques chinoises. Ils s'éloignèrent rapidement, promettant de nous rejoindre bientôt, mais nous ne les vîmes plus pendant quelque temps. Ils disparurent sans laisser de traces, mais nous les retrouvâmes sur notre chemin, plus tard, dans des circonstances tout à fait inattendues qui devaient leur être fatales. De notre côté, nous étions très heureux d'en être si vite débarrassés et, après leur départ, je transmis à mon camarade les renseignements que j'avais obtenus de Bobroff la veille.



23

SUR UN VOLCAN

Le lendemain soir nous arrivâmes à Khatyl, petite colonie russe comprenant dix maisons éparses dans la vallée de l'Egingol ou Yaga, qui reçoit ses eaux du Kosogol, à un kilomètre au-dessus du village. Le Kosogol est un énorme lac alpin, froid et profond, ayant cent trente-cinq kilomètres de long et de seize à quarante-cinq kilomètres de large. Sur la rive occidentale habitent les Soyotes des Darkhat qui l'appellent Houbougoul ; les Mongols le nomment Kosogol. Ces deux peuples le considèrent comme un lac sacré et terrible. Il est très facile de comprendre leur sentiment : le lac se trouve dans une région d'activité volcanique ; l'été, par des journées ensoleillées et tranquilles, les eaux sont soulevées en formidables vagues, dangereuses non seulement pour les barques des pêcheurs du pays, mais même pour les grands vapeurs russes qui transportent des voyageurs d'une rive à l'autre. En hiver, la couche de glace se brise quelquefois d'un bout à l'autre et de gros nuages de vapeur s'élèvent. Il est évident que le fond du lac est percé de façon sporadique par les sources d'eau chaude, ou peut-être même par des flots de lave.

A Khatyl régnait la panique. Le détachement russe du colonel Kazagrandi, après avoir mis en déroute les bolcheviks en deux combats et commencé avec succès sa marche contre Irkoutsk, fut tout à coup réduit à l'impuissance et divisé en plusieurs tronçons par les discordes intérieures entre les officiers. Les bolcheviks profitèrent de la situation, renforcèrent leurs troupes et, avec un millier d'hommes, commencèrent un mouvement en avant pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu, tandis que les débris du détachement Kazagrandi battaient en retraite sur Khatyl où leur chef était résolu à opposer aux rouges une résistance désespérée. Les habitants chargeaient leur mobilier et leur famille sur des charrettes et fuyaient la ville, laissant leurs animaux à qui viendrait les prendre. Un groupe avait l'intention de se cacher à quelque distance, dans l'épaisse forêt de mélèzes et dans les ravins, tandis qu'un autre groupe se dirigeait sur Mouron Kure et Ouliassoutaï. Le lendemain de notre arrivée, le gouverneur mongol fut informé que les rouges avaient tourné le flanc de la colonne Kazagrandi et qu'ils approchaient de Khatyl. Il chargea tous ses documents et ses domestiques sur onze chameaux et quitta son *yamen*. Nos guides mongols sans nous avertir, s'enfuirent avec lui et nous laissèrent sans un seul chameau. Notre situation était devenue désespérée. Nous nous hâtâmes d'aller trouver les colons qui n'étaient pas encore partis, afin de leur acheter des chameaux, mais, en prévision de troubles, ils les avaient déjà envoyés à des Mongols très loin de là, et ne pouvaient nous en fournir. Nous nous adressâmes alors au docteur V.-G. Gay, vétérinaire, qui était fameux dans toute la Mongolie pour sa lutte contre les maladies du bétail. Il habitait ici avec sa famille ; obligé d'abandonner ses fonctions officielles, il était devenu éleveur. Très intelligent et énergique, c'est lui qui, sous le régime tsariste, avait été désigné pour acheter, en Mongolie, les provisions de viande nécessaires à l'armée russe sur le front allemand. Il organisa l'entreprise en Mongolie : quand les bocheviks s'emparèrent du pouvoir, en 1917, il continua à assurer le ravitaillement. En mai 1918, quand l'armée Kolchak chassa les bolcheviks de Sibérie, il fut arrêté et emprisonné. Relâché ensuite parce qu'on le considérait comme le seul homme capable d'organiser ce service de ravitaillement en Mongolie, il livra à l'amiral Kolchak toutes les provisions de viande et tout l'argent reçus précédemment des commissaires soviétiques. A cette époque, Gay avait été l'organisateur du ravitaillement de Kazagrandi.

Quand nous le vîmes, il nous conseilla de prendre ce qui restait, c'est-à-dire quelques misérables chevaux épuisés, qui pourraient nous mener jusqu'à Mouren Kure, à quatre-vingt-dix kilomètres de là. Nous y trouverions des chameaux pour retourner à Ouliassoutaï. Cependant, ces chevaux se trouvant eux-mêmes à quelque distance de la ville, nous étions obligés d'y passer la nuit, et c'était justement cette nuit-là qu'on attendait l'arrivée des rouges. Nous étions étonnés aussi que Gay restât avec sa famille au moment même où l'on s'attendait à voir arriver les rouges. Les seules autres personnes demeurées dans la ville étaient quelques Cosaques à qui on avait donné ordre de rester en arrière pour surveiller les mouvements de l'ennemi. La nuit vint. Mon compagnon et moi, nous étions prêts à combattre, ou, s'il le fallait, à nous tuer de nos propres mains, plutôt que de tomber au pouvoir des bolcheviks. Nous couchâmes dans une petite maison près du Yaga où habitaient quelques ouvriers qui ne pouvaient pas s'enfuir ou ne croyaient pas que ce fût nécessaire. Ils allèrent se poster sur une colline d'où ils pouvaient observer toute la région jusqu'à la crête où le détachement rouge devait apparaître. De ce poste d'observation en pleine forêt, un des ouvriers accourut, en nous criant :

— Malheur, malheur à nous ! Les rouges sont arrivés. Un cavalier est passé à grand galop par la route de la forêt. Je l'ai appelé, mais il ne m'a pas répondu. Il faisait nuit, mais j'ai vu que le cheval n'était pas d'ici.

— Ne bavarde pas à tort et à travers, lui dit un des ouvriers. C'est un Mongol qui est passé et tu l'as pris pour un rouge.

— Non, ce n'était pas un Mongol, répliqua-t-il. Son cheval était ferré. J'ai entendu le bruit des fers sur la route. Malheur à nous !

— Cette fois, dit mon camarade, je crois que c'est la fin. Il est stupide de finir comme cela !

Il avait raison. A ce moment même, on frappa à la porte. C'était un Mongol qui nous amenait trois chevaux pour nous échapper. Aussitôt nous les sellâmes ; sur le troisième, nous chargeâmes notre tente et nos provisions et nous partîmes aussitôt pour prendre congé de Gay.

Chez lui, nous trouvâmes tout le conseil de guerre. Deux ou trois colons et plusieurs cosaques étaient venus à grand galop de la montagne pour annoncer que le détachement rouge approchait de Khatyl, mais passerait la nuit dans la forêt où les hommes faisaient des feux de camp. En effet, par les fenêtres, nous pouvions voir la lueur de ces feux. Il semblait étrange que l'ennemi attendît jusqu'au matin dans la forêt quand ils étaient tout près du village qu'ils voulaient occuper.

Un Cosaque armé entra dans la salle et annonça que deux hommes armés, appartenant au détachement, approchaient. Tous, dans la salle, nous dressâmes l'oreille. A l'extérieur, on entendit le bruit des sabots de chevaux, des voix d'hommes, puis un coup frappé à la porte.

— Entrez, dit Gay.

Deux hommes entrèrent. Le froid avait blanchi leurs barbes et leurs moustaches, et avivé le rouge de leurs joues. Ils étaient vêtus de manteaux sibériens et de toques d'astrakan, mais n'avaient pas d'armes. On les interrogea. Nous apprîmes qu'ils appartenaient à un détachement de paysans blancs des districts d'Irkoutsk. En guerre avec les bolcheviks, ils avaient été battus quelque part aux environs d'Irkoutsk et essayaient, maintenant, de rejoindre Kazagrandi. Le chef de cette troupe était un socialiste, le capitaine Vassilieff, qui avait été persécuté sous le régime tsariste pour ses opinions.

Nos inquiétudes avaient disparu mais nous résolûmes de partir immédiatement pour Mouren Kure, car nous avions maintenant tous les renseignements demandés et nous avions hâte de faire notre rapport. Nous partîmes. Sur la route, nous rejoignîmes trois Cosaques qui allaient rappeler les colons en fuite vers le sud. Nous voyageâmes de compagnie. Mettant pied à terre, nous menâmes nos chevaux par la bride sur la glace. Le Yaga était furieux. Les forces

souterraines produisaient dans l'eau de grandes vagues qui, soulevant la surface épaisse avec un grondement, projetaient en l'air de gros blocs de glace, les brisaient en petits morceaux, puis les engloutissaient sous la couche restée intacte en aval. Des craquements sinueux traversaient la surface du fleuve dans toutes les directions. Un des Cosaques tomba dans une de ces fentes mais nous eûmes juste le temps de le sauver. Trempé, glacé, il dut retourner à Khatyl. Nos chevaux glissaient, et tombèrent même plusieurs fois. Les hommes et les animaux sentaient planer au-dessus d'eux la présence de la mort qui les menaçait. Enfin nous atteignîmes l'autre rive et continuâmes notre route vers le sud en suivant la vallée, heureux d'avoir laissé derrière nous les volcans, naturels ou sociaux.

Après avoir traversé la ligne de partage des eaux de l'Egingol, nous rencontrâmes le colon russe D.-A. Teternikoff de Mouren Kure, qui nous invita à nous arrêter chez lui et promit de nous procurer des chameaux qu'il demanderait aux lamas. Le froid était intense et rendu plus pénétrant encore par un vent glacial. Pendant le jour nous étions gelés jusqu'aux os, mais la nuit nous nous réchauffions délicieusement auprès du poêle de notre tente. Deux jours après nous entrions dans la vallée de Mouren, et, au loin, nous distinguâmes le bâtiment carré de la Kure avec ses toits chinois et ses grands temples rouges. Tous près se trouvait un second bâtiment, la colonie russo-chinoise. Deux heures de marche nous amenèrent au logis de notre hospitalier compagnon et de son aimable jeune femme qui nous offrirent un merveilleux dîner aux plats savoureux. Nous passâmes cinq jours à Mouren, attendant d'avoir trouvé des chameaux. Pendant ce temps, de nombreux réfugiés arrivaient de Khatyl, le colonel Kazagrandi se repliant petit à petit sur la ville. Entre autres, il y avait deux colonels, Plavako et Maklakoff, qui avaient été cause de la dislocation des forces de Kazagrandi. Les réfugiés, à peine arrivés à Mouren Kure, reçurent avis des fonctionnaires mongols que, sur l'ordre des autorités chinoises, tous les réfugiés russes devaient être expulsés.

— Où pouvons-nous aller maintenant, en plein hiver, avec nos femmes et nos enfants, quand nous n'avons plus de foyers ? demandèrent les réfugiés désespérés ?

— Ça ne nous regarde pas, répondirent les fonctionnaires mongols. Les autorités chinoises sont furieuses et nous ont ordonné de vous chasser. Nous ne pouvons rien faire pour vous.

Les réfugiés durent quitter Mouren Kure et dressèrent leurs tentes en plein vent, non loin de là. Plavako et Maklakoff achetèrent des chevaux et partirent pour Van Kure. Longtemps après, j'appris que tous deux avaient été tués par les Chinois sur la route.

Nous réussîmes à nous procurer trois chameaux et partîmes avec un groupe important de marchands chinois et de réfugiés russes pour gagner Ouliassoutaï, gardant un souvenir très reconnaissant à nos aimables hôtes T.-V. et D.-A. Teternikoff. Nos chameaux nous coûtèrent un bon prix ; en effet, de la monnaie d'argent qui nous avait été fournie par une maison américaine d'Ouliassoutaï, nous dûmes donner trente-trois *lan*, c'est-à-dire à peu près deux livres et demie de poids d'argent.



24

CHÂTIMENT SANGLANT

Nous atteignîmes bientôt la route que nous avions suivie en allant vers le nord et revîmes les rangées familières de poteaux télégraphiques abattus qui, autrefois, nous avaient si chaudement protégés. Nous arrivâmes sur les collines boisées au nord de la vallée de Tisingol au moment où la nuit tombait. Nous décidâmes de nous arrêter chez Bobroff et nos compagnons pensèrent à demander l'hospitalité à Kanine dans la maison du télégraphe. A la porte de la station, nous trouvâmes un soldat armé d'un fusil qui nous interrogea, nous demandant qui nous étions, d'où nous venions, et, satisfait sans doute de nos explications, avertit par un coup de sifflet un jeune officier qui sortit de la maison.

— Lieutenant Ivanoff, dit-il en se présentant. Je suis ici avec mon détachement de partisans blancs.

Il était arrivé des environs d'Irkoutsk avec dix hommes, et s'était mis en liaison avec le lieutenant-colonel Michailoff, d'Ouliassoutaï, qui lui donna l'ordre de prendre possession de ce poste.

— Veuillez entrer, s'il vous plaît, dit-il aimablement.

Je lui expliquai que je voulais descendre chez Bobroff, sur quoi il fit un geste désespéré de la main, en disant :

— Pas la peine. Les Bobroff ont été assassinés et leur maison est brûlée.

Je ne pus retenir un cri d'horreur. Le lieutenant continua :

— Kanine et les Poutzikoff les ont tués, ont pillé leur demeure, et ensuite ont brûlé la maison avec les cadavres.

Voulez-vous voir ?

Mon camarade et moi accompagnâmes le lieutenant jusqu'à la maison détruite. Des montants carbonisés se dressaient au milieu de poutres et de planches noircies par le feu tandis que la vaisselle, des casseroles, gisaient éparées tout autour. D'un côté, sous un drap, reposaient les restes des quatre infortunés. Le lieutenant me donna quelques explications.

— J'ai signalé le cas à Ouliassoutaï, et j'ai reçu avis que les parents allaient venir avec deux officiers pour faire une enquête. Voilà pourquoi je ne puis pas enterrer les corps.

— Comment est-ce arrivé ? demandai-je, le cœur serré devant ce triste spectacle.

— Voici, commença-t-il. J'approchais de Tisingol, la nuit, avec mes dix soldats. Craignant la présence de rouges, nous nous approchâmes avec précaution de la station et regardâmes par les fenêtres. Nous vîmes Pouzikoff, Kanine et la fille aux cheveux courts, examinant et se partageant des vêtements, des objets divers, et pesant des lingots d'argent. Je ne saisis pas tout de suite l'importance de la scène, mais sentant qu'il était nécessaire d'agir avec précaution, j'ordonnai à l'un de mes soldats de franchir la palissade et d'ouvrir la porte. Nous nous précipitâmes dans la cour.

La première à sortir en courant fut la femme de Kanine qui leva les mains en criant, terrifiée : « Je savais bien qu'il nous arriverait malheur après cela ! » Elle perdit connaissance. Un des hommes s'échappa par une porte de côté jusqu'à un hangar dans la cour et essaya de passer par-dessus la palissade. Je ne l'avais pas remarqué, mais un de mes soldats s'empara de lui. Kanine nous reçut à la porte : il était blême et tremblant. Je devinai qu'il s'était passé quelque

chose et je l'arrêtai immédiatement. Je fis ligoter les hommes et les mis sous bonne garde. A mes questions, tous n'opposaient que le silence, sauf Mme Kanine qui s'écriait à genoux, les mains suppliantes : « Pitié, pitié pour les enfants ! Ils sont innocents ! »

La fille aux cheveux courts nous regardait d'un air effronté et moqueur, me lançant la fumée de sa cigarette en plein visage. Je fus obligé de les menacer :

— Je sais que vous avez commis un crime, leur dis-je, mais vous ne voulez pas avouer. Si vous refusez de parler, je fais fusiller les hommes et j'emmène les femmes à Ouliassoutaï pour y être jugées.

Je parlai d'une voix ferme et décidée, car ils m'avaient mis dans la plus grande colère. A ma grande surprise, la fille aux cheveux courts parla la première.

— Je vous raconterai tout, dit-elle.

J'ordonnai qu'on m'apportât de l'encre, du papier et une plume. Mes soldats servirent de témoins. Alors je préparai le procès-verbal des aveux de la femme de Pouzikoff. Voici ce qu'elle me dit :

— Mon mari et moi, nous sommes commissaires bolcheviks, et nous avons été envoyés ici pour savoir combien d'officiers blancs sont cachés en Mongolie. Mais le vieux Bobroff nous connaissait. Nous voulûmes partir, Kanine nous retint, nous disant que Bobroff était riche et que, depuis longtemps, il voulait le tuer et piller sa propriété. Nous consentîmes à nous joindre à lui. Nous attirâmes le jeune Bobroff et l'invitâmes à venir jouer aux cartes avec nous. Quand il rentra chez lui, mon mari le suivit et le tua. Puis nous allâmes tous à la maison de Bobroff. Je passai par-dessus la palissade, je jetai de la viande empoisonnée aux chiens, qui moururent en quelques minutes. Alors nous franchîmes tous la barrière. La première personne à sortir fut la femme de Bobroff.

Pouzikoff, caché derrière la porte, la tua à coups de hache.

Le vieux fut assommé d'un coup de hache pendant qu'il dormait. La petite fille accourut dans la chambre en entendant du bruit et Kanine la tua d'un coup de fusil en plein front. Ensuite nous pillâmes la maison et nous y mîmes le feu, détruisant même les chevaux et le bétail. Tout aurait été complètement brûlé sans laisser de traces, mais vous êtes arrivés et ces imbéciles nous ont trahis.

— Ce fut abominable, continua le lieutenant en revenant à la station. Mes cheveux se dressaient sur la tête au récit de cette jeune femme qui, d'un air calme, me racontait le crime. C'est presque une enfant. J'ai vu alors quelle dépravation le bolchevisme avait amené dans le monde, étouffant la foi, la crainte de Dieu et la conscience. C'est alors aussi que je compris la nécessité, pour tous les honnêtes gens, de lutter impitoyablement contre ce dangereux ennemi de l'humanité, tant qu'il leur restera de la vie et des forces.

En rentrant, je remarquai, sur un côté de la route, une masse noire qui attira et retint mon attention.

— Qu'est cela ? demandai-je.

— C'est l'assassin Pouzikoff que j'ai tué d'un coup de revolver, répondit le lieutenant. J'aurais bien tué aussi Kanine et la femme de Pouzikoff, mais j'ai eu pitié de la femme et des enfants de Kanine, et quant à l'autre, ma foi, je ne sais pas encore tuer les femmes. Nous allons les envoyer en même temps que vous à Ouliassoutaï sous la surveillance de mes soldats. Ça ne changera rien d'ailleurs, car les Mongols qui vont les juger les condamneront sûrement à mort. »

Tels sont les événements qui se produisirent à Tisingol, sur les rivages duquel les feux follets volent au-dessus des étangs marécageux et près duquel passe une fissure de trois cents kilomètres de long que le dernier tremblement de terre a creusée dans le sol. Est-ce de ce gouffre que sont sortis

Pouzikoff, Kanine et les autres esprits infernaux qui sont venus souiller le monde de crimes et d'horreurs ? Un des soldats du lieutenant Ivanoff, jeune homme pâle, sans cesse en prières, les appelait les suppôts de Satan.

Notre retour à Ouliassoutaï, en compagnie de ces criminels, fut tout à fait désagréable. Mon camarade et moi avions perdu notre coutumière force d'âme. Kanine était plongé dans ses pensées, tandis que la femme effrontée riait, fumait et plaisantait avec les soldats ou quelques-uns de nos compagnons. Enfin nous traversâmes le Jagisstai, et, quelques heures après, nous aperçûmes d'abord la forteresse, puis les maisons basses, en adobe, groupées sur la plaine : c'était Ouliassoutaï.



25

JOURS D'ÉPREUVES

Une fois de plus nous nous trouvions plongés dans le tourbillon des événements. Pendant les quinze jours de notre absence, il s'était passé beaucoup de choses. Le commissaire chinois, Wang Tsao-tsun, avait envoyé onze messagers à Ourga, mais aucun d'entre eux n'était revenu. La situation en Mongolie était loin d'être claire. Le détachement russe s'était augmenté par suite de l'arrivée de nouveaux colons et continuait secrètement son existence illégale, bien que les Chinois en fussent avisés par leur omniprésente organisation d'espionnage. Dans la ville, aucun des citoyens russes ou étrangers ne quittait sa maison ; tous restaient armés, prêts à agir. La nuit, des sentinelles montaient la garde dans les cours. Toutes ces précautions étaient dues à l'attitude des Chinois.

Par ordre de leur commissaire, tous les marchands chinois pourvus de fusils en armèrent leur personnel et livrèrent ce qui leur restait aux fonctionnaires qui armèrent une troupe de deux cents coolies. Ils prirent ensuite possession de l'arsenal mongol et distribuèrent ces nouveaux fusils parmi les maraîchers du *nagan houschoun*, où se trouvait toujours une population flottante de journaliers chinois du bas peuple. Cette populace se sentait forte maintenant ; ils se réunissaient pour discuter avec passion et se préparaient évidemment à quelque agression soudaine. Le soir, les coolies enlevaient dans les magasins les caisses de cartouches pour les porter au *nagan houschoun*, et l'attitude de cette racaille devenait d'une audace intolérable. Ces coolies et ces irréguliers arrêtaient et fouillaient les passants, cherchant à provoquer des rixes qui leur permettraient de s'emparer des objets qu'ils convoitaient. Nous apprîmes, de source chinoise, en secret, que les Chinois préparaient un pogrom contre tous les Russes et les Mongols d'Ouliassoutaï. Nous savions bien qu'il suffisait de mettre le feu à une seule maison, au bon endroit, pour que toute l'agglomération de ces constructions en bois soit en flammes. La population tout entière se prépara à se défendre ; on augmenta le nombre des sentinelles dans les enclos, on désigna des chefs pour les différents quartiers de la ville, on organisa un corps de sapeurs-pompiers, on tint prêts des chevaux, des charrettes et des provisions en vue d'une fuite précipitée. La situation empira quand la nouvelle arriva de Kobdo que les Chinois

y avaient fait un pogrom, tuant plusieurs des habitants et brûlant toute la ville après une orgie de dévastation et de pillage. La plupart des gens s'enfuirent dans la forêt sur la montagne, mais c'était pendant la nuit et ils n'avaient ni vêtements chauds, ni nourriture.

Les jours suivants, les montagnes environnant Kobdo entendirent des cris de détresse et de mort. Le froid glacial et la famine causèrent la mort des femmes et des enfants exposés en plein air à la température d'un hiver de Mongolie. Les Chinois en furent bientôt avertis. Ils ne firent qu'en rire, et organisèrent bientôt une grande réunion au *nagan houschoun* pour discuter la question de savoir si on ne pourrait pas livrer la ville à la populace et aux irréguliers.

Un jeune Chinois, fils d'un cuisinier employé chez l'un des colons, nous révéla le complot. Nous décidâmes aussitôt de faire une enquête. Un officier russe se joignit à mon camarade et à moi, et, sous la conduite du jeune Chinois, qui nous servit de guide, nous parcourûmes les alentours de la ville. Nous fîmes semblant d'aller simplement faire une promenade, mais nous fûmes arrêtés par la sentinelle chinoise qui gardait la sortie de la ville, sur la route menant au *nagan houschoun*. Elle nous avertit, d'un ton hostile, que personne n'avait le droit de sortir de l'enceinte. Tout en parlant, je remarquai qu'entre la ville et le *nagan houschoun* étaient postées des sentinelles chinoises tout le long de la route et qu'une foule de Chinois se dirigeait de ce côté. Nous vîmes aussitôt qu'il était impossible d'arriver à la réunion par cette voie, et nous cherchâmes une autre route. Nous sortîmes à l'est, longeâmes, le camp des malheureux Mongols que les impôts chinois avaient réduits à la mendicité. Eux aussi, évidemment, attendaient avec anxiété de savoir comment les choses allaient tourner, car, malgré l'heure tardive, personne ne dormait. Nous glissâmes sur la glace et tournâmes par la rivière dans la direction du *nagan houschoun*. En passant à l'extérieur de la ville, nous avançâmes avec précaution, nous cachant derrière tous les obstacles. Nous étions armés de revolvers et de grenades et savions qu'un petit détachement était tenu prêt dans la ville à venir à notre secours si nous étions en danger. D'abord le jeune Chinois allait en tête, mon camarade attaché à ses pas comme son ombre, et lui rappelant de temps en temps qu'il l'étranglerait comme un poulet s'il faisait le moindre geste pour nous trahir. Je crois bien que le jeune guide ne trouvait aucun plaisir à cette expédition, mon gigantesque ami le suivant de près, haletant. Enfin les palissades du *nagan houschoun* furent en vue et rien ne nous en séparait plus que la plaine découverte où l'on aurait facilement distingué notre groupe : aussi nous décidâmes d'approcher en rampant, un par un, le Chinois restant cependant auprès de mon camarade. Heureusement il y avait des tas d'engrais gelés sur la plaine, dont nous nous servions pour cacher notre avance vers la limite de l'enclos. Les voix de la foule excitée nous servaient de points de repère. Nous profitions de l'obscurité pour écouter et observer et nous remarquâmes ainsi deux choses extraordinaires dans notre voisinage immédiat.

Un autre spectateur invisible assistait, en même temps que nous, à cette réunion chinoise. Il était couché sur le sol, la tête passée par un trou que les Chinois avaient creusé sous la barrière. Il était absolument immobile, et ne nous avait évidemment pas entendus. Tout près, dans un fossé était couché un cheval blanc, les naseaux enveloppés, et un peu plus loin se trouvait un autre cheval sellé, attaché à un poteau.

Dans la cour régnait un vacarme infernal. Deux mille hommes hurlaient, discutaient, brandissaient leurs fusils avec des gestes frénétiques. Presque tous étaient armés de fusils, de revolvers, de sabres et de haches. Parmi la foule circulaient les irréguliers, causant constamment, distribuant des papiers, donnant des explications. Enfin un grand Chinois à larges épaules monta sur la margelle d'un puits, brandit son fusil au-dessus de sa tête et commença une tirade d'une voix forte et dure.

— Il affirme aux gens, nous dit notre interprète, qu'ils doivent faire ici ce que les Chinois ont fait à Kobdo, qu'ils doivent exiger du commissaire l'assurance qu'il donnerait des ordres à

sa garde pour qu'elle n'empêche pas l'exécution de leur plan. Il nous dit aussi que le commissaire chinois doit se faire livrer toutes les armes que possèdent les Russes. « Ensuite nous nous vengerons sur les Russes de leur crime de Blagoveschensk en 1900, quand ils noyèrent trois mille Chinois. Restez ici pendant que je vais voir le commissaire et lui parler. »

Il sauta de la margelle et se dirigea rapidement vers la porte conduisant à la ville. Aussitôt je vis l'homme couché se dégager la tête du trou, prendre son cheval blanc dans le fossé, courir détacher l'autre cheval et les reconduire de notre côté, dans la direction opposée à la ville. Il y laissa le second cheval et se cacha derrière le coin du *houschoun*. L'orateur sortit, et voyant son cheval de l'autre côté de l'enclos, mit son fusil en bandoulière et se dirigea vers sa monture. Il était arrivé à peu près à moitié chemin quand l'étranger embusqué au coin de la palissade partit soudain au galop et, en un éclair, saisit l'homme, l'arracha au sol, le jeta en travers du pommeau de sa selle où nous le vîmes bâillonner avec un morceau d'étoffe le Chinois à moitié étranglé et partir au grand galop avec lui à l'ouest de la ville.

— Qui pensez-vous que ce soit ? demandai-je à mon ami. Il me répondit aussitôt :

Tout en lui me rappelait ce mystérieux Lama Vengeur et sa façon de s'adresser à son ennemi ressemblait bien à celle de Touchegoun. Plus tard, dans la nuit, nous apprîmes que quelque temps après le départ de l'orateur qui était allé demander au commissaire de les aider dans leur entreprise, sa tête coupée avait été jetée par-dessus la palissade au milieu de l'auditoire qui l'attendait et que huit irréguliers avaient disparu entre le *houschoun* et la ville sans laisser de traces. L'événement terrorisa la populace chinoise et calma les esprits échauffés.

Le lendemain nous reçûmes un secours inattendu. Un jeune Mongol arriva au galop d'Ourga, le manteau déchiré, les cheveux défaits tombant sur ses épaules, un revolver visible à la ceinture. Se dirigeant aussitôt vers le marché où les Mongols sont toujours rassemblés, il s'écria sans descendre de cheval :

— Ourga est pris par nos soldats mongols et le *Chiang Chun* (général) baron Ungern ! Bogdo Houtouktou est devenu notre khan ! Mongols, tuez les Chinois et pilliez leurs boutiques ! Notre patience est à bout !

Dans la foule s'éleva une rumeur. Le cavalier fut entouré d'une multitude d'hommes posant toutes sortes de questions. Le vieux sait mongol, Choultoun Beyli, qui avait été révoqué par les Chinois, fut aussitôt informé de la nouvelle et demanda qu'on lui conduisit le messenger. Après l'avoir interrogé, il l'arrêta pour excitation à l'émeute, mais refusa de le livrer aux autorités chinoises. J'étais avec le sait à ce moment et je l'entendis formuler sa décision à ce sujet. Quand le commissaire chinois, Wang-Tso-tsun, menaça le sait, l'accusant de lui désobéir, le vieillard se contenta d'égrener son rosaire en disant :

— Je crois que ce Mongol a dit vrai et que bientôt nos rôles seront renversés.

Je devinai que Wang-Tsao-tsun lui aussi croyait à l'exactitude de la nouvelle, car il n'insista pas. Dès ce moment, les Chinois disparurent des rues d'Ouliassoutaï comme s'ils n'avaient jamais existé, et parallèlement, les patrouilles d'officiers russes et de colons étrangers les remplacèrent. Une lettre reçue à ce moment augmenta encore la panique chez les Chinois : elle annonçait que les Mongols et les Tartares de l'Altaï, sous la conduite de l'officier tartare Kaïgorodoff, avaient couru à la poursuite des pillards chinois, qui fuyaient avec leur butin recolté au sac de Kobdo, les avaient rattrapés et massacrés sur les limites de Sinkiang.

La lettre disait encore que le général Bakitch et les six mille hommes internés avec lui par les autorités chinoises sur les bords de l'Amyl avaient reçu des armes et étaient partis rejoindre l'Attaman Annenkoff, interné à Kouldja, en vue de se mettre en liaison avec le baron Ungern. Ce bruit n'était pas fondé, car ni Bakitch ni Annenkoff ne pouvaient avoir cette intention : Annenkoff avait été déporté par les Chinois au plus profond du Turkestan. Cependant la nouvelle produisit une véritable stupéfaction parmi les Chinois.

Juste à ce moment, arrivèrent chez le colon russe Bourdoukoff, trois agents du soviet d'Irkoutsk, nommés Saltikoff, Freimann et Novak : ils agirent auprès des autorités chinoises pour les amener à désarmer les officiers russes et à les livrer aux rouges. Ils persuadèrent la Chambre de Commerce chinoise de demander au soviet d'Irkoutsk d'envoyer un détachement de rouges à Ouliassoutaï pour protéger les Chinois contre les détachements blancs. Freimann apporta avec lui des imprimés de propagande communiste en langue mongole et des instructions pour commencer la reconstruction de la ligne du télégraphe d'Irkoutsk. Bourdoukoff lui aussi reçut des messages des bolcheviks. Le quatuor mena ses négociations très habilement et bientôt Wang-Tsao-tsun entra dans leurs vues. Une fois de plus, les jours passés dans l'attente d'un pogrom à Ouliassoutaï étaient revenus. Les officiers russes s'attendaient à être arrêtés. Le représentant d'une des maisons américaines m'accompagna chez le commissaire pour parler avec lui. Nous lui signalâmes l'illégalité de ses actes, car il n'était pas autorisé par son gouvernement à traiter avec les bolcheviks tant que le gouvernement des soviets ne serait pas reconnu par celui de Pékin. Wang-Tao-Tsun et son conseiller Fu Hsiang furent visiblement ennuyés de savoir que nous connaissions leurs connivences avec les agents bolcheviks. Il nous assura que sa garde de police suffirait à empêcher tout pogrom de ce genre. Il était exact que sa police était excellente, car elle était composée de soldats expérimentés et disciplinés sous les ordres d'un officier sérieux et capable ; mais que pouvaient faire quatre-vingts soldats contre une population de trois mille coolies, mille marchands armés et deux cents irréguliers ? Nous lui expliquâmes combien nos appréhensions étaient fondées, et insistâmes pour qu'il empêchât toute effusion de sang, le prévenant que la population étrangère et russe était résolue à se défendre jusqu'au bout. Wang ordonna aussitôt qu'on établît des gardes de police dans les rues et cela nous valut des scènes curieuses, les patrouilles chinoises, étrangères et russes parcourant la ville. Nous ne savions pas alors qu'il y avait même trois cents hommes de garde en plus : c'étaient les hommes de Touchegoun Lama, cachés non loin de là dans la montagne.

Une fois encore la situation changea brusquement. Le saït mongol fut avisé par les lamas du monastère voisin que le colonel Kazagrandi, après avoir battu les irréguliers chinois, s'était emparé de Van Kure, et avait formé des brigades de cavalerie russo-mongoles, mobilisant les Mongols sur l'ordre du Bouddha vivant et les Russes sur l'ordre du baron Ungern. Quelques heures plus tard, on apprit que, dans le grand monastère de Dzain, les soldats chinois avaient tué le capitaine russe Barsky et qu'en guise de représailles les troupes de Kazagrandi avaient attaqué et chassé les Chinois de cet endroit. Au moment de la prise de Van Kure, les Russes arrêtaient un communiste coréen qui arrivait de Moscou avec de l'or et des brochures de propagande pour se rendre en Corée et en Amérique.

Le colonel Kazagrandi envoya ce Coréen avec son or au baron Ungern. Au reçu de cette nouvelle, le chef du détachement russe fit arrêter les agents bolcheviks, et les fit passer en jugement, en même temps que les meurtriers des Bobroff. Pour Saltikoff et Novak, des doutes s'élevèrent : de plus Saltikoff réussit à s'échapper tandis que Novak, sur le conseil du lieutenant-colonel Michailoff, partit pour l'ouest. Le chef du détachement russe donna l'ordre de mobiliser les colons russes et prit ouvertement Ouliassoutaï sous sa protection, avec l'agrément tacite des autorités mongoles. Le saït mongol, Choultoun Beyli, réunit un conseil des princes mongols de la région, dont l'âme était le célèbre patriote mongol Hun Jap Lama. Les princes exigèrent aussitôt des Chinois qu'ils évacuassent tout le territoire autrefois soumis à la juridiction du saït Choultoun Beyli. Il y eut des négociations, des menaces et des querelles entre les éléments chinois et mongols. Wang Tsao-tsun proposa un projet d'accord que quelques-uns des princes mongols acceptèrent ; mais Jap Lama, au moment décisif, jeta sur le sol le document chinois, dégaina son poignard et jura qu'il mourrait plutôt de sa propre main que de signer cet accord de trahison.

En conséquence, les propositions chinoises furent rejetées, et les antagonistes commencèrent leurs préparatifs pour la lutte. On mobilisa tous les Mongols de Jassaktou Khan, de Sain Noion Khan, et des domaines de Jahantsi Lama. Les autorités chinoises mirent en position leurs quatre mitrailleuses et se préparèrent à défendre la forteresse. Des délibérations continues avaient lieu entre Chinois et Mongols. Enfin notre vieille connaissance, Tzéren, vint me trouver en ma qualité d'étranger impartial, et me communiqua la double requête de Wang Tsao-tsun et de Choultoun Beyli me priant de calmer les deux éléments hostiles et de préparer un accord équitable entre eux. Des requêtes semblables furent présentées au représentant d'une maison américaine. Le lendemain soir, nous tenions notre première réunion arbitrale en présence des délégués chinois et mongols. Elle fut orageuse et passionnée : aussi perdîmes-nous tout espoir de remplir avec succès notre mission. Cependant, à minuit, quand les orateurs furent fatigués, nous réussîmes à établir un accord sur deux points : les Mongols déclarèrent qu'ils ne voulaient pas faire la guerre et qu'ils désiraient régler cette affaire de manière à conserver l'amitié du grand peuple chinois, tandis que le commissaire chinois reconnaissait que la Chine avait violé les traités qui légalement avaient accordé indépendance pleine et entière à la Mongolie.

Ces deux points formèrent la base des délibérations à la seconde réunion et nous fournirent le point de départ pour la réconciliation. Les négociations continuèrent pendant trois jours et finirent par tourner de telle sorte que nous pûmes formuler nos propositions d'accord. Les articles principaux établissaient que les autorités chinoises devaient rendre aux Mongols les pouvoirs administratifs et les armes, désarmer les deux cents irréguliers et quitter le pays ; les Mongols, de leur côté, devaient laisser sortir de leur pays, avec armes et bagages, le commissaire chinois et sa garde de quatre-vingts soldats. Ce traité sino-mongol d'Ouliassoutaï fut signé par les commissaires chinois Wang Tsao-tsun et Fu Hsiang, par les deux saïts mongols, par Hun Jap Lama et les autres princes, ainsi que par les présidents des Chambres de commerce russe et chinoise et par nous-mêmes en qualité d'arbitres. Les fonctionnaires chinois et leur escorte commencèrent aussitôt à préparer leurs bagages pour le départ. Les marchands chinois restèrent à Ouliassoutaï, le saït Choultoun Beyli, qui avait repris ses fonctions et son autorité, garantissant leur sécurité.

Le jour du départ arriva. Les chameaux chargés remplissaient déjà la cour du *yamen* et les hommes n'attendaient plus que leurs chevaux qu'on devait leur envoyer de la plaine. Soudain le bruit se répandit partout que les chevaux avaient été volés pendant la nuit et emmenés vers le sud. Des deux soldats envoyés sur leurs traces, un seul revint, rapportant la nouvelle que l'autre avait été tué. L'étonnement que cet événement fit naître dans toute la ville causa une véritable panique parmi les Chinois. Elle ne fit qu'augmenter lorsque les Mongols, arrivant d'un poste de relais à l'est, annoncèrent qu'en différents endroits, sur la route menant à Ourga, ils avaient découvert les cadavres de seize des soldats envoyés par Wang Tsao-tsun chargés de messages pour Ourga. Ce mystère devait bientôt nous être expliqué.

Le chef du détachement russe reçut une lettre d'un colonel cosaque, V.-N. Domojiroff, contenant l'ordre de désarmer immédiatement la garnison chinoise, d'arrêter tous les fonctionnaires chinois, de les faire transporter sous escorte à Ourga pour les livrer au baron Ungern, de s'emparer d'Ouliassoutaï par la force, s'il était nécessaire, et de rejoindre son détachement. Au même moment un messenger du Houtouktou de Narabanchi arriva au galop, porteur d'une lettre annonçant qu'un détachement russe, sous le commandement de Hun Boldon et du colonel Domojiroff, avait pillé les magasins chinois, tué les marchands et était venu au monastère demander des chevaux et des vivres. Le Houtouktou demandait assistance car le conquérant féroce de Kobdo, Hun Boldon, pouvait facilement mettre au pillage le monastère isolé et sans protection.

Nous recommandâmes avec insistance au colonel Michailoff de ne pas violer le traité qui venait d'être signé, et de ne pas décourager les étrangers et les Russes qui avaient pris part à son élaboration, car ce serait imiter le principe bolchevik qui faisait de la trahison l'arme principale du gouvernement. L'argument toucha Michailoff : il répondit à Domojiroff qu'Ouliassoutaï était déjà en son pouvoir, sans combat, que sur l'hôtel de l'ancien consulat flottait le drapeau tricolore de Russie ; que les irréguliers avaient été désarmés, mais qu'il était impossible d'exécuter les autres ordres sans violer le traité sino-mongol qui venait d'être signé à Ouliassoutaï.

Chaque jour des messagers étaient envoyés par le Houtouktou de Narabanchi à Ouliassoutaï. Les nouvelles devenaient de plus en plus inquiétantes. Le Houtouktou signalait que Hun Baldoun était en train de mobiliser les mendiants et les voleurs de chevaux, qu'il les armait et faisait leur instruction militaire, que les soldats prenaient les moutons du monastère, que le « *Noyon* » Domojiroff était constamment en état d'ivresse, et que ses protestations n'étaient accueillies que par des sarcasmes et des injures. Les envoyés donnaient des renseignements très vagues sur la force du détachement, quelques-uns parlant de trente hommes, d'autres disant que Domojiroff en avait huit cents. Nous ne savions que penser et bientôt les messagers cessèrent de venir. Toutes les lettres du saï restèrent sans réponse et ses envoyés ne revinrent pas. Il n'y avait plus de doute : ils avaient été tués ou faits prisonniers.

Le prince Choultoun Beyli décida d'y aller lui-même. Il emmena avec lui les présidents des Chambres de commerce russe et chinoise ainsi que deux officiers mongols. Trois jours passèrent sans qu'on reçût de ses nouvelles. Les Mongols commençaient à être inquiets. Alors le commissaire chinois et Hun Jap Lama adressèrent une requête au groupe des étrangers, les priant d'envoyer quelqu'un à Narabanchi afin d'essayer de résoudre la difficulté, de persuader Domojiroff de reconnaître le traité, et de ne pas permettre l'insultante violation d'un accord entre les deux grands peuples. Notre groupe me demanda une fois de plus d'accomplir cette mission pour le bien public. Je pris avec moi comme interprète un jeune colon russe, neveu de Bobroff, merveilleux cavalier, courageux et plein de sang-froid. Le lieutenant-colonel Michailoff me donna un de ses officiers pour m'accompagner. Munis d'un *tzara* qui nous assurait les meilleurs chevaux de poste et les meilleurs guides, nous fîmes très rapidement le chemin qui m'était maintenant familier vers le monastère de mon vieil ami Jelib Djamsrap, Houtouktou de Narabanchi. Bien que la couche de neige fût épaisse en certains endroits, nous fîmes entre cent soixante et deux cent quarante kilomètres par jour.



26

LA BANDE DE HOUNGHOUTZES BLANCS

Nous arrivâmes à Narabanchi tard dans la nuit du troisième jour. Comme nous approchions, nous remarquâmes plusieurs cavaliers qui, aussitôt qu'ils nous aperçurent, retournèrent au galop au monastère. Pendant quelque temps nous cherchâmes le camp russe sans le trouver. Les Mongols nous conduisirent au monastère où le Houtouktou me reçut immédiatement. Dans sa *yourta* était assis Choultoun Beyli. Il me présenta des *hatyks* et me dit :

— C'est le Dieu lui-même qui vous a envoyé ici, à nous, en ces temps difficiles,

Domojiroff avait arrêté les deux présidents de la Chambre de Commerce, et avait menacé de faire fusiller le prince Choultoun. Domojiroff, pas plus que Hun Boldon, n'avait aucune pièce officielle légitimant ses actes. Choultoun Beyli préparait la lutte contre eux.

Je lui demandai de me conduire à Domojiroff. Dans l'obscurité je vis quatre grandes yourtes et deux sentinelles mongoles armées de fusils russes. Nous entrâmes sous la tente du « *Noyon* » russe. Une scène étrange s'offrit à nos yeux. Au milieu de la *yourta* brûlait le brasier. A l'endroit où d'habitude se dresse l'autel, se trouvait un trône sur lequel était assis le colonel Domojiroff, grand, maigre, grisonnant. Il n'avait que ses vêtements de dessous et ses chaussettes : il était ivre et racontait des histoires. Autour du feu étaient étendus douze jeunes hommes, dans des poses variées et pittoresques. Mon compagnon l'officier rendit compte à Domojiroff des événements qui s'étaient passés à Ouliassoutaï et pendant la conversation, je demandai à Domojiroff où était campé son détachement. Il se mit à rire et me répondit en faisant un signe de la main : « Le voilà, mon détachement. » Je lui dis que la nature de ses ordres nous avait fait croire qu'il devait avoir des forces importantes. Puis je lui annonçai que le lieutenant-colonel Michailoff se préparait à combattre les troupes bolcheviques approchant d'Ouliassoutaï.

— Comment ? s'écria-t-il, la peur et la confusion apparaissant sur son visage, les rouges ?

Nous passâmes la nuit dans sa *yourta* et quand je fus prêt à me coucher, l'officier me murmura :

— Ayez soin d'avoir votre revolver à portée. Sur quoi je me mis à rire, lui disant :

— Mais nous sommes au milieu d'un détachement blanc, et par suite en sécurité !

— Hum ! répondit l'officier en clignant de l'œil.

Le lendemain j'invitai Domojiroff à faire une promenade avec moi sur la plaine et lui parlai avec beaucoup de franchise de ce qui s'était passé. Lui et Hun Boldon avaient simplement reçu du baron Ungern l'ordre de se mettre à la disposition du général Bakitch, mais au lieu de cela, ils avaient commencé à piller les magasins chinois le long de la route et il s'était mis dans la tête de devenir un grand conquérant. Il avait rencontré sur son chemin quelques-uns des officiers qui avaient déserté le colonel Kazagrandi et qui formaient sa bande actuelle. Je réussis à le persuader d'arranger à l'amiable les choses avec Choultoun Beyli et de ne pas violer le traité. Il se rendit aussitôt au monastère. A mon retour, je rencontrai un Mongol de haute taille, au visage féroce, vêtu de soie bleue : c'était Hun Boldon. Il se présenta à moi, me parlant russe. J'avais à peine enlevé mon manteau dans la tente de Domojiroff qu'un Mongol entra en courant, m'invitant à me rendre dans la *yourta* de Hun Boldon. Le prince habitait juste à côté dans une magnifique *yourta* bleue. Connaissant les coutumes mongoles, je sautai en selle et fis à cheval les dix pas qui me séparaient de sa porte. Hun Boldon me reçut avec une froideur hautaine.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à l'interprète, me désignant du doigt.

Je compris son intention de me blesser et répondis de la même manière : le montrant du doigt et me tournant vers l'interprète, je posai la même question sur un ton que je voulus un peu plus désagréable encore.

— Qui est-ce ? Grand prince et guerrier, ou bien pâtre et brute ?

Boldon aussitôt perdit contenance, et la voix tremblante, toute son attitude trahissant l'agitation, il me jeta à la face qu'il ne me permettrait pas de me mêler de ses affaires et qu'il abattrait quiconque oserait contrecarrer ses ordres. Il frappa du poing la table, puis se leva et tira son revolver. Mais j'avais voyagé beaucoup parmi les nomades et les avais étudiés attentivement, les princes, les lamas, aussi bien que les bergers et les brigands. Je saisis ma cravache et, frappant la table de toute ma force, je dis à l'interprète :

— Dites-lui qu'il a l'honneur de parler avec un étranger qui n'est ni mongol ni russe, mais citoyen d'un grand Etat libre. Dites-lui qu'il apprenne d'abord à être un homme, et qu'alors il pourra me rendre visite, et nous pourrions causer ensemble.

Je lui tournai le dos et sortis. Dix minutes plus tard, Hun Boldon entra dans ma *yourta* et me présentait ses excuses. Je le persuadai de parlementer avec Choultoun Beyli et de ne plus offenser le peuple mongol par ses exploits. Le soir même tout était arrangé. Hun Boldon renvoya ses Mongols et se retira à Kobdo, tandis que Domojiroff et sa bande partaient pour Jassaktou Khan afin d'y organiser la mobilisation des Mongols. Avec l'agrément de Choultoun Beyli, il écrivit à Wang Tsao-tsun pour lui demander de désarmer sa garde, car toutes les troupes chinoises d'Ourga avaient reçu cet ordre ; mais la lettre arriva quand Wang, ayant acheté des chameaux pour remplacer les chevaux volés, était déjà parti, en route vers la frontière. Plus tard, le lieutenant-colonel Michailoff envoya un détachement de cinquante hommes, sous le commandement du lieutenant Strigine, pour rejoindre les soldats de Wang et recevoir leurs armes.



27

LE MYSTÈRE D'UN PETIT TEMPLE

Le prince Choultoun Beyli et moi étions prêts à quitter Narabanchi Kure. Tandis que le Houtouktou officiait en l'honneur du saï au temple de la Bénédiction, je me promenai aux alentours par les allées étroites que bordaient les maisons des lamas des différents grades, Gelongs, Getuls, Chaidje et Rabdjambe ; les écoles où enseignaient les savants docteurs en théologie (Maramba) en même temps que les docteurs en médecine (*Ta Lama*) ; les demeures des étudiants (Bandi) ; les magasins, les archives et les bibliothèques. Quand je revins à la *yourta* du Houtouktou il était chez lui. Il m'offrit un grand *hatyk* et me proposa de faire une promenade dans le monastère. Son visage avait une expression préoccupée qui me fit comprendre qu'il y avait quelque chose dont il voulait m'entretenir. En sortant de la *yourta*, le président de la Chambre de commerce russe, qui venait d'être délivré, et un officier russe se joignirent à nous. Le Houtouktou nous conduisit à un petit bâtiment, juste derrière un mur d'un jaune éclatant.

— C'est dans ce bâtiment que sont descendus, une fois, le Dalai-Lama et Bogdo Khan : nous avons coutume de peindre en jaune les demeures où ces saints personnages ont habité. Entrez !

L'intérieur était splendidement orné. Au rez-de-chaussée se trouvait la salle à manger, garnie de tables en bois massif, richement sculpté, et d'étagères garnies de porcelaines et de bronzes. Deux pièces composaient l'étage au-dessus : d'abord une chambre à coucher tendue de lourds rideaux de soie jaune ; une grande lanterne chinoise, richement sertie de pierres de couleurs, était suspendue par une mince chaîne de bronze à la poutre sculptée du plafond. Il y avait là un grand lit carré recouvert d'oreillers de soie, de matelas et de couvertures. Le bois de lit était en ébène de Chine, et portait, surtout sur les colonnes qui tenaient le ciel de lit, des

sculptures finement exécutées représentant, comme motif principal, le dragon conventionnel dévorant le soleil. À côté se tenait une commode entièrement recouverte de sculptures représentant des scènes religieuses. Quatre fauteuils confortables complétaient le mobilier, avec le trône oriental bas qui se trouvait sur une estrade au fond de la pièce.

— Voyez-vous ce trône ? me dit le Houtouktou. Par une nuit d'hiver, plusieurs cavaliers arrivèrent au monastère et demandèrent que tous les Ge-longs et les Getuls, avec le Houtouktou et le Kan-po à leur tête, se réunissent dans cette pièce. Alors un des étrangers monta sur le trône et enleva son bachlyk, c'est-à-dire sa coiffure. Tous les lamas tombèrent à genoux, car ils avaient reconnu l'homme dont il avait été question depuis longtemps dans les bulles sacrées du Dalaï-Lama, de Tashi Lama et de Bogdo Khan. C'était l'homme à qui appartient le monde entier, qui a pénétré tous les mystères de la nature.

Il prononça une courte prière en thibétain, bénit tous les auditeurs, puis fit des prédictions pour le siècle qui vient. C'était il y a trente ans et dans l'intervalle, toutes les prophéties se sont réalisées. Pendant ses prières, devant le petit autel, dans la salle voisine, la porte que vous voyez s'ouvrit toute seule, les cierges et flambeaux devant l'autel s'allumèrent spontanément, et les encensoirs sacrés, sans feu, envoyèrent dans l'air des flots d'encens qui remplirent la pièce. Puis, sans avertissement, le Roi du Monde et ses compagnons disparurent. Derrière lui ne restait aucune trace, sauf les plis de la draperie de soie recouvrant le trône qui se redressèrent, laissant le trône comme si personne ne s'y était assis.

Le Houtouktou entra dans le sanctuaire, s'agenouilla, se couvrant les yeux de ses mains, et commença à prier. Je considérai le visage calme et indifférent du Bouddha doré, sur lequel les lampes vacillantes jetaient des ombres changeantes, puis je dirigeai mes yeux du côté du trône. Chose merveilleuse et difficile à croire, je vis réellement devant moi un homme fort, musclé, le visage bronzé, l'expression sévère marquée à la bouche et aux mâchoires, toute la physionomie rehaussée par l'éclat des yeux. À travers son corps transparent, drapé d'un manteau blanc, je vis les inscriptions en thibétain sur le dossier du trône. Je fermai les yeux puis les ouvris à nouveau. Il n'y avait plus personne, mais le coussin de soie du trône semblait bouger.

— C'est de la nervosité, me dis-je, une tendance à l'impressionnabilité anormale provenant d'une tension d'esprit inaccoutumée.

Le Houtouktou se tourna vers moi et me dit :

— Donnez-moi votre *hatyk*. Je sens que vous êtes inquiet sur le sort des vôtres et je veux prier pour eux. Il faut prier, vous aussi, implorer Dieu et diriger les regards de votre âme vers le Roi du Monde qui a passé ici et sanctifié ce lieu. Le Houtouktou plaça le *hatyk* sur l'épaule du Bouddha, et se prosternant sur le tapis devant l'autel, murmura une prière. Puis il releva la tête et me fit un signe de la main.

— Regardez l'espace sombre derrière la statue du Bouddha, et il vous montrera ceux que vous aimez.

Obéissant aussitôt à son ordre, donné d'une voix grave, je fixai les yeux sur la niche obscure derrière la statue du

Bouddha. Bientôt, dans les ténèbres, commencèrent à apparaître des nuages de fumée et des fils transparents. Ils flottaient en l'air, devenaient de plus en plus denses, de plus en plus nombreux, jusqu'au moment où peu à peu ils formèrent des corps humains et des contours d'objets. Je vis une pièce qui m'était inconnue, où se trouvait ma famille, entourée d'amis que je connaissais, et d'autres personnes. Je reconnus même la robe que portait ma femme. Tous les traits de son cher visage étaient visibles et distincts. Puis la vision s'obscurcit, se dissipa dans des flots de fumée et de fils transparents, et enfin disparut. Derrière le Bouddha doré ne restaient plus que les ténèbres. Le Houtouktou se leva, enleva mon *hatyk* de l'épaule de Bouddha et me le tendit en disant ces mots :

— La fortune est toujours avec vous et votre famille. La bonté de Dieu ne vous abandonnera pas.

Nous quittâmes la demeure du Roi du Monde, où ce roi inconnu avait prié pour l'humanité tout entière et prédit la destinée des peuples et des Etats. Grande fut ma surprise quand je sus que mes compagnons, eux aussi, avaient été témoins de ma vision, et quand ils me décrivirent, avec les plus minutieux détails, l'aspect et les vêtements des personnes que j'avais vues dans la niche obscure, derrière la tête de Bouddha (1).

L'officier mongol me dit aussi que Choultoun Beyli avait demandé, la veille, au Houtouktou, de lui révéler son destin à cette importante période de sa vie et pendant la crise que traversait son pays, mais le Houtouktou se contenta de faire un signe de la main, avec une expression de frayeur, et refusa. Quand je demandai au Houtouktou la raison de son refus, lui disant que cela pourrait calmer les inquiétudes de Choultoun Beyli et lui être de grande assistance, de même que la vision de ma famille m'avait réconforté, le Houtouktou fronça les sourcils et me répondit :

— Non ! La vision ne ferait pas plaisir au prince. Son destin est noir. Hier, par trois fois, j'ai cherché sa fortune sur des omoplates brûlées et dans des entrailles de moutons et chaque fois est revenu le même sinistre résultat, le même sinistre résultat !

Il ne termina pas, mais se cacha la face dans les mains, de frayeur. Il était évident que la destinée de Choultoun Beyli était aussi noire que la nuit.

Une heure après, nous étions de l'autre côté des collines qui cachaient à notre vue Narabanchi Kure.



28

LE SOUFFLE DE LA MORT

Nous arrivâmes à Ouliassoutaï le jour où revint le détachement qui était allé désarmer l'escorte de Wang Tsao-tsun. Le détachement avait rencontré le colonel Domojiroff qui lui ordonna non seulement de désarmer, mais aussi de piller la caravane, et malheureusement le lieutenant Strigine exécuta ces ordres donnés illégalement. Il était honteux et compromettant de voir les officiers et les soldats russes porter les manteaux, les bottes et les montres-bracelets qui avaient été volés aux fonctionnaires chinois et à leur escorte. Chacun avait de l'argent et de l'or chinois comme part du butin. La femme mongole de Wang Tsao-tsun et son frère revinrent avec le détachement et se plaignirent d'avoir été volés par les Russes. Les fonctionnaires chinois de leur escorte, privés de leurs provisions, n'atteignirent la frontière chinoise qu'après avoir souffert grandement de la faim et du froid. Notre colonie étrangère fut scandalisée de voir que le lieutenant-colonel Michailoff avait reçu Strigine avec les honneurs militaires, mais nous en eûmes l'explication un peu plus tard quand nous apprîmes que Michailoff

1 — Afin de conserver le témoignage des autres personnes qui virent comme moi cette apparition extrêmement impressionnante, je les ai priées de rédiger des comptes rendus de ce qu'elles ont vu. J'ai maintenant ces pièces en ma possession.

avait reçu sa part de l'argent chinois et sa femme la magnifique selle de Fu Hsiang. Choultoun Beyli demanda que les armes et le butin lui fussent remis, afin d'être rendus plus tard aux autorités chinoises. Michailoff refusa. La colonie étrangère, à partir de ce moment, cessa toutes relations avec le détachement russe. Les rapports entre Russes et Mongols devinrent tendus. Plusieurs des officiers russes protestèrent contre l'attitude et la conduite de Michailoff et de Strigine et les querelles devinrent de plus en plus sérieuses.

A ce moment, par un matin d'avril, un groupe extraordinaire de cavaliers armés arriva à Ouliassoutaï. Ils descendirent chez le bolchevik Bourdukoff, qui leur donna, à ce qu'on nous assura, une grande quantité d'argent. Ce groupe prétendit qu'il était formé d'anciens officiers de la garde impériale, les colonels Poletika, N.-N. Philipoff et trois frères de ce dernier. Ils annoncèrent qu'ils voulaient rassembler tous les officiers et les soldats blancs se trouvant en Mongolie et en Chine pour les conduire en Urianhai afin d'y combattre les bolcheviks ; mais que d'abord ils voulaient anéantir Ungern et rendre la Mongolie à la Chine. Ils se donnaient le titre de représentants de l'organisation centrale des blancs de Russie.

La société des officiers russes d'Ouliassoutaï les invita à une réunion, examina leurs papiers et les interrogea. L'enquête prouva que toutes les allégations de ces officiers concernant leurs anciennes fonctions était absolument fausses, que Poletika occupait un poste important au commissariat soviétique de la guerre, qu'un des frères Philipoff avait été l'adjoint de Kameneff dans sa première tentative pour se rendre en Angleterre, que l'organisation centrale blanche en Russie n'existait pas, que la lutte projetée en Urianhai n'était qu'un piège pour attirer les officiers blancs et que le groupe était en rapports étroits avec le bolchevik Bourdukoff.

Une discussion s'éleva aussitôt parmi les officiers sur ce qu'il convenait de faire de ce groupe. Le détachement se scinda en deux partis distincts. Le lieutenant-colonel Michailoff, suivi de plusieurs officiers, se joignit au groupe Poletika juste au moment où le colonel Domojiroff arriva avec son détachement. Domojiroff se mit en relations avec les deux factions et, après avoir étudié la situation, nomma Poletika commandant d'armes à Ouliassoutaï, et envoya au baron Ungern un rapport complet sur les événements. Dans ce document, il me consacra une bonne place, m'accusant de me mettre en travers de ses ordres. Ses officiers me surveillaient constamment. De différents côtés, on me conseilla de prendre garde. La bande et son chef demandaient ouvertement de quel droit un étranger osait se mêler des affaires de Mongolie. L'un des officiers de Domojiroff me provoqua directement, au cours d'une réunion, afin d'amener une controverse. Je répliquai tranquillement :

— Et de quel droit les réfugiés russes interviennent-ils, eux qui n'ont plus de droits ni chez eux ni à l'étranger ?

L'officier ne dit rien, mais dans ses yeux flamboya une réponse facile à comprendre. Mon camarade, assis à côté de moi, se dirigea vers lui et, le dominant de sa haute taille, s'étira les bras comme s'il venait de se réveiller et dit :

— Je voudrais bien boxer un peu.

Les hommes de Domojiroff auraient réussi une fois à s'emparer de moi si je n'avais été sauvé par la vigilance de notre colonie étrangère. J'étais allé à la forteresse négocier avec le saït mongol le départ des étrangers d'Ouliassoutaï. Choultoun Beyli me garda longtemps, de telle sorte que je ne rentrai que vers neuf heures du soir. Mon cheval allait au pas. A près d'un kilomètre de la ville, trois hommes sautèrent du fossé et se lancèrent sur moi. Je donnai un coup de cravache à mon cheval, mais je remarquai que d'autres hommes sortaient du fossé en face comme pour me couper la route. Cependant, ils se dirigèrent vers le premier groupe, dont ils s'emparèrent, et j'entendis la voix d'un des étrangers qui me rappelait. Je trouvai trois officiers de Domojiroff entourés de soldats polonais et d'autres étrangers sous la conduite de mon vieil ami l'ingénieur agronome ; il était en train de lier les poignets des officiers derrière leur dos,

si étroitement, que les os en craquaient. En terminant, et tout en fumant son éternelle pipe, il dit d'un air sérieux :

— Je crois qu'il vaut mieux les jeter à l'eau.

Riant de son air grave et de la peur des officiers de Domojiroff, je leur demandai pourquoi ils avaient voulu m'attaquer. Ils baissèrent les yeux, gardant le silence. Mais le silence était éloquent et nous comprîmes parfaitement quelles étaient leurs intentions. Ils avaient des revolvers cachés dans leurs poches.

— Bien ! leur dis-je. Tout est clair. Je vais vous rendre votre liberté, mais vous rendrez compte à celui qui vous a envoyés que la prochaine fois il ne vous reverra pas. Quant à vos armes, je les remettrai au commandant.

Mon ami, mettant le même soin effrayant à défaire les liens qu'il avait mis à les faire, répétait continuellement : « Et je vous aurais donné à manger aux poissons. » Puis nous revînmes tous à la ville, les laissant partir de leur côté.

Domojiroff continua à envoyer des messagers au baron Ungern à Ourga, réclamant pleins pouvoirs, de l'argent, et faisant parvenir des rapports sur Michailoff, Choultoun Beyli, Poletika, Philipoff et moi-même. Plein de ruse asiatique il conservait de bonnes relations avec ceux dont il complotait la mort en les accusant auprès de ce sévère guerrier, le baron Ungern, qui ne recevait que de lui des renseignements sur ce qui se passait à Ouliassoutaï. Notre colonie était très inquiète. Les officiers étaient partagés en factions rivales ; les soldats se réunissaient en groupes pour discuter les événements du jour, critiquer leurs chefs, et, sous l'influence de quelques-uns des hommes de Domojiroff, commencèrent à faire des remarques de ce genre :

— Nous avons maintenant sept colonels, qui tous veulent commander et se disputent entre eux. On devrait les attacher tous les sept à des piquets et leur donner une bonne raclée.

Celui qui résisterait le plus longtemps serait notre chef.

Lugubre plaisanterie, qui en disait long sur la démoralisation du détachement russe.

— Il paraît, disait souvent mon camarade, que nous aurons bientôt le plaisir de voir un conseil de soldats à Ouliassoutaï. Par Dieu et le diable ! Il y a quelque chose qui est vraiment malheureux ici : c'est qu'il n'y ait pas de forêts où les bons chrétiens puissent se plonger, loin de ces maudits soviets. Cette misérable Mongolie est effroyablement dénudée et ne nous offre aucun endroit pour nous cacher.

Il était exact qu'un soviet devenait possible. Un jour, les soldats s'emparèrent de l'arsenal contenant les armes remises par les Chinois et les emportèrent dans leur caserne. L'ivrognerie, le jeu et les rixes ne firent qu'augmenter. Les étrangers, surveillant les événements et craignant une catastrophe, décidèrent finalement de quitter Ouliassoutaï, qui était devenu un foyer de passions politiques, de querelles et de dénonciations : Nous apprîmes que la faction Poletika se préparait aussi à partir quelques jours plus tard. Nous nous séparâmes en deux groupes, l'un suivant la vieille route des caravanes à travers le Gobi, très au sud d'Ourga, vers Koukou-Hoto ou Kwei huacheng et Kalgan, et le mien, comprenant mon ami, deux soldats polonais et moi-même, qui se dirigea sur Ourga par Zain Chabi, où le colonel Kazagrandi m'avait demandé, dans une de ses lettres récentes, de venir le voir. C'est ainsi que nous quittâmes la ville d'Ouliassoutaï, où nous avions passé par des événements si impressionnants.

Six jours après notre départ, arriva dans la ville le détachement buriat-mongol, sous le commandement d'un Buriat nommé Vandaloff et d'un Russe, le capitaine Bezrodnoff. Je les rencontrai plus tard à Zain Chabi. Le détachement avait été envoyé d'Ourga par le baron Ungern pour rétablir l'ordre à Ouliassoutaï et marcher sur Kobdo. En venant de Zain Chabi, Bezrodnoff rencontra le groupe Poletika-Michailoff. Il fit une enquête et examina les bagages : il y découvrit des documents suspects. Dans ceux de Michailoff et de sa femme, il trouva l'argent et les objets volés aux Chinois. Dans ce groupe de seize hommes, il choisit N.-N.

Philipoff pour l'envoyer, sous escorte, au baron Ungern ; il en mit en liberté trois autres et fit fusiller les douze qui restaient. Ainsi se terminèrent à Zain Chabi l'existence d'un groupe de réfugiés, et les intrigues du groupe de Poletika.

A Ouliassoutaï, Bezrodnoff fit fusiller quelques bolcheviks, ainsi que Choultoun Beyli, pour avoir violé les clauses du traité sino-mongol ; il fit arrêter Domojiroff et le fit conduire à Ourga ; ainsi il rétablit l'ordre. Les prédictions concernant Choultoun Beyli étaient réalisées.

J'appris de quelle nature étaient les rapports de Domojiroff à mon sujet, mais je décidai néanmoins de continuer ma route vers Ourga sans contourner cette ville, comme Poletika avait commencé à le faire quand il tomba entre les mains de Bezrodnoff. J'étais habitué, maintenant, à regarder le danger en face, et je partis à la rencontre du terrible et « *sanguinaire baron* ». Nul ne peut décider de sa propre destinée. Je ne me croyais pas en faute et le sentiment de la crainte avait depuis longtemps cessé d'occuper la moindre place dans mes pensées. Un cavalier mongol qui nous rejoignit, sur la route, nous apporta la nouvelle de la mort de nos connaissances à Zain Chabi. Il passa la nuit avec moi dans la *yourta* du poste de relais, et me raconta cette légende de mort

— C'était aux temps anciens où les Mongols étaient maîtres de la Chine. Le prince d'Ouliassoutaï, Beltis Van, était fou. Il faisait exécuter quiconque lui déplaisait, sans jugement, et nul n'osait traverser sa ville. Les autres princes et les riches Mongols entourèrent Ouliassoutaï avec leurs troupes, coupant toute communication avec l'extérieur, ne laissant passer personne, ni pour entrer ni pour sortir de la cité. La famine devint affreuse. Les habitants mangèrent les bœufs, les moutons et les chevaux. Enfin Beltis Van se résolut à faire avec ses forces une sortie désespérée du côté de l'ouest, vers le territoire d'une de ses tribus, les Olets. Lui et ses hommes périrent, jusqu'au dernier, dans la bataille. Les princes, suivant le conseil du Houtouktou Buyantu, enterrèrent les morts sur les pentes des montagnes entourant Ouliassoutaï. Ils les ensevelirent avec des incantations et des exorcismes, afin que la mort par la violence fût tenue à l'écart pour une autre fois et que le pays en fût préservé. Les tombes furent recouvertes de lourdes pierres, et le Houtouktou prédit que le mauvais démon ne quitterait cette terre où il était enfermé que le jour où du sang humain serait répandu sur la pierre des tombeaux. Cette légende existait chez nous depuis longtemps. Elle est maintenant réalisée. Les Russes ont tué à cet endroit trois bolcheviks et les Chinois deux Mongols. Le mauvais esprit de Beltis Van s'est échappé de sa prison de pierre et il abat maintenant notre peuple de sa faux. Le noble Choultoun Beyli a péri ; le *Noyon* russe, Michaïloff, est tombé lui aussi, et la mort se répand sur nos plaines illimitées. Qui pourra l'arrêter maintenant ? Qui liera ses mains féroces ? Une époque de calamités s'est abattue sur les dieux et sur les bons esprits. Les mauvais démons ont fait la guerre aux bons esprits. Que peut l'homme maintenant ? Rien que périr, rien que périr...





*Photographie : Sergueï Ivanovitch Borisov
Expédition à travers les zones de montagne de l'Altai (1907-1914)*

AU CŒUR DE L'ASIE FIÉVREUSE

29

SUR LA ROUTE DES GRANDS CONQUÉRANTS

Le grand conquérant, Gengis Khan, fils de la triste et sévère Mongolie, monta, nous dit une vieille légende mongole, jusqu'au sommet de Karasu Togol et promena son regard d'aigle de l'est à l'ouest. A l'ouest, il vit un océan de sang humain au-dessus duquel flottait une brume pourpre qui lui cachait tout l'horizon. De ce côté, il ne put découvrir son destin. Mais les dieux lui ordonnèrent de marcher vers l'est, et d'emmener avec lui tous ses guerriers des tribus mongoles. A l'est, il vit de riches cités, des temples resplendissants, des foules heureuses, des jardins et des champs fertiles, et tous ces spectacles le remplirent de joie. Il dit à ses fils : « A l'ouest, je serai le fer et le feu, le destructeur, le destin vengeur ; à l'est, je viendrai comme le grand constructeur miséricordieux, amenant avec moi le bonheur pour le peuple et pour le pays. »

Telle est la légende. Elle avait beaucoup de vrai. J'avais suivi sur bien des points, à l'ouest, la route de Gengis Khan : toujours je l'ai trouvée marquée par des tombeaux et par des ruines signalant le passage de l'impitoyable conquérant. J'ai vu aussi une partie de la route du héros à l'est, celle qu'il suivit pour aller en Chine. Nous nous arrêtâmes une nuit à Djirgalantu. Le vieux maître de poste de l'*ourton* me reconnaissant – dans un de mes précédents voyages à Narabanchi, j'étais descendu chez lui – nous accueillit avec beaucoup de cordialité et nous raconta des histoires pendant le repas. Entre autres, nous faisant sortir de la *yourta*, et nous montrant un pic montagneux brillamment illuminé par la pleine lune, il nous dit l'histoire d'un des fils de Gengis, qui fut plus tard empereur de Chine, d'Indochine et de Mongolie : attiré par la beauté du paysage et les splendides pâturages de Djirgalantu, il avait fondé ici une ville. Elle resta bientôt sans habitants, car le Mongol est nomade et ne peut vivre dans les cités artificielles. La plaine est sa demeure et le monde est sa ville. Pendant quelque temps, ce fut le théâtre de batailles entre les Chinois et les troupes de Gengis Khan, puis on l'oublia. A présent, il en reste seulement une tour en ruine, du haut de laquelle, aux temps anciens, on faisait rouler d'énormes rocs sur les assaillants, et une porte démantelée à laquelle on a donné le nom de Kublai, petit-fils de Gengis Khan. Sur le ciel verdâtre, ruisselant de rayons de lune, se découpait la ligne dentelée des montagnes et la silhouette noire de la tour ; par les meurtrières luisaient alternativement les nuages rapides ou la clarté lunaire.

Quand notre groupe quitta Ouliassoutaï, nous voyageâmes sans hâte, faisant entre cinquante-cinq et quatre-vingts kilomètres par jour jusqu'au moment où nous arrivâmes à quatre-vingt-dix kilomètres de Zain Chabi. Là je pris congé des autres et me rendis vers le sud, au rendez-vous fixé par le colonel Kazagrandi. Le soleil venait de se lever quand mon guide

mongol et moi, sans animaux de bât, nous commençâmes à faire l'ascension des crêtes basses et boisées du haut desquelles je pouvais encore voir mes compagnons qui disparaissaient dans la vallée. Je ne me faisais alors aucune idée des dangers nombreux qui m'attendaient et qui faillirent m'être fatals, dans cette expédition solitaire. Elle devait durer beaucoup plus longtemps que je ne me l'imaginais. En traversant une petite rivière aux rives sablonneuses, mon guide mongol me raconta que ses compatriotes y venaient, pendant l'été, chercher de l'or malgré la défense des lamas. Leur façon de faire est très primitive mais les résultats prouvent clairement la richesse du sable. Le Mongol se couche à plat ventre sur le sol, écarte le sable avec une plume et souffle dans la petite excavation ainsi formée. De temps en temps, de son doigt mouillé, il ramasse quelque grain d'or ou quelque pépite minuscule, qu'il dépose dans un petit sac suspendu à son cou. Ce procédé primitif leur permet d'obtenir environ sept grammes de métal par jour.

Je décidai de faire le voyage en une journée. A chacun des relais, je pressais les hommes pour qu'ils me sellassent de nouveaux chevaux aussi rapidement que possible. A l'un des postes, à environ quarante kilomètres du monastère, on me donna un cheval sauvage, un grand étalon blanc. Au moment où j'allais le monter et où j'avais déjà mis le pied à l'étrier, il se cabra et me donna un coup de pied à la jambe juste à l'endroit de ma blessure. La jambe se mit bientôt à enfler et me fit souffrir. Au coucher du soleil, j'aperçus les premiers bâtiments russes et chinois, et plus tard le monastère de Zain. Nous atteignîmes une petite rivière qui coule le long d'une montagne : sur le sommet de celle-ci furent disposées des roches blanches de façon à former les lettres d'une prière thibétaine. Au pied de la hauteur se trouvait un cimetière pour les lamas, c'est-à-dire un tas d'ossements et une meute de chiens. Enfin le monastère apparut, juste en dessous de nous, formant un carré entouré de palissades. Au milieu s'élevait un grand temple, tout à fait différent de tous ceux que j'avais vus dans l'ouest de la Mongolie, sans que le style cependant en soit ni chinois ni thibétain : c'était un bâtiment blanc, aux murs perpendiculaires, avec des rangées régulières de fenêtres à cadres noirs, un toit de tuiles noires, et, entre le mur et le toit, une garniture inusitée faite de faisceaux de branchages provenant d'un arbre thibétain dont le bois ne pourrit jamais. Un autre bâtiment carré, plus petit, se trouvait à l'est, comprenant des maisons russes reliées au monastère par le téléphone.

— C'est la maison du dieu vivant de Zain, m'expliqua le Mongol, en désignant le petit bâtiment. Il aime les coutumes russes.

Au nord, sur une colline de forme conique, s'élevait une tour qui rappelait le Zikkurat de Babylone. C'était le temple où l'on gardait les livres et manuscrits anciens, les ornements et objets brisés autrefois employés dans les cérémonies religieuses, ainsi que les robes des Houtouktous défunts. Derrière ce musée se dressait une falaise abrupte, impossible à gravir. Sur le flanc de cette falaise, taillées dans la pierre, on voyait des images de dieux lamaïstes, sculptées là sans souci de la symétrie. Elles avaient un mètre à deux mètres et demi de haut. Le soir, les moines allumaient des lampes en face de ces hauts-reliefs, afin qu'on pût voir de loin ces images de leurs dieux et de leurs déesses. Nous entrâmes dans le quartier des affaires. Les rues étaient désertes et on ne voyait aux fenêtres que des femmes et des enfants. Je m'arrêtai dans une boutique russe dont j'avais vu d'autres succursales sur d'autres points du pays. A mon grand étonnement, ils m'accueillirent comme un ami. J'appris que le Houtouktou de Narabanchi avait averti tous les monastères que, partout où j'irais, on devrait me donner aide et assistance, parce que j'avais sauvé le monastère de Narabanchi, et, d'après les signes évidents des divinations, j'étais un Bouddha incarné, chéri des dieux. Cette lettre de l'aimable Houtouktou me servit grandement. Je devrais peut-être même dire qu'elle me préserva de la mort. L'hospitalité de mes hôtes me fut de la plus grande assistance, ma jambe blessée ayant enflé et étant devenue très douloureuse. Quand j'enlevai mes bottes, mon pied était couvert

de sang, mon ancienne blessure ayant été ouverte par le coup de pied de cheval. On fit venir un *felcher* pour me soigner et me panser, et je pus recommencer à marcher trois jours après.

Je ne trouvai pas le colonel Kazagrandi à Zain Chabi. Après avoir anéanti le détachement des irréguliers chinois qui avaient tué le commandant, il était reparti par Van Kure. Le nouveau commandant me transmit la lettre de Kazagrandi où celui-ci m'invitait cordialement à lui rendre visite après avoir pris quelque repos à Zain. Un document mongol était joint à la lettre, me donnant le droit de recevoir des chevaux et des voitures de troupeau en troupeau au moyen de l'ourga, que je décrirai plus loin, et qui m'ouvrit sur la vie mongole et sur le pays, de nouveaux horizons que je n'aurais pas connus autrement. Ce voyage de plus de trois cents kilomètres m'était un surplus de fatigue que j'aurais volontiers évité, mais Kazagrandi, que je n'avais pas encore rencontré, avait évidemment des raisons sérieuses pour désirer me voir.

A une heure, le lendemain de mon arrivée, je reçus la visite du « dieu même » de l'endroit, *Gheghen* Pandita Houtouktou. Il m'était impossible d'imaginer plus étrange et la plus extraordinaire apparition de dieu. C'était un jeune homme de vingt ou vingt-deux ans, petit, maigre, aux mouvements vifs et nerveux, le visage expressif, éclairé et dominé, comme les physiologies de tous les dieux mongols, par de grands yeux effrayés. Il était vêtu d'un uniforme russe en soie bleue, avec des épaulettes d'or portant le signe réservé au Houtouktou Pandita, un pantalon de soie bleue, de hautes bottes, et, sur la tête, une toque blanche en astrakan, surmontée d'une pointe jaune. A son ceinturon étaient suspendus un revolver et une épée. Je ne savais guère que penser de ce dieu déguisé. Il prit une tasse de thé et commença à parler, mêlant le mongol et le russe.

— Non loin de ma Kure se trouve l'ancien monastère d'Erdeni Dzou, érigé sur l'emplacement des ruines de Karakorum, ancienne capitale de Gengis Khan ; Kublai Khan y fit de fréquentes visites : il venait en pèlerinage à ce sanctuaire et s'y reposait après ses fatigues car il était empereur de Chine, des Indes, de Perse, d'Afghanistan, de Mongolie et de la moitié de l'Europe. A l'heure actuelle il ne reste plus que des ruines et des tombeaux pour marquer la place de cet ancien jardin des jours bienheureux. Les pieux moines de Baroun Kure ont trouvé, dans les chambres souterraines, des manuscrits plus anciens même qu'Erdeni Dzou. C'est là que mon Maramba Meetchikatak a découvert une prédiction selon laquelle le Houtouktou de Zain qui porterait le titre de Pandita n'aurait que vingt et un ans, naîtrait au cœur des terres de Gengis Khan, et porterait sur la poitrine le signe naturel du swastika, que ce Houtouktou serait honoré par le peuple à une époque de grandes guerres et de grandes calamités, qu'il commencerait la lutte contre les serviteurs du mal rouge, qu'il les vaincrait, ramènerait l'ordre dans le monde, et célébrerait cet heureux jour dans la cité en érigeant des temples blancs et en faisant sonner à toute volée dix mille cloches. Le Pandita Houtouktou, c'est moi ! Les signes et symboles se sont rencontrés en ma personne. Je détruirai les bolcheviks, les serviteurs du mal rouge et je me reposerai à Moscou de mon glorieux labeur. Aussi ai-je demandé au colonel Kazagrandi de m'enrôler parmi les troupes du baron Ungern et de me permettre de combattre. Les lamas cherchent à m'empêcher de partir, mais qui donc est dieu ici ?

Il frappa du pied d'un air courroucé tandis que les lamas et la garde qui l'accompagnaient courbaient la tête avec révérence.

En me quittant, il m'offrit un *hatyk* et, fouillant dans mes sacoches, j'y trouvai le seul article qui pût être considéré comme digne d'être offert en présent à un Houtouktou, une petite bouteille d'osmiridium, ce rare et naturel associé du platine.

— Voici le plus stable et le plus dur des métaux, lui dis-je. Que ce soit le symbole de votre gloire et de votre puissance, Houtouktou !

Le Pandita me remercia et m'invita à lui rendre visite. Quand je me sentis mieux de ma

blessure, j'allai chez lui ; sa maison était arrangée à l'européenne : il avait la lumière électrique, des sonnettes électriques et le téléphone. Il m'offrit du vin, des confiseries, et me présenta deux personnages très intéressants. L'un était un vieux chirurgien thibétain, au visage fortement marqué par la petite vérole, avec un gros nez et des yeux qui louchaient. C'était un curieux chirurgien, célèbre au Thibet. Ses fonctions consistaient à traiter et guérir les Houtouktous quand ils étaient malades et à les empoisonner quand ils devenaient trop indépendants ou trop extravagants, ou quand leur politique ne concordait pas avec les désirs du Conseil des lamas qui assistaient le Bouddha vivant ou le Dalaï Lama. En ce moment, Pandita Houtouktou repose probablement dans la paix éternelle sur le haut d'une montagne sacrée, où il a été expédié par la sollicitude de son extraordinaire médecin de la cour. L'esprit guerrier de Pandita Houtouktou était très mal vu au Conseil des lamas qui protestaient contre le caractère aventureux de ce dieu vivant.

Pandita aimait le vin et les cartes. Un jour qu'il se trouvait en compagnie de Russes, vêtu à l'européenne, quelques lamas arrivèrent en courant annoncer que le service divin était commencé et que le dieu vivant devait prendre place sur l'autel pour y recevoir les prières des fidèles. Mais il n'était pas chez lui, il était parti jouer aux cartes. Sans se démonter le moins du monde, Pandita revêtit son manteau rouge de Houtouktou par dessus son veston et son pantalon gris à l'européenne et se laissa emporter dans son palanquin par les lamas scandalisés.

En même temps que le chirurgien empoisonneur, je rencontrai chez le Houtouktou un jeune homme de treize ans dont la jeunesse, la robe rouge et les cheveux courts me firent supposer que c'était un Bandi, ou étudiant, servant dans la maison du Houtouktou ; mais je découvris qu'il en était autrement. Ce jeune homme était le premier Hubilgan, lui aussi Bouddha incarné, habile diseur de bonne aventure et successeur de Pandita Houtouktou. Il était constamment ivre, grand joueur de cartes, et faisait sans cesse des plaisanteries à mourir de rire, qui blessaient profondément les lamas dans leur dignité.

Ce même soir je fis connaissance du second Hubilgan qui vint me faire visite ; c'était le véritable administrateur de Zain Chabi, domaine indépendant sous la domination directe du Bouddha vivant. Ce Hubilgan était un homme de trente-deux ans, grave, ascétique, d'excellente éducation et très profondément versé dans les sciences mongoles. Il connaissait le russe, lisait beaucoup dans cette langue, s'intéressant surtout à la vie et à l'histoire des autres peuples. Il avait beaucoup de respect pour le génie créateur du peuple américain et me dit :

— Quand vous irez en Amérique, demandez aux Américains de venir chez nous et de nous tirer des ténèbres qui nous entourent. Les Chinois et les Russes nous conduiront à la ruine. Seuls les Américains peuvent nous sauver.

C'est avec une grande satisfaction que je transmets la requête de ce Mongol influent, et son appel au peuple américain. Ne sauvera-t-on pas cette nation d'honnêtes gens, qu'on laisse dans les ténèbres et l'oppression ? Pourquoi la laisser périr ? L'âme mongole est riche en forces morales. Faites de ces braves gens un peuple cultivé ; apprenez-leur à utiliser les richesses de leur sol, et l'ancienne nation de Gengis Khan vous gardera toujours une amitié fidèle.

Quand je fus suffisamment rétabli, le Houtouktou m'invita à voyager en sa compagnie jusqu'à Erdeni Dzou, ce que j'acceptai volontiers. Le lendemain matin, une voiture légère, confortable, me fut amenée. Notre voyage dura cinq jours, au cours desquels nous visitâmes Ederni Dzou, Karakoroum, Hoto-Zaidam et Hara-Balgasum. Ce sont les ruines des monastères et des cités bâtis par Gengis Khan et ses successeurs, Ugadai-Khan, et Kublai, au treizième siècle. Il n'en reste plus que les murailles et les tours, quelques grands tombeaux et des livres de légendes et d'histoires.

— Regardez ces tombes ! me dit le Houtouktou, C'est ici que fut enseveli le fils de Khan-Uyuk. Les Chinois lui donnèrent de l'argent pour qu'il tue son père, mais sa sœur em-

pêcha le crime en tuant elle-même le jeune prince pour protéger son vieux père l'empereur. Là se trouve la tombe de Tsinilla, la femme bien-aimée de Khan-Mangu. Elle quitta la capitale de la Chine pour se rendre à Khaxga Bolgasoun où elle devint amoureuse du hardi berger Damcharen, celui qui, monté sur son cheval, courait plus vite que le vent et attrapait des yacks et des chevaux sauvages de ses mains nues. Le khan, furieux, fit étrangler l'infidèle, mais l'ensevelit ensuite avec les honneurs impériaux et vint fréquemment sur sa tombe pleurer son amour perdu.

— Et que devint Damcharen ? demandai-je.

Le Houtouktou lui-même l'ignorait ; mais son vieux serviteur, qui connaissait toutes les légendes, répondit :

— Avec l'aide de féroces brigands Tchahars il combattit les Chinois pendant longtemps. Mais on ne sait pas comment il est mort.

Dans les ruines, les moines viennent prier à certaines époques ; ils cherchent aussi des livres ou objets sacrés qui se trouvent cachés ou ensevelis sous les décombres. Dernièrement on a trouvé deux fusils chinois, deux anneaux d'or et de grosses liasses de manuscrits attachés avec des courroies.

Pourquoi cette région a-t-elle attiré les puissants empereurs et les khans qui régnèrent du Pacifique à l'Adriatique ? me demandai-je. Certainement, ce n'est pas à cause de ces montagnes, de ces vallées couvertes de mélèzes et de bouleaux, pour ces vastes terrains sablonneux, ces lacs retirés et ces rochers stériles.

Les grands empereurs, se rappelant la vision de Gengis Khan, ont cherché ici de nouvelles révélations et de nouvelles prédictions relatives à sa miraculeuse et majestueuse destinée, qu'entourèrent les honneurs divins, l'obéissance et la haine. Où pouvaient-ils entrer en rapport avec les dieux, les bons et les mauvais esprits, sinon ici-même où ils demeurent ? Toute la région de Zain, couverte de ces anciennes ruines, était bien l'endroit prédestiné.

— Peuvent seuls faire l'ascension de cette montagne, ceux qui sont nés en ligne directe de Gengis Khan, m'expliqua le Pandita. A mi-hauteur, l'homme ordinaire suffoque, et s'il veut s'aventurer plus haut, il meurt. Il y a quelque temps, des chasseurs mongols poursuivirent une meute de loups dans la montagne, et quand ils atteignirent cette région, tous périrent. Sur les flancs gisent des ossements d'aigles, de mouflons et de ces antilopes kabarga qui courent légères et rapides comme le vent. C'est là qu'habite le mauvais démon qui possède le livre des destinées humaines.

J'avais là la réponse.

Dans le Caucase occidental je gravis une fois une montagne entre Soukhoum Kalé et Toupsei où périssent les loups, les aigles et les chèvres sauvages. Les hommes y périraient aussi s'ils ne traversaient la région à cheval. La terre produit de l'acide carbonique qui se dégage des flancs de la montagne, détruisant toute vie animale. Le gaz s'attache au sol formant une couche d'environ cinquante centimètres d'épaisseur. Les cavaliers passent au-dessus de cette couche et les chevaux redressent la tête, s'ébrouent et hennissent de peur jusqu'à ce qu'ils aient passé cette zone dangereuse. Ici, sur le sommet de cette montagne où le mauvais démon parcourt le livre de la destinée humaine, se produit le même phénomène, et je compris la peur sacrée des Mongols aussi bien que le sévère attrait de ce lieu pour les descendants de Gengis Khan, hauts de taille, presque des géants. Leurs têtes altières dominent les couches de gaz empoisonné, si bien qu'ils peuvent atteindre les cimes de cette terrible et mystérieuse montagne. On peut donner aussi une explication géologique du phénomène, car c'est ici qu'est la limite méridionale des dépôts houillers produisant l'acide carbonique et le gaz des marais.

Non loin des ruines qui couvrent les terres de Hun Doptchin Djamtsso se trouve un petit

lac, qui quelquefois, brûle avec des flammes rouges, terrifiant les Mongols et les troupeaux de chevaux. Naturellement ce lac est riche en légendes. C'est ici qu'un météore est tombé et s'est enfoncé profondément dans le sol. L'excavation produite a formé le lac. Or, il paraît que les habitants des passages souterrains, moitié hommes, moitié démons, travaillent à extraire cette pierre céleste de son lit profond, mais elle met le lac en feu quand ils la soulèvent et retombe malgré tous leurs efforts. Ce lac, je ne l'ai pas vu moi-même : un colon russe m'expliqua qu'il se trouvait sans doute du pétrole sur la surface de l'eau, et que les feux des bergers, ou encore les rayons ardents du soleil le mettent en flammes.

Quoi qu'il en soit, tout ceci nous aide à comprendre l'attrait de ce pays pour les potentats mongols. C'est Karakoroum qui m'a fait la plus forte impression. Là vécut le cruel et sage Gengis Khan ; il y conçut ses projets gigantesques : noyer l'ouest dans le sang et répandre sur l'est une gloire telle qu'on n'en avait jamais connue de semblable. Deux Karakoroums furent construits par Gengis Khan, l'un près de Tatsagol sur la route des caravanes, l'autre dans le Pamir où les guerriers mélancoliques ensevelirent les plus grands conquérants dans un mausolée érigé par cinq cents captifs qui furent sacrifiés à l'esprit du défunt quand l'œuvre fut achevée.

Le guerrier Pandita Houtouktou fit une prière sur les ruines où erraient les ombres de ces potentats qui avaient régné sur la moitié du monde ; son âme brûlait du désir d'accomplir les mêmes exploits chimériques et de s'élever jusqu'à la gloire de Gengis Khan et de Tamerlan.

Le lendemain de notre retour à Zain Chabi, me sentant tout à fait rétabli, je décidai de poursuivre mon voyage jusqu'à Van Kure. Je pris congé du Houtouktou qui m'offrit un grand *hatyk* et me remercia chaleureusement du présent que je lui avais donné le premier jour.

— C'est un remède splendide ! s'écria-t-il. Après notre excursion, je me sentais très fatigué, mais j'ai pris votre médecine et je suis tout à fait remis d'aplomb. Merci, merci mille fois !

Le pauvre garçon avait avalé mon osmiridium. Assurément cela ne pouvait pas lui faire du mal ; mais que cela lui eût fait du bien, voilà qui était merveilleux ! Peut-être les docteurs occidentaux voudront-ils essayer ce nouveau remède, inoffensif et peu coûteux – il n'y en a que huit livres dans le monde entier – je demande seulement qu'on me laisse la possession des droits pour la Mongolie, Barga, Sinkiang, Koukou-Nor et les autres pays de l'Asie centrale.

Un vieux colon russe me servit de guide. On me donna une grande voiture, légère et confortable, qui était traînée d'une façon merveilleuse. Une perche, de quatre mètres de long, était fixée perpendiculairement à l'avant des brancards. De chaque côté, deux cavaliers prenaient cette perche en travers du pommeau de leur selle et galopaient en me traînant à leur suite par la plaine. Derrière nous suivaient quatre autres cavaliers, avec quatre chevaux de renfort.



30

ARRÊTÉ !

A environ dix-huit kilomètres de Zain, du haut d'une crête, nous aperçûmes, serpentant dans la vallée, une file de cavaliers que nous rencontrâmes une demi-heure plus tard sur le bord d'une rivière profonde et marécageuse. Ce groupe était composé de Mongols, de Buriats

et de Thibétains armés de fusils russes. En tête de la colonne chevauchaient deux hommes, et l'un d'eux, coiffé d'une énorme toque noire en astrakan, une cape en feutre noir avec un capuchon rouge du Caucase sur les épaules, me barra la route et d'une voix brutale et grossière me demanda :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous et où allez-vous ?

Je répondis laconiquement. Ils me dirent alors que leur détachement avait été envoyé par le baron Ungern et était sous les ordres du capitaine Vandaloff.

— Je suis le capitaine Bezrodnoff, juge militaire.

Soudain il se mit à rire à gorge déployée. Son visage insolent et stupide me déplaisait, et, saluant les officiers, j'ordonnai à mes cavaliers d'avancer.

— Oh non ! s'écria-t-il, en me barrant la route à nouveau. Je ne puis vous autoriser à aller plus loin. Je veux causer longuement avec vous de choses sérieuses et vous allez revenir à Zain avec moi.

Je protestai et lui montrai la lettre du colonel Kazagrandi, mais il me répondit froidement :

— Cette lettre concerne le colonel Kazagrandi : quant à revenir à Zain pour causer avec moi, c'est mon affaire. Maintenant donnez-moi vos armes.

Il m'était impossible d'obéir à cet ordre, dussé-je être menacé de mort.

— Ecoutez, lui dis-je. Parlez-moi franchement. Est-ce que votre détachement combat les bolcheviks ou bien êtes-vous tout simplement de l'armée rouge ?

— Non, je vous assure, me répondit l'officier buriat Vandaloff, en s'approchant de moi. Il y a déjà trois ans que nous combattons les bolcheviks.

— Alors il m'est impossible de vous livrer mes armes, répliquai-je avec calme. Je les ai apportées de Sibérie soviétique, elles m'ont servi souvent dans les combats et maintenant ce sont des officiers blancs qui veulent me les enlever ! C'est un affront que je ne puis tolérer. A ces mots je jetai mon fusil et mon Mauser dans la rivière. Les officiers étaient gênés. Bezrodnoff devint rouge de colère.

— Je vous ai épargné, ainsi qu'à moi, une humiliation, lui expliquai-je.

Bezrodnoff tourna son cheval en silence. Le détachement de trois cents hommes passa devant moi : seuls deux cavaliers s'arrêtèrent ; ils ordonnèrent à mes Mongols de faire demi-tour avec la voiture, puis prirent position derrière mon petit groupe. Ainsi j'étais arrêté ! Un des cavaliers derrière moi était un Russe et me dit que Bezrodnoff emportait avec lui de nombreuses condamnations à mort. Assurément la mienne était du nombre.

A quoi bon s'être frayé un chemin à travers des détachements rouges, avoir souffert du froid et de la faim, avoir frôlé la mort au Thibet pour tomber maintenant sous les balles des Mongols de Bezrodnoff ? Ce n'était pas la peine d'avoir voyagé si longtemps, d'être venu de si loin ! Dans n'importe quel poste de Tcheka en Sibérie j'aurais pu trouver cette fin de mes épreuves.

Quand nous arrivâmes à Zain Chabi, on examina mon bagage et Bezrodnoff commença à m'interroger minutieusement sur les événements qui s'étaient passés à Ouliassoutaï. Nous causâmes environ trois heures, pendant lesquelles j'essayai de défendre tous les officiers d'Ouliassoutaï, l'assurant qu'il était impossible de se fier aux seuls rapports de Domojiroff. Quand nous eûmes terminé notre entretien, le capitaine se leva et me présenta ses excuses pour m'avoir retardé dans mon voyage. Ensuite il m'offrit un splendide Mauser à poignée d'argent il me dit :

— Votre fierté m'a beaucoup plu. Je vous prie d'accepter cette arme en souvenir de moi.

Le lendemain matin je quittai de nouveau Zain Chabi, ayant dans ma poche le laissez-passer de Bezrodnoff pour ses sentinelles.



31

VOYAGE PAR « OURGA »

Une fois encore je parcourus les endroits déjà vus, la montagne d'où j'avais aperçu le détachement de Bezrodnoff, le fleuve où j'avais jeté mes armes, et bientôt je laissai tout cela derrière moi. Au premier relais nous eûmes la désagréable surprise de ne pas trouver de chevaux. Dans la *yourta* se trouvait l'hôte, avec deux de ses fils. Je lui montrai mon document et il s'écria :

— Le *Noyon* a droit à l'*ourga*. On va lui trouver des chevaux aussitôt.

Il sauta en selle, prit avec lui deux de mes Mongols et, se munissant de longues perches de quatre à cinq mètres de long, pourvues à l'extrémité d'une boucle de corde, les trois hommes partirent au galop. Ma voiture suivait. Nous quittâmes la route, traversâmes la plaine et, au bout d'une heure, trouvâmes un troupeau de chevaux au pâturage. Le Mongol en attrapa quelques-uns à l'aide de sa perche munie d'un nœud coulant, appelé « *ourga* ». Des montagnes voisines accoururent au galop les propriétaires du troupeau. Quand le vieux Mongol leur eut montré mes papiers, ils acquiescèrent avec soumission et fournirent quatre de leurs hommes pour remplacer ceux qui m'avaient accompagné. C'est ainsi que voyagent les Mongols ; au lieu de passer par le poste de relais, ils vont de troupeau en troupeau, y attrapent à l'*ourga* de nouveaux chevaux et les font seller, les nouveaux propriétaires remplaçant les anciens guides. Tous les Mongols ainsi réquisitionnés par droit d'*ourga* s'efforcent de se décharger de leur tâche le plus rapidement possible et galopent à toute vitesse dans la direction indiquée vers le troupeau le plus proche afin de passer la mission au voisin. Un voyageur ayant le droit d'*ourga* peut attraper lui-même les chevaux, et, s'il ne trouve pas de gardiens, peut forcer ceux qu'il a déjà à continuer, laissant les animaux dans le troupeau où il fait sa nouvelle réquisition. Ceci est d'ailleurs très rare, car le Mongol n'aime pas aller rechercher ses animaux dans un troupeau appartenant à un autre, de peur des discussions qui ne manqueraient pas d'en résulter.

Grâce à ce droit d'*ourga*, je traversai des régions de la Mongolie inconnues des voyageurs, sur une distance de trois cents kilomètres. J'eus ainsi l'occasion d'observer la faune de cette partie du pays. Je vis d'énormes troupeaux d'antilopes comptant cinq à six mille têtes, des mouflons, des élans (*wapiti*), des antilopes musquées (*kabarga*). Parfois, vision rapide à l'horizon, passaient comme un éclair, de petits troupeaux de chevaux sauvages ou d'onagres.

J'observai à certain endroit une grande colonie de marmottes. Sur un espace de plusieurs kilomètres carrés étaient visibles leurs monticules et les trous menant à leurs terriers. Au milieu de ces monticules couraient les animaux jaune-gris ou bruns, de toutes tailles, les plus grands atteignant à peu près la moitié de la grosseur d'un chien ordinaire. Ils couraient avec lourdeur et leur peau semblait flotter comme si elle était trop large pour leurs corps replets. Les marmottes sont de remarquables prospecteurs : elles creusent constamment de profondes tranchées, rejetant les pierres à la surface. En de nombreux endroits les monticules étaient faits de minerai de cuivre, et plus au nord j'ai trouvé des minéraux contenant du wolfram et du vanadium. Quand la marmotte se tient à l'entrée de son trou, elle est assise toute droite sur ses pattes de derrière et ressemble à un morceau de bois, une souche ou une pierre. Aussitôt qu'elle aperçoit un cavalier, elle le guette avec curiosité et se met à siffler sur un ton aigu. Les chasseurs profitent de cette curiosité des marmottes pour s'approcher de leurs trous en brandissant des oriflammes au bout de longues perches. Toute l'attention de l'animal se concentre sur le drapeau et la balle qui vient le frapper lui apporte la raison d'être de cet objet inconnu.

J'assistai à une scène très intéressante en passant au milieu d'une colonie de marmottes, près d'une rivière nommée l'Orkhon. Il y avait des milliers de terriers ; aussi mes Mongols devaient-ils employer toute leur adresse pour éviter aux chevaux un faux pas qui aurait pu leur casser une jambe. Je remarquai une aigle volant en cercle, très haut au-dessus de nous. Tout d'un coup, il fonça comme une pierre sur un monticule où il resta immobile comme un roc. La marmotte, quelques minutes après, sortit de son trou pour se rendre chez une voisine. L'aigle sauta d'un air calme du sommet du trou et en boucha l'entrée avec une de ses ailes. La marmotte, entendant un bruit, se retourna et se précipita à l'attaque, essayant de pénétrer de force dans son trou où évidemment elle avait laissé ses petits. La lutte commença. L'aigle combattait de son aile restée libre, d'une patte et du bec, mais continuait à barrer l'entrée. La marmotte se précipita sur l'oiseau de proie avec beaucoup de courage mais tomba bientôt, frappée d'un coup à la tête. Alors seulement l'aigle retira son aile, s'approcha de la marmotte, l'acheva, et non sans difficulté l'enleva dans ses serres pour s'en repaître dans la montagne.

Presque à chaque endroit, en Mongolie, j'ai rencontré soit des couples, soit des compagnies entières de perdrix de prairie, appelées *salga*, ou perdrix-hirondelles parce que leurs longues queues ressemblent à celles des hirondelles et que leur vol aussi se rapproche beaucoup du vol de celles-ci. Ces oiseaux ne sont nullement sauvages ni craintifs car ils vous laissent approcher à dix ou quinze pas ; mais quand ils s'envolent, ils s'élèvent très haut et parcourent des distances considérables sans se poser, sifflant tout le temps comme les hirondelles. Leur couleur est en général gris-clair et jaune, bien que les mâles aient de jolies taches brunes sur le dos et les ailes, et leurs pattes sont couvertes de plumes épaisses.

L'*ourga* grâce auquel je pus faire ces observations dans des régions peu fréquentées avait cependant quelques inconvénients. Les Mongols me transportaient directement et avec rapidité vers ma destination et recevaient avec satisfaction les dollars chinois que je leur donnais. Mais après avoir fait environ huit mille kilomètres sur ma selle cosaque qui, maintenant, gisait derrière moi dans la voiture, couverte de poussière, je me révoltai contre les secousses et les sursauts auxquels me condamnaient ces courses éperdues dans une charrette entraînée à toute vitesse sur les pierres, les monticules et les fossés, par des chevaux sauvages menés à bride abattue ; la voiture bondissait, craquait, et, à vrai dire, ne tenait bon que, par la préoccupation farouche et obstinée de prouver au voyageur étranger le confort et l'agrément d'un bon équipage mongol ! Tous mes os commençaient à être douloureux. Je finis par gémir à toute secousse et par souffrir d'une attaque très pénible de sciatique à ma jambe blessée. La nuit, je ne pouvais ni dormir, ni rester étendu, ni même rester assis sans souffrance et je passais toute la nuit à faire les cent pas dans la plaine, en écoutant les ronflements sonores des habitants de la *yourta*.

Quelquefois j'avais à me défendre contre deux énormes chiens noirs qui m'attaquaient. Le lendemain, je ne pus endurer cette torture que jusqu'à midi, et je fus obligé d'abandonner et de me coucher. La souffrance était intolérable. Je ne pouvais remuer ni la jambe ni le dos et je finis par avoir une forte fièvre. Nous fûmes obligés de nous arrêter et de nous reposer. J'avalai toutes mes provisions d'aspirine et de quinine mais sans que cela m'apportât aucun soulagement. J'avais devant moi la perspective d'une nuit sans sommeil et je n'y pouvais penser sans frayer. Nous étions descendus dans la *yourta* réservée aux visiteurs, près d'un petit monastère. Mes Mongols invitèrent le docteur lama à venir me voir : il me donna une poudre très amère et m'assura que je pourrais repartir le lendemain matin. Je ressentis bientôt un accroissement des palpitations du cœur, après quoi la douleur devint plus vive encore. De nouveau je passai une nuit sans sommeil, mais quand le soleil se leva la douleur cessa instantanément et, une heure après, j'ordonnais qu'on me sellât un cheval, car je redoutais de continuer mon voyage dans la voiture.

Tandis que les Mongols attrapaient les chevaux, arriva à ma tente le colonel N.-N. Philipoff qui me dit qu'il protestait énergiquement contre les accusations portées contre lui, contre son frère et Poletika et d'après lesquelles on les faisait passer pour des bolcheviks. Bezrodnoff l'avait autorisé à aller à Van Kure pour y voir le baron Ungern qu'on y attendait. Seulement Philipoff ne savait pas que son guide mongol était armé d'une grenade et qu'un autre Mongol avait été envoyé à l'avance avec une lettre pour le baron. Il ne savait pas que Poletika et ses frères étaient fusillés au même moment à Zain Chabi. Philipoff était pressé et désirait atteindre Van Kure le jour même. Je partis une heure après lui.



32

UN VIEUX DEVIN

Nous suivîmes la route des courriers. Dans cette région, les Mongols n'avaient que de misérables chevaux épuisés, obligés qu'ils étaient continuellement de fournir des montures aux nombreux messagers de Daichin Van et du colonel Kazagrandi. Nous dûmes nous arrêter au dernier relais précédant Van Kure, où un vieux Mongol et son fils tenaient le poste. Après souper, il prit l'omoplate du mouton, d'où la chair avait été soigneusement grattée puis, me regardant, et plaçant l'os dans les charbons ardents avec quelques incantations, il me dit :

— Je vais vous dire votre avenir ; toutes mes prédictions se réalisent.

Quand l'os fut noirci, il le retira, souffla les cendres, et commença à examiner la surface très attentivement, puis, le mettant devant le feu, à regarder à travers. Il continua cet examen pendant longtemps puis, son visage exprimant, la terreur, remplaça l'os dans le feu.

— Qu'avez-vous vu ? demandai-je en riant.

— Taisez-vous ! murmura-t-il. J'ai découvert des signes horribles.

Il reprit l'os, se remettant à l'examiner sur toute la surface, marmottant sans cesse des prières et faisant des gestes étranges. Puis d'une voix calme et solennelle, il fit ses prédictions.

— La mort, en la personne d'un grand homme blanc à cheveux roux, se tiendra derrière vous, et vous guettera longtemps, de tout près. Vous la sentirez et vous attendrez, mais la mort se retirera. Un autre homme blanc deviendra votre ami. Avant le quatrième jour vous perdrez des amis. Ils périront frappés d'un long couteau. Je les vois déjà dévorés par les chiens. Méfiez-vous de l'homme à la tête en forme de selle. Il s'efforcera de causer votre mort.

Pendant longtemps encore après qu'il m'eût révélé mon avenir, nous restâmes à fumer et à prendre le thé, mais toujours le vieillard me regardait avec crainte. Dans mon esprit jaillit la pensée qu'ainsi doit être regardé par ses compagnons de prison celui qui est condamné à mourir. Le lendemain matin, nous prîmes congé du devin avant que le soleil ne fût levé et quand nous eûmes fait environ vingt-cinq kilomètres, nous fûmes en vue de Van Kure. Je trouvai le colonel Kazagrandi à son quartier général. C'était un homme de bonne famille, ingénieur expérimenté, excellent officier, qui s'était distingué pendant la guerre à la défense de l'île de Moom, dans la Baltique et ensuite dans la lutte contre les bolcheviks sur la Volga. Le colonel Kazagrandi m'invita à prendre un bain dans une vraie baignoire qui se trouvait dans la maison du président de la Chambre de commerce.

J'étais encore dans cette maison quand un jeune capitaine, de haute taille, entra. Il avait les cheveux roux, longs et bouclés, un visage extraordinairement blanc, bien qu'épais et sans intelligence, de grands yeux froids comme l'acier, des lèvres fines, presque féminines. Mais dans ses yeux se lisait une telle cruauté froide qu'on avait déplaisir à regarder son visage, pourtant non sans attrait. Quand il quitta la pièce, notre hôte me dit que c'était le capitaine Veseloffsky, officier d'ordonnance du général Redzoukine, qui combattait les rouges au nord de la Mongolie. Ils venaient d'arriver le jour même pour conférer avec le baron Ungern.

Après le déjeuner, le colonel Kazagrandi m'invita à venir le voir dans sa *yourta* et nous commençâmes à parler des événements qui se passaient en Mongolie occidentale où la situation était devenue très tendue.

— Connaissez-vous le docteur Gay ? me demanda Kazagrandi. Vous savez qu'il m'a aidé à former mon détachement, mais Ourga l'accuse d'être un agent des soviets.

Je défendis Gay du mieux que je pus. Il m'avait aidé et avait été mis hors de cause par Kolchak lui-même.

— Oui, oui, c'est ainsi que j'ai essayé de justifier Gay moi aussi, mais Redzoukine vient d'arriver avec des lettres que Gay a envoyées aux bolcheviks et qui ont été saisies sur la route. Par ordre du baron Ungern, Gay et sa famille ont aujourd'hui été envoyés au quartier général de Redzoukine et j'ai bien peur qu'ils n'arrivent pas à destination.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Ils seront exécutés avant ! répondit le colonel.

— Que faire ? répondis-je. Il est impossible que Gay soit bolchevik, il a trop de culture et d'intelligence pour cela.

— Je ne sais pas, je ne sais pas ! murmura le colonel avec un geste de découragement, essayez d'en parler à Redzoukine.

Je résolus d'aller trouver Redzoukine aussitôt, mais juste à ce moment le colonel Philipoff entra et commença à parler des erreurs que l'on commettait dans l'instruction militaire des soldats. Quand j'eus remis mon manteau, un autre homme entra. C'était un officier de petite taille, portant une casquette cosaque verte à visière, un manteau mongol gris déchiré et la main droite en écharpe dans un foulard noir noué autour du cou. C'était le général Redzoukine à qui je fus aussitôt présenté. Pendant notre conversation, le général, poliment et habilement, s'enquit de nos faits et gestes depuis trois ans, plaisantant et riant avec discrétion. Quand il sortit, je profitai de l'occasion et l'accompagnai.

Il m'écouta très attentivement et très poliment, puis d'une voix tranquille me dit :

— Le docteur Gay est l'agent des soviets : il s'est déguisé en blanc afin de mieux voir, de mieux entendre et de tout savoir. Nous sommes entourés d'ennemis. Le peuple russe est démoralisé et il est prêt à toutes les trahisons pour avoir de l'argent. C'est ainsi que Gay a agi. D'ailleurs, à quoi bon discuter plus longtemps à son sujet ? Lui et sa famille ont vécu. Aujourd'hui mes hommes les ont exécutés à cinq kilomètres d'ici.

Plein de frayeur, consterné, je regardai le visage de ce petit homme actif, à la voix douce et aux manières courtoises. Dans ses yeux se lisait tant de haine et de ténacité que je compris aussitôt le respect tremblant de tous les officiers que j'avais vus en sa présence. Plus tard, à Ourga, j'appris d'autres choses sur le général, qui se distinguait aussi bien par sa bravoure que par sa cruauté. C'était le chien de garde du baron Ungern, prêt à se jeter dans le feu ou à la gorge de ceux que son maître lui désignerait.

Quatre jours seulement avaient passé et « mes amis » avaient péri frappés d'un « long couteau ».

Ainsi une partie au moins de la prédiction était réalisée. Maintenant il me restait à attendre la menace de la mort. Je n'attendis pas longtemps. Deux jours plus tard, le chef de la division de cavalerie asiatique arrivait. C'était le baron Ungern von Sternberg.



33

« LA MORT, EN LA PERSONNE D'UN HOMME BLANC,
SE TIENDRA DERRIÈRE VOUS »

« Le terrible général, le baron », arriva tout à fait à l'improviste, sans être signalé par les avant-postes du colonel Kazagrandi. Après avoir causé avec celui-ci, il nous invita, le colonel N.-N. Philipoff et moi, à comparaître devant lui. Ce fut Kazagrandi qui m'apporta la convocation. Je voulus m'y rendre aussitôt mais le colonel me retint environ une demi-heure, et me souhaita bonne chance.

— Que Dieu vous aide ! Allez !

C'était un étrange message d'adieu, peu rassurant et tout à fait énigmatique. Je pris mon Mauser, et cachai dans le revers de ma manche mon cyanure de potassium. Le baron était descendu dans la *yourta* du médecin-major. Quand j'entrai dans la cour, le capitaine Veseloffsky vint à moi. Il avait à sa ceinture un sabre cosaque et un revolver sans gaine. Il entra dans la *yourta* pour annoncer mon arrivée.

— Entrez, dit-il en sortant de la tente. A l'entrée, mes yeux distinguèrent une mare de sang que le sol n'avait pas encore eu le temps d'absorber, signe de mauvais augure qui semblait marquer le destin de celui qui m'avait précédé. Je frappai.

— Entrez ! me répondit une voix grêle.

Comme je passais le seuil, un homme vêtu d'une tunique mongole en soie rouge se précipita sur moi comme un tigre, me serra la main d'un air pressé, puis se rejeta sur le lit qui se trouvait d'un côté de la tente.

— Dites-moi qui vous êtes. Tout autour de nous il y a des espions et des agitateurs, s'écria-t-il d'une voix perçante et nerveuse tout en fixant les yeux sur moi.

En un instant je me rendis compte de son apparence extérieure et de son caractère : une petite tête et de larges épaules ; des cheveux blonds en désordre ; une moustache rousse en brosse, un visage émacié comme ceux des vieilles icônes byzantines. Puis tous ces traits disparurent et je ne vis plus qu'un grand front avancé, surmontant des yeux d'acier, perçants, fixés sur moi comme ceux d'un animal au fond d'une caverne. Mes observations ne durèrent que l'instant d'un éclair, mais je compris que devant moi se trouvait un homme dangereux prêt à se lancer brusquement dans l'irrévocable. Bien que le danger fût évident, je ressentis profondément l'insulte.

— Asseyez-vous, dit-il d'un ton cassant et d'une voix sifflante, en m'indiquant une chaise et en tortillant nerveusement sa moustache.

Je sentais la colère monter en moi et je lui dis, sans m'asseoir :

— Vous vous êtes permis de m'offenser, baron. Mon nom est assez connu pour que vous m'évitiez de pareilles épithètes. Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, parce que vous avez la force de votre côté, mais vous ne me forcerez pas à parler à quelqu'un qui m'insulte.

A ces mots, il se redressa sur le lit, et, visiblement étonné, commença à m'examiner, retenant sa respiration et tortillant toujours sa moustache. Gardant mon calme apparent, je jetai

un coup d'œil indifférent tout autour de la *yourta*, et je remarquai alors le général Redzoukine. Je le saluai d'un signe de tête et il me rendit mon salut en silence. Puis je me retournai du côté du baron qui, assis, tête baissée, les yeux fermés, se passait la main sur le front de temps en temps, en murmurant des mots inintelligibles.

Soudain, il se leva brusquement et dit en s'adressant à quelqu'un derrière moi :

— Sortez ! je n'ai plus besoin de vous.

Je me retournai et vis le capitaine Veseloffsky, au visage blanc et froid. Je ne l'avais pas entendu entrer. Il fit demi-tour militairement et sortit.

La mort, en la personne de l'homme blanc, était derrière moi, pensai-je, mais m'a-t-elle quitté ?

Le baron réfléchit un moment puis se mit à parler en phrases heurtées, inachevées.

— Je vous demande pardon... Vous comprenez, il y a tant de traîtres ! Les honnêtes gens ont disparu. Je ne puis me fier à personne. Il n'y a plus que des faux noms ; les papiers sont falsifiés. Les yeux et les paroles mentent. La démoralisation est partout, le bolchevisme a tout corrompu. Je viens de faire exécuter le colonel Philipoff, lui qui se disait le représentant de l'organisation blanche de Russie. Dans la doublure de ses vêtements nous avons trouvé deux codes secrets employés par les bolcheviks. Quand mon officier d'ordonnance a brandi son sabre au-dessus de sa tête, il s'est écrié : « Pourquoi veux-tu me faire tuer ? » Je ne puis avoir confiance en personne...

Il se tut et je gardai moi aussi le silence.

— Je vous demande pardon ! ajouta-t-il. Je vous ai offensé mais je ne suis pas seulement un homme, je suis le chef de forces importantes et j'ai en tête tant de soucis, de chagrins et de souffrances !

Je sentis dans sa voix un mélange de désespoir et de sincérité. Il me tendit franchement la main. Un silence suivit. Enfin je répondis :

— Que m'ordonnez-vous maintenant, car je n'ai aucun document, ni faux ni authentique ? Beaucoup de vos officiers me connaissent, et j'en pourrais trouver à Ourga qui se porteront garants que je ne suis ni agitateur ni...

— Inutile, inutile ! interrompit le baron. Tout est clair, tout est compris ! J'ai vu dans votre âme et je sais tout, C'est la vérité que le Houtouktou de Narabanchi a écrite à votre sujet. Que puis-je faire pour vous ?

Je lui expliquai comment mon ami et moi nous avions fui la Russie soviétique afin d'atteindre notre patrie et comment un groupe de soldats polonais s'étaient joints à nous dans l'espoir de retourner en Pologne ; et je lui demandai de nous donner son aide pour atteindre le port le plus proche.

— Avec plaisir, avec plaisir... je vous aiderai tous... répondit-il nerveusement, je vous conduirai à Ourga dans mon automobile. Demain nous partirons à Ourga et nous causerons de ce qu'on fera ensuite.

Je pris congé de lui et sortis de la *yourta*. En arrivant chez moi, je trouvai le colonel Kazagrandi marchant de long en large, avec anxiété, dans ma chambre.

— Grâce à Dieu ! s'écria-t-il en faisant le signe de la croix.

Sa joie était touchante, mais tout de même il me sembla que le colonel aurait pu prendre des mesures plus efficaces pour le salut de son hôte, si telle était son inclination. Les émotions de cette journée m'avaient épuisé et je me sentais vieilli de plusieurs années. Quand je me regardai dans la glace, il m'apparut que j'avais quelques cheveux blancs de plus. Pendant la nuit je ne pus dormir en pensant au jeune et fin visage du colonel Philipoff, à la mare de sang, aux yeux froids du capitaine Veseloffsky, au son de la voix du baron Ungern avec ses accents

de souffrance et de désespoir. Enfin je m'assoupis profondément. Je fus réveillé par le baron Ungern qui vint s'excuser de ne pouvoir me prendre dans sa voiture parce qu'il était obligé d'emmener Daichin Van. Mais il m'informa qu'il avait laissé des instructions pour qu'on me donnât son propre chameau blanc et deux Cosaques comme serviteurs. J'eus à peine le temps de le remercier qu'il était déjà parti précipitamment.

Le sommeil m'abandonna complètement. Je m'habillai et me mis à fumer pipe sur pipe, tout en réfléchissant : « Comme il est plus facile de combattre les bolcheviks sur les marécages de Seybi, et de traverser les crêtes neigeuses d'Ulan Taiga où les mauvais démons tuent les voyageurs ! Là-bas tout était simple et compréhensible, ici c'est un cauchemar effrayant, un orage sombre et sinistre ! » Je sentais toujours quelque tragédie, quelque horreur dans tous les mouvements du baron Ungern, derrière qui marchaient silencieux et pâle, Veseloffsky... et la mort.



34

L'HORREUR DE LA GUERRE

A l'aube, le lendemain matin, on m'amena le splendide chameau blanc et nous partîmes. Mon escorte était composée de deux Cosaques, de deux soldats mongols et d'un lama avec deux chameaux portant la tente et les provisions. Je craignais toujours que le baron, ne voulant pas disposer de moi en présence de mes amis à Van Kure, n'eût l'idée de préparer un voyage au cours duquel il serait facile de se défaire de moi sur la route. Une balle dans le dos et tout serait terminé. Par conséquent je me tenais toujours prêt à tirer mon revolver et à me défendre. Je pris soin tout le temps d'avoir les Cosaques en face de moi ou à mes côtés. Vers midi nous entendîmes au loin une sirène d'automobile et nous vîmes bientôt le baron Ungern passer à toute vitesse. Il avait avec lui deux officiers et le prince Daichin Van. Le baron me salua très cordialement et me cria :

— Je vous reverrai à Ourga !

— Ah ! pensai-je, je vais donc arriver à Ourga. Je pourrai par conséquent voyager tranquille. A Ourga j'ai beaucoup d'amis, sans compter les soldats polonais avec qui j'étais à Ouliassoutaï et qui m'avaient devancé dans ce voyage.

Après ma rencontre avec le baron, mes Cosaques furent pleins d'attentions pour moi et cherchèrent à me distraire en me disant des histoires. Ils me racontèrent leurs batailles, avec les bolcheviks en Transbaïkalie et en Mongolie, avec les Chinois près d'Ourga, la découverte qu'ils firent sur plusieurs soldats chinois de passeports communistes venant de Moscou ; ils me parlèrent de la bravoure du baron Ungern qui restait assis près d'un feu de camp, à fumer et à prendre le thé, en ligne, sans être jamais touché par une balle. Une fois, soixante-quatorze balles percèrent son manteau, sa selle et les caisses qui se trouvaient à côté de lui : aucune ne le toucha. C'était une des raisons de sa grande influence sur les Mongols. Ils racontaient qu'avant une bataille il avait fait une reconnaissance à Ourga avec un seul Cosaque et qu'à son retour il avait tué un officier et deux soldats chinois avec sa canne de bambou (tashur) ; qu'il n'empor-

taît avec lui rien que du linge de rechange et une paire de bottes ; qu'il était toujours calme et joyeux dans la bataille, grave et morose aux rares jours de paix ; et qu'on le trouvait toujours près de ses soldats quand ils se battaient.

Je leur racontai, en retour, ma fuite en Sibérie et le temps passa rapidement. Nos chameaux trottaient tout le temps, si bien qu'au lieu de faire trente kilomètres par jour nous en faisions près de quatre-vingts. Mon chameau était le plus rapide de tous. C'était une énorme bête, toute blanche, avec une magnifique crinière ; le baron Ungern l'avait reçu en présent d'un prince mongol en même temps que deux zibelines noires. Calme, vigoureux, ce hardi géant du désert était si grand que je me croyais en haut d'une tour. Après avoir traversé l'Orkhon, nous rencontrâmes le premier cadavre de soldat chinois, couché sur le dos, les bras étendus, en plein milieu de la route. Quand nous eûmes franchi les monts Burgut, nous entrâmes dans la vallée de la Tola au bout de laquelle se trouve Ourga. La route était jonchée de manteaux, de chemises, de chaussures, de casquettes et de bidons que les Chinois avaient jetés dans leur fuite ; ils y avaient laissé beaucoup de leurs morts. Plus loin, la route traversait un marécage de chaque côté duquel gisaient des monceaux de cadavres d'hommes, de chevaux et de chameaux, des voitures brisées et des débris de toute sorte. C'est ici que les Thibétains du baron Ungern détruisirent le train de combat des Chinois en fuite ; étrange et lugubre contraste que le spectacle des monceaux de cadavres à côté de la vie du printemps renaissant. Sur les étangs, des canards sauvages d'espèces variées sillonnaient la surface de l'eau ; dans l'herbe haute, les grues se livraient à leurs danses étranges, se faisant la cour ; sur les lacs, des cygnes et des oies glissaient en grands troupeaux ; dans les endroits marécageux, semblables à des taches de lumière, apparaissaient des couples de turpans, oiseaux sacrés aux brillantes couleurs. Sur les hauteurs, des dindes sauvages gambadaient et se battaient tout en mangeant ; des compagnies de perdrix *salga* passaient en sifflant ; tandis que sur le flanc de la montagne, à peu de distance, les loups lézardaient paresseusement au soleil, jappant et aboyant par instants comme de jeunes chiens joueurs.

Le quatrième jour nous atteignîmes les rives de la Tola quand il faisait déjà nuit. Il nous fut impossible de trouver le gué, et je forçai mon chameau à entrer dans le fleuve pour chercher un passage. Heureusement je découvris un endroit peu profond, bien qu'un peu vaseux, et nous pûmes traverser sans difficulté. Nous pouvions nous en féliciter, les chameaux exposant le voyageur à des surprises désagréables en pareille occasion ; quand ils trouvent que l'eau est trop profonde, et leur vient autour du cou, au lieu d'avancer en nageant comme le font les chevaux, ils se laissent flotter sur un côté, ce qui est, vous le devinez, assez ennuyeux pour les cavaliers. Nous plantâmes notre tente près de la rivière.

Vingt-cinq kilomètres plus loin, nous traversâmes un champ de bataille où eut lieu le troisième grand combat pour l'indépendance de la Mongolie. C'est ici que les troupes du baron Ungern s'opposèrent à l'avance de six mille Chinois qui arrivaient de Kiakhta pour défendre Ourga. Les Chinois furent mis en déroute et laissèrent quatre mille prisonniers. Cependant ceux-ci tentèrent de s'échapper pendant la nuit. Le baron Ungern envoya à leur poursuite les Cosaques de Transbaïkalie et les Thibétains, et c'est leur œuvre dont nous vîmes les résultats sur ce champ de mort. Il restait encore environ quinze cents cadavres sans sépulture : on en avait enterré à peu près autant, d'après ce que me dirent les Cosaques qui avaient pris part à cette bataille. Les morts portaient d'atroces blessures provenant de coups de sabre ; partout des équipements et autres débris gisaient épars. Les Mongols quittèrent la région avec leurs troupeaux, et les loups les remplacèrent ; beaucoup étaient cachés derrière les pierres ou dans les fossés quand nous passâmes. Des meutes de chiens devenus sauvages se battaient avec des loups pour la possession de cette affreuse proie. Enfin nous quittâmes ce lieu de carnage consacré au dieu maudit de la guerre. Nous approchâmes d'un cours d'eau rapide et

peu profond : les Mongols, sautant à terre, enlevèrent leurs casquettes et se mirent à boire. C'était un cours d'eau sacré passant à côté de la demeure du Bouddha vivant. De cette vallée sinueuse nous passâmes dans une autre où une crête montagneuse couverte de forêts épaisses et sombres apparut devant nous.

— Le saint Bogdo-Ol ! s'écria le lama. La demeure des dieux qui protègent notre Bouddha vivant !

Bogdo-Ol est l'énorme nœud qui relie trois chaînes de montagnes : Gegyl au sud-ouest, Gangyn au sud, et Huntu au nord. Cette montagne, couverte de forêts vierges, est la propriété du Bouddha vivant. Les forêts sont remplies de presque toutes les variétés d'animaux que l'on trouve en Mongolie mais la chasse n'y est pas permise. Tout Mongol violant cette loi est condamné à mort ; les étrangers sont expulsés. Il est interdit, sous peine de mort, de franchir le Bogdo-Ol. Un seul homme osa transgresser cet ordre : ce fut le baron Ungern qui traversa la montagne avec cinquante Cosaques, pénétra dans le palais du Bouddha vivant, où le pontife d'Ourga était tenu prisonnier par les Chinois, et l'enleva.



35

DANS LA CITÉ DES DIEUX VIVANTS, DES TRENTE MILLE BOUDDHAS ET DES SOIXANTE MILLE MOINES

Enfin nous avions devant les yeux la demeure du Bouddha vivant ! Au pied de Bogdo-Ol, derrière des murs blancs, s'élevait un édifice blanc, couvert de tuiles d'un bleu verdâtre qui luisaient au soleil. Il était entouré d'une riche verdure que tachetaient de-ci, de-là, les toits fantastiques de sanctuaires et de petits palais. Du côté opposé à la montagne, un long pont de bois traversait la Tola et reliait la demeure à la cité des moines, la cité sacrée, vénérée dans tout l'Orient sous le nom de Ta Kure ou Ourga.

Ici habitent, outre le Bouddha vivant, des foules de faiseurs de miracles, de prophètes, de sorciers et de docteurs. Tous ces personnages sont d'origine divine et honorés comme des dieux vivants. Sur le haut plateau, à gauche, se dresse un vieux monastère dominé d'une énorme tour rouge : on l'appelle la cité des lamas du Temple ; il contient une gigantesque statue dorée de Bouddha assis sur la fleur de lotus ; des dizaines de temples, de sanctuaires, d'*obos*, d'autels en plein air, de tours pour les astrologues, une cité grise de maisons basses et de *yourtas* où vivent à peu près soixante mille moines de tous âges et de tous rangs : des écoles, les archives sacrées, des bibliothèques, les demeures des étudiants Bandis, et les auberges pour accueillir les hôtes venus de la Chine, du Thibet, du pays des Buriats et de celui des Kalmouks.

En bas du monastère, se trouve la colonie étrangère où habitent les marchands, russes et chinois, pour la plupart. C'est là que le bazar oriental mêle ses foules multicolores et affairées. A un kilomètre de là, l'enclos gris de Maimachen entoure ce qui reste des boutiques chinoises, tandis qu'un peu plus loin, on voit une longue rangée de maisons particulières russes, un hô-

pital, une église, une prison et, enfin, l'édifice bizarre à quatre étages, en brique rouge qui fut autrefois le consulat russe.

Nous étions à peu de distance du monastère quand je remarquai plusieurs soldats mongols à l'entrée d'un ravin, traînant trois cadavres qu'ils voulaient y cacher.

— Que font-ils ? demandai-je.

Les Cosaques se contentèrent de sourire sans répondre. Soudain ils se dressèrent en saluant militairement. Du ravin sortit un cavalier monté sur un petit cheval mongol. Comme il passait près de nous, je remarquai ses épaulettes de colonel et sa casquette verte à visière. Il m'examina de ses yeux froids, sans couleur, que surplombaient d'épais sourcils. Un peu plus loin, il enleva sa casquette et s'épongea le crâne, qu'il avait chauve. Mes yeux remarquèrent l'étrange ondulation du sommet de la tête. C'était là l'homme à la tête en forme de selle contre lequel m'avait mis en garde le vieux devin du dernier relais avant Van Kure !

— Qui est cet officier ? demandai-je.

Bien qu'il fût déjà à une bonne distance en avant de nous, le Cosaque répondit à voix basse :

— Le colonel Sepaïloff, commandant d'armes à Ourga.

Le colonel Sepaïloff, le personnage le plus noir de la tragédie mongole ! Autrefois, mécanicien, puis gendarme, il avait gagné ses galons rapidement sous le régime tsariste. Il se tortillait sans cesse, nerveusement, parlait constamment, d'une voix gutturale et désagréable, éclaboussant de salive son interlocuteur, tout son visage contracté de spasmes. Il était atteint de folie et le baron Ungern le fit examiner deux fois par une commission de spécialistes, lui ordonnant le repos complet, espérant ainsi débarrasser ce personnage de son mauvais génie. J'appris plus tard que ce sadique exécutait lui-même les condamnés, plaisantant et chantant tandis qu'il les mettait à mort. Il courait sur lui des histoires macabres et terrifiantes. Toute la gloire de cruauté qu'on prêtait au baron Ungern appartenait à Sepaïloff.

Le baron m'avoua quelques jours plus tard que le colonel l'inquiétait, car celui-ci était bien capable d'exécuter son chef tout comme un simple condamné. De plus, Sepaïloff avait rencontré en Transbaïkalie un sorcier qui lui avait prédit la mort du baron, si celui-ci renvoyait son collaborateur. Aussi le baron redoutait-il Sepaïloff, dominé qu'il était par la superstition de cette prophétie. Le colonel ne connaissait aucune pitié pour tout ce qui était bolchevik ou associé à ceux-ci, de près ou de loin. C'est que les rouges l'avaient torturé en prison et, après sa fuite, avaient massacré toute sa famille. Il se vengeait maintenant.

Je descendis chez un marchand russe, et je reçus aussitôt la visite de mes compagnons d'Ouliassoutaï qui m'accueillirent avec joie, après avoir eu des inquiétudes sur l'issue de mon expédition à Zain Chabi et Van Kure. Je pris un bain, fis un peu de toilette et sortis avec eux. Nous entrâmes au bazar. Il y avait foule. Dans les groupes bizarres d'acheteurs et de marchands qui criaient à tue-tête, les couleurs éclatantes des étoffes chinoises, les colliers de perles, les boucles d'oreilles et les bracelets donnaient un air de fête ; les uns tâtaient des moutons vivants pour savoir s'ils étaient assez gras ; des bouchers découpaient de grands morceaux de mouton dans les carcasses suspendues à leur étal ; partout les fils de la plaine plaisantaient et riaient. Les femmes mongoles, avec leurs hautes coiffures surmontées de lourds bonnets d'argent, plats comme des soucoupes, admiraient les rubans de soie de toutes couleurs et les longs colliers de corail ; un grand Mongol, d'aspect imposant, examinait un troupeau de splendides chevaux et discutait le prix avec le *zahachine* ; un Thibétain, noir, vif, décharné, venu à Ourga pour offrir des prières au Bouddha vivant, ou peut-être porteur d'un message secret de l'autre dieu de Lhassa, était accroupi et marchandait un portrait du Bouddha au Lotus taillé dans l'agate ; dans un autre coin une foule de Mongols et de Buriats s'était rassemblée autour d'un marchand chinois vendant des tabatières finement peintes, en verre, en cristal, en porcelaine,

en améthyste, en jade, en agate et en néphrite : l'une d'elles, en néphrite verte, veinée régulièrement de brun, et sculptée, représentait un dragon enroulé autour d'un groupe de jeunes filles ; le marchand en demandait dix jeunes bœufs ; le rouge des longues lévites et des petites casquettes brodées d'or des Buriats se mêlait au noir des manteaux des Tartares et de leurs petites toques de velours qu'ils portent au sommet de la tête. La foule des lamas fournissait l'arrière-plan de cette tapisserie bigarée, avec leurs robes jaunes et rouges, leurs capes négligemment jetées sur leurs épaules et leurs coiffures variées, champignons jaunes, bonnets phrygiens rouges ou casques des anciens Grecs. Ils se mêlaient à la multitude, causant avec sérénité, égrenant leurs rosaires, disant la bonne aventure, cherchant surtout des riches Mongols à soigner ou à exploiter, à l'aide de révélations, de prédictions, ou d'autres mystères. L'espionnage religieux et politique se pratiquait sur une grande échelle. Des Mongols, arrivant de Mongolie intérieure, étaient entourés sans cesse d'un réseau invisible et serré de vigilants lamas. Sur les bâtiments flottaient des drapeaux russes, chinois et mongols ; une petite boutique portait la bannière étoilée ; sur les tentes étaient arborés les rubans, les carrés, les cercles, les triangles des princes et des particuliers atteints de la petite vérole ou de la lèpre, et qui en mouraient. Tout se mêlait en une masse éclatante sous le brillant soleil. Par moments on voyait les soldats du baron Ungern qui se pressaient, en uniforme bleu ; des Mongols et des Thibétains en habits rouges, avec des épaulettes jaunes, portant le swastika de Gengis Khan et les initiales du Bouddha vivant ; des soldats chinois appartenant à un détachement de l'armée mongole. Après la défaite de l'armée chinoise deux mille de ces braves implorèrent le Bouddha vivant de les enrôler dans ses légions, lui jurant fidélité. On les accepta et ils formèrent deux régiments portant à la casquette et aux pattes d'épaules, des dragons chinois argentés.

Comme nous traversions le marché, tournant le coin, et faisant retentir sa sirène, arriva une grande automobile. Elle contenait le baron Ungern, vêtu de sa tunique mongole en soie jaune avec une ceinture bleue. La voiture allait très vite mais il me reconnut, fit arrêter et descendit pour m'inviter à l'accompagner jusqu'à sa *yourta*. Sa tente était très simplement arrangée ; elle était dressée dans la cour d'un magasin chinois (hong). Son quartier général se trouvait dans deux autres *yourtas*, à peu de distance, et ses serviteurs occupaient une des maisons chinoises. Quand je lui rappelai sa promesse de m'aider à atteindre un port sur le Pacifique, le général me regarda de ses yeux brillants et me répondit en français :

— Mon œuvre ici tire à sa fin. Dans neuf jours commence la guerre contre les bolcheviks et j'entre en Transbaïkalie. Je vous prie de bien vouloir rester ici jusqu'à cette date. Il y a des années que je vis en dehors de toute société civilisée. Je suis seul avec mes pensées et je voudrais vous les faire connaître.

Nous causerons et vous verrez que je ne suis pas le « baron fou de sang » comme mes amis m'appellent, ni le « sévère grand-père » comme disent mes soldats et mes officiers, mais un homme tout simplement qui a beaucoup cherché et plus encore souffert.

Le baron resta silencieux quelques minutes, puis continua :

— J'ai réfléchi à ce qu'il convient de faire pour votre groupe. J'arrangerai tout. Mais je vous en prie, restez encore avec moi pendant ces neuf jours.

Que faire ? J'acceptai. Le baron me serra la main et commanda du thé.



36

FILS DE CROISÉS ET DE CORSAIRES

— Parlez-moi de vous et de votre voyage, me dit-il.

Je lui racontai tout ce qui me parut susceptible de l'intéresser et il suivit mon récit avec une attention extrême.

— Maintenant je vais vous parler de moi, et vous saurez qui je suis. Mon nom est entouré de tant de haine et de terreur que nul ne peut distinguer le vrai du faux, l'histoire de la légende. Un jour vous écrirez un livre, vous vous rappellerez votre passage en Mongolie et votre séjour dans la *yourta* du « général sanguinaire ».

Il ferma les yeux, ne cessant de fumer tout en parlant, précipitant ses phrases nerveusement, sans les achever, comme si on ne lui en laissait pas le temps.

— La famille des Ungern von Sternberg est ancienne : elle provient d'un mélange d'Allemands et de Hongrois, des Huns du temps d'Attila. Mes ancêtres guerriers prirent part à toutes les guerres européennes. On les vit aux croisades : un Ungern fut tué sous les murs de Jérusalem, où il combattait dans les troupes de Richard Cœur de Lion. La tragique croisade des enfants, elle-même, fut marquée par la mort de Raoul Ungern, à l'âge de onze ans. Quand les plus hardis guerriers du pays furent envoyés sur les frontières orientales de l'empire germanique, contre les Slaves, au douzième siècle, mon ancêtre Arthur était avec eux : c'était le baron Halsä Ungern Sternberg. Ces chevaliers des marches frontières formèrent l'ordre teutonique des Chevaliers moines qui, par le fer et par le feu, imposèrent le christianisme parmi les populations païennes, Lithuaniens, Esthoniens, Livoniens et Slaves. Depuis lors l'ordre des Chevaliers teutoniques a toujours compté parmi ses membres des représentants de notre famille. Quand l'ordre teutonique disparut dans le Grünewald, sous les coups des troupes polonaises et lithuaniennes, deux barons Ungern von Sternberg furent tués dans la bataille. Notre famille avait l'esprit guerrier, avec une tendance au mysticisme et à l'ascétisme.

« Pendant le seizième et le dix-septième siècle, plusieurs barons von Ungern avaient leurs châteaux en Livonie et en Esthonie. Maints contes et légendes rapportent leurs exploits. Heinrich von Sternberg, qu'on appelait « la Hache » était chevalier-errant. Les tournois de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie connaissaient son nom et sa lance, qui remplissaient de terreur le cœur de ses adversaires. Il tomba à Cadix sous l'épée d'un chevalier qui lui fendit le crâne. Le baron Raoul Ungern était un chevalier-brigand qui opérait entre Riga et Reval. Le baron Pierre Ungern avait son château dans l'île de Dago en pleine mer Baltique où il tenait à sa merci les marchands de son époque par ses exploits de corsaire.

« Au commencement du dix-huitième siècle, un fameux baron Wilhelm Ungern était connu sous le nom de « frère de Satan » à cause de sa pratique de l'alchimie. Mon grand-père était corsaire dans l'océan Indien, imposant le tribut aux vaisseaux anglais marchands et échappant pendant de nombreuses années à leurs navires de guerre. Capturé à la fin, il fut livré au consul russe qui le fit transporter en Russie où il fut condamné à la déportation en Transbaïkalie. Je suis, moi aussi, officier de marine, mais la guerre russo-japonaise me força à abandonner ma profession pour me joindre aux Cosaques du Zabaïkal. Toute ma vie je l'ai consacrée à la guerre, ou à l'étude du bouddhisme. Mon grand-père nous avait rapporté le bouddhisme des Indes : mon père et moi nous en devînmes des adeptes. En Transbaïkalie, j'ai essayé de former l'ordre militaire des bouddhistes pour organiser la lutte implacable contre la dépravation révolutionnaire.

Il se tut et but plusieurs tasses de thé, qu'il prenait très fort, noir comme le café.

— La dépravation révolutionnaire ! Qui donc y songe, en dehors du philosophe français Bergson et du très savant Tachi Lama au Thibet ?

Le petit-fils du corsaire, citant des théories et des ouvrages scientifiques, des noms de savants et d'écrivains, la Bible, les livres bouddhiques, mêlant le français, l'allemand, le russe et l'anglais, continua :

— Dans les livres bouddhiques comme dans les vieux livres chrétiens, on lit de graves prophéties relatives à l'époque où devra commencer la guerre entre les bons et les mauvais esprits. Alors viendra la malédiction inconnue qui, conquérant le monde, balayant toute civilisation, tuera toute moralité et détruira les peuples. Son arme est la révolution. Pendant toute révolution, l'intelligence créatrice aidée de l'expérience du passé sera remplacée par la force jeune et brutale du destructeur. Celui-ci placera et maintiendra au premier rang les passions viles et les bas instincts.

L'homme s'éloignera du divin et du spirituel. La grande guerre a prouvé que l'humanité doit s'élever vers un idéal toujours plus haut ; mais c'est à ce moment qu'apparut la malédiction que pressentirent le Christ, l'apôtre saint Jean, Bouddha, les premiers martyrs chrétiens, Dante, Léonard de Vinci, Goethe, Dostoïevski. La malédiction apparaissant fit reculer le progrès, nous barrant la route vers le divin. La révolution est une maladie contagieuse, et l'Europe, en traitant avec Moscou, s'est trompée elle-même comme elle a trompé les autres parties du monde. Le Grand Esprit a mis au seuil de notre vie Karma, qui ne connaît ni la colère ni le pardon. Il règle nos comptes, et le résultat sera la famine, la destruction, la mort de la civilisation, de la gloire, de l'honneur, la mort des nations, la mort des peuples. Je vois déjà cette horreur, cette sombre et folle destruction de l'humanité.

La porte de la *yourta* s'ouvrit brusquement : claquant les talons, raidi au garde-à-vous, un officier saluait.

— Pourquoi entrez-vous sans permission ? s'écria le général en colère.

— Excellence, notre petit poste à la frontière a capturé une patrouille ennemie et l'a amenée ici.

Le baron se leva. Ses yeux étincelaient et son visage était contracté de spasmes.

— Faites-les venir en face de ma *yourta* ! commanda-t-il. Tout était oublié – le discours inspiré, la voix pénétrante – tout avait disparu sous le commandement bref du chef implacable. Le baron mit sa casquette, saisit le *tachour* de bambou qu'il portait toujours à la main et sortit vivement. Je le suivis. En face de la *yourta* se tenaient six soldats rouges, entourés par les Cosaques.

Le baron s'arrêta, les regarda fixement pendant quelques minutes. Sur son visage on pouvait suivre le jeu violent de ses pensées. Puis il détourna les yeux, s'assit sur le seuil de la maison chinoise et médita longtemps. Enfin il se leva, se dirigea vers les prisonniers et, d'un mouvement plein de décision, toucha de son bambou chaque prisonnier à l'épaule, disant :

— Toi, à gauche. Toi, à droite ! Partageant le groupe en deux, quatre à droite et deux à gauche.

— Fouillez ces deux-là ! Ça doit être des commissaires ! ordonna-t-il.

Puis, se tournant vers les quatre autres, il demanda :

— Vous êtes sans doute cultivateurs et vous avez été mobilisés par les bolcheviks ?

— Oui, Excellence, s'écrièrent les soldats effrayés.

— Allez vous présenter au commandant et dites-lui que j'ai donné l'ordre de vous enrôler dans mes troupes !

Sur les deux autres on trouva des passeports de commissaires du service politique communiste.

Le général fronça les sourcils et, lentement, prononça la condamnation :

— Tuez-les à coups de bâton !

Il se détourna d'eux et rentra dans la *yourta*. Mais notre conversation, après cet incident, devint un peu embarrassée et je pris congé du général.

Après le dîner, plusieurs officiers d'Ungern vinrent dans la maison russe où j'étais descendu. Nous causions avec animation quand nous entendîmes soudain une trompe d'automobile et les officiers se turent aussitôt.

— Le général passe par ici, dit l'un d'une voix changée.

Notre conversation interrompue reprit, mais pour peu de temps. L'employé de la maison vint en courant nous avertir :

— Le baron !

Celui-ci entra, et s'arrêta à la porte. Les lampes n'étaient pas encore allumées et il commençait à faire nuit. Le baron nous reconnut pourtant aussitôt, s'approcha de la maîtresse de maison et lui baisa la main. Il salua chacun aimablement, accepta la tasse de thé qu'on lui offrit et s'approcha de la table. Puis il parla :

— Je suis venu vous enlever votre hôte, dit-il à la maîtresse de maison. Puis, se tournant vers moi, il me demanda :

— Voulez-vous faire une promenade en automobile ? Je vous montrerai la ville et les environs.

Je pris mon manteau et, suivant mon habitude familière, j'y glissai mon revolver, ce qui fit rire le baron.

— Laissez donc ! Ici vous êtes en sécurité. D'autre part, rappelez-vous la prédiction du Houtouktou de Narabanchi : la Fortune sera toujours avec vous.

— Parfait ! répondis-je en riant. Je n'ai pas oublié la prédiction. Seulement je ne sais pas au juste ce que le Houtouktou a voulu dire par la Fortune. Peut-être est-ce la mort, comme pour tant d'autres, après mon long et pénible voyage, et j'avoue que je préfère aller plus loin et que la mort ne m'attire pas.

Nous sortîmes. A la porte une énorme Fiat nous attendait avec ses phares éblouissants. Le chauffeur, assis au volant, était immobile comme une statue, restant la main à la casquette, dans la position du salut, tout le temps que nous mîmes à nous asseoir.

— A la station de T. S. F. ! Ordonna le baron. L'auto bondit. La ville, comme un peu plus tôt, était encore toute grouillante de ses foules orientales, mais leur aspect était encore plus étrange et plus merveilleux. Parmi la multitude bruyante passaient, rapides, des cavaliers mongols, buriats et thibétains ; des caravanes de chameaux levaient solennellement la tête à notre passage ; les roues de bois des charrettes mongoles criaient de douleur ; tout était illuminé par les grandes lampes à arc de la station d'électricité que le baron Ungern avait fait construire aussitôt après la prise de la ville en même temps qu'un réseau téléphonique et un poste de télégraphie sans fil. Il fit aussi nettoyer et désinfecter la ville par ses hommes, les rues n'ayant probablement pas connu le balai depuis l'époque de Gengis Khan. Il organisa un service d'autobus reliant les différents quartiers ; il fit construire des ponts sur la Tola et sur l'Orkhon, publia un journal, créa un laboratoire vétérinaire et des hôpitaux, ordonna la réouverture des écoles, protégea le commerce, faisant pendre sans pitié les soldats russes et mongols qui pillaient les magasins chinois.

Son commandant d'armes ayant arrêté deux Cosaques et un soldat mongol qui avaient volé de l'eau-de-vie dans un magasin chinois, amena les coupables devant le baron. Celui-ci les

fit entrer dans sa voiture, alla aussitôt au magasin, rendit l'eau-de-vie au marchand, et ordonna au Mongol de pendre un des Russes à la porte de l'établissement. Une fois le Cosaque pendu, il commanda :

— Maintenant pendez l'autre !

L'autre était à peine exécuté qu'il se tournait vers le commandant et lui ordonnait de pendre immédiatement le Mongol à côté des deux autres. Cette justice expéditive parut satisfaire tout le monde, mais le marchand chinois s'approcha, désespéré, du baron et le supplia :

— Général ! Baron ! Je vous en prie, enlevez ces hommes de ma porte ou bien personne ne voudra plus entrer dans ma boutique !

Nous passâmes à toute vitesse à travers le quartier du commerce et, après avoir traversé une petite rivière, nous entrâmes dans le quartier russe. Plusieurs soldats russes et quatre Mongoles, assez coquettes d'aspect, se tenaient sur le pont quand nous passâmes. Les soldats s'immobilisèrent au salut comme des statues, les yeux fixés sur le visage sévère de leur chef. Les femmes commencèrent par s'enfuir, effarouchées, puis, prises sans doute par la contagion de la discipline militaire, portèrent la main à leur coiffure et saluèrent, aussi immobiles que leurs galants. Le baron me regarda et se mit à rire.

— Vous voyez la discipline ! Même les femmes mongoles qui me saluent !

Nous fûmes bientôt sur la plaine, la voiture filant comme une flèche, le vent sifflant et faisant claquer les pans de nos manteaux. Mais le baron, assis, les yeux fermés, disait toujours : « Plus vite ! Plus vite ! » Nous gardâmes quelque temps le silence.

— Hier j'ai battu mon officier d'ordonnance pour être entré sans permission dans ma yourte et avoir interrompu mon histoire, dit-il.

— Vous pouvez la continuer maintenant, répondis-je.

— Ça ne vous ennue pas ? Eh bien, il ne me reste plus grand-chose à vous dire et ce sera la partie la plus intéressante. Je vous ai expliqué comment je voulais fonder un ordre militaire de bouddhistes en Russie. Pourquoi ? Pour protéger l'évolution de l'humanité et lutter contre la révolution parce que je suis certain que l'évolution conduit à la divinité et que la révolution ne mène qu'à la bestialité. Mais j'ai travaillé en Russie ! En Russie, où les paysans sont grossiers, illettrés, emportés, constamment en colère, haïssant tout et tous sans comprendre pourquoi. Ils sont méfiants, matérialistes : ils n'ont pas d'idéal élevé. Les intellectuels vivent dans un idéalisme imaginaire, sans réalité. Ils ont une tendance constante à tout critiquer, mais ils manquent de puissance créatrice. Ils n'ont aucune force de volonté ; ils ne savent que parler, parler. Comme les paysans, ils n'aiment rien ni personne. Leurs sentiments sont purement imaginaires.

Leurs pensées passent sans laisser de traces, comme des mots vides. Aussi mes compagnons commencèrent-ils bientôt à violer les règlements de l'ordre. Alors j'établis l'obligation du célibat, la renonciation absolue à la femme, aux comforts de la vie, au superflu, selon les enseignements de la religion jaune.

Afin que le Russe puisse dompter ses instincts, je prescrivis l'usage illimité de l'alcool, du haschisch et de l'opium. A présent je fais pendre les officiers et les soldats qui boivent de l'alcool ; à ce moment-là nous en buvions jusqu'à la « fièvre blanche », jusqu'au delirium tremens. Il me fut impossible d'organiser l'ordre, mais je groupai autour de moi trois cents hommes que j'avais réussi à rendre d'une audace prodigieuse et d'une férocité sans égale. Ils se conduisirent en héros pendant la guerre contre l'Allemagne d'abord, puis contre les bolcheviks, mais il n'en reste plus beaucoup.

— Le poste de T. S. F., Excellence ! avertit le chauffeur.

— Entrez ! ordonna le général.

Au sommet d'une colline se trouvait la puissante station que les Chinois, dans leur retraite, avaient en partie détruite, mais qui avait été reconstruite par le génie de l'armée Ungern. Le général prit connaissance des télégrammes et me les communiqua. Ils venaient de Moscou, de Tchita, de Vladivostok et de Pékin. Sur une feuille jaune étaient des messages chiffrés que le baron glissa dans sa poche en me disant :

— Ces messages viennent des services de renseignement que j'ai à Tchita, Irkoutsk, Kharbin et Vladivostok. Mes hommes sont tous des juifs, très habiles, très hardis, des amis à moi. J'ai aussi un officier juif, Voulfovitch, qui commande mon aile droite. Il est aussi féroce que Satan, mais intelligent et courageux... Maintenant nous allons filer comme le vent.

Nous repartîmes à toute vitesse, plongeant dans les ténèbres de la nuit. Ce fut une course éperdue. La voiture bondissait sur les pierres et par-dessus les fossés, franchissant même d'étroits ruisseaux, le chauffeur semblant n'éviter que les gros rochers. Sur la plaine, à notre passage en trombe, je remarquai plusieurs fois des points brillants qui s'allumaient dans la nuit et s'éteignaient aussitôt.

— Des yeux de loups ! dit mon compagnon avec un sourire. Nous les avons engraisés de la chair des nôtres et de celle des ennemis ! remarqua-t-il d'un air calme, en se tournant vers moi pour continuer sa profession de foi.

— Pendant la guerre, nous vîmes se corrompre peu à peu l'armée russe, nous prévîmes la trahison de la Russie envers les Alliés et le danger menaçant de la révolution. Afin de réagir, nous formâmes le projet d'unir tous les peuples mongols qui n'avaient pas oublié leur ancienne foi et leurs vieilles coutumes, d'en faire un seul Etat asiatique, composé de tribus autonomes, sous la souveraineté morale et législative de la Chine, patrie de la plus ancienne et de la plus haute des civilisations. Cet Etat devait comprendre les Chinois, les Mongols, les Thibétains, les Buriats, les Kirghiz et les Kalmouks. Il était nécessaire que cet Etat fût puissant matériellement et moralement, pour élever une barrière contre la révolution et conserver soigneusement l'esprit, la philosophie et la politique de respect de l'individu qui lui seraient propres. Si l'humanité, folle et corrompue, continue à menacer l'esprit divin dans le cœur de l'homme, à répandre le sang, à empêcher tout progrès moral, l'Etat asiatique se doit d'arrêter de façon décisive cette marche à la ruine et d'établir la paix, une paix durable et sûre. Cette propagande eut un grand succès pendant la guerre même parmi les Turcomans, les Kirghiz, les Buriats et les Mongols.

« Arrêtez ! s'écria soudain le baron. »

La voiture s'arrêta avec une violente secousse. Le général sauta à terre et m'invita à le suivre. Nous marchâmes quelque temps dans la prairie, le baron toujours penché vers le sol comme s'il y cherchait quelque trace.

— Ah ! murmura-t-il à la fin. Il est parti... Je le regardai, intrigué.

— Un riche Mongol avait ici sa yourte. C'était le fournisseur d'un marchand russe, Noskoff. Celui-ci était un homme féroce, comme le prouve le nom sous lequel il était connu des Mongols : Satan. Il faisait battre ou emprisonner ses débiteurs mongols par les autorités chinoises. Noskoff avait ruiné ce riche Mongol, qui perdit toute sa fortune et s'enfuit à quarante-cinq kilomètres d'ici. Noskoff l'y poursuivit, enleva tout ce qui lui restait en bétail et chevaux et le laissa mourir de faim avec sa famille. Quand je pris Ourga, le Mongol se présenta devant moi avec une trentaine d'autres familles mongoles ruinées de la même façon par Noskoff. Ils réclamaient sa mort... Je fis pendre Satan.

De nouveau l'automobile courait, faisant un grand détour dans la prairie, de nouveau le baron de sa voix aigre et nerveuse parcourait en pensée tout le cercle de la vie asiatique.

— La Russie trahit la France, l'Angleterre et l'Amérique, elle signe le traité de Brest-Litovsk et amena le règne du chaos. Alors nous décidâmes de mobiliser l'Asie contre l'Allemagne. Nos

envoyés pénétrèrent en Mongolie, au Thibet, dans le Turkestan et en Chine. A cette époque les bolcheviks commencèrent à tuer tous les officiers russes : nous fûmes obligés d'entreprendre contre eux la guerre civile et d'abandonner nos projet panasiatiques ; mais nous espérons, plus tard, éveiller l'Asie tout entière et, avec son aide, ramener la paix et le royaume de Dieu sur la terre. Je me plais à penser que j'ai contribué pour ma part à cette œuvre en délivrant la Mongolie.

Il redevint silencieux ; réfléchissant un moment.

— Mais quelques-uns de mes associés dans cette œuvre ne m'aiment pas, à cause de ma sévérité et de ce qu'ils appellent mes atrocités, ajouta-t-il avec tristesse. Ils ne comprennent pas encore que nous ne combattons pas seulement un parti politique mais une secte d'assassins, destructeurs de toute civilisation contemporaine. Pourquoi les Italiens exécutent-ils les anarchistes qui lancent des bombes ? Et moi je n'aurais pas le droit de débarrasser le monde de ceux qui veulent tuer l'âme du peuple ? Moi, descendant des chevaliers teutoniques, des croisés et des corsaires, je ne connais que la mort comme châiment pour des assassins !... Rentrez ! commanda-t-il au chauffeur.

Une demi-heure plus tard, nous revoyions les lumières électriques d'Ourga.



37

LE CAMP DES MARTYRS

En approchant de l'entrée de la ville, nous vîmes une automobile arrêtée en face d'une petite maison.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le baron. Allez là-bas !

Notre voiture se rangea à côté de la première. La porte de la maison s'ouvrit brusquement, plusieurs officiers sortirent précipitamment, essayant de se cacher.

— Arrêtez ! ordonna le général. Rentrez !

Ils obéirent et il entra après eux, appuyé sur son bambou.

La porte restant ouverte, je pus tout voir et tout entendre.

— Malheur à eux ! murmura le chauffeur. Nos officiers savaient que le baron était sorti de la ville avec moi, ce qui signifie toujours un long voyage et ils ont dû en profiter pour s'amuser. Il va les faire rouer de coups.

Je pouvais voir le bout de la table couvert de bouteilles et de boîtes de conserves. D'un côté deux jeunes femmes étaient assises, qui se dressèrent d'un bond à l'entrée du général. J'entendis la voix rauque du baron prononçant des phrases brèves, sèches, sévères.

— Votre patrie est en train de mourir... La honte en retombe sur vous... et vous ne le comprenez pas... vous ne le sentez pas... vous voulez du vin et des femmes... Coquins ! Brutes !... Cent cinquante coups de tachour à chacun de vous !

La voix s'abaissa jusqu'à n'être plus qu'un murmure.

— Et vous, mesdames, vous rendez-vous compte de la ruine de votre nation ? Non ? Pour vous, ça n'a aucune importance. N'avez-vous plus aucun sentiment pour vos maris qui sont au

front et qui peut-être en ce moment même sont en train de se faire tuer ? Vous n'êtes pas des femmes... J'honore la femme, dont les sentiments sont plus profonds et plus forts que ceux de l'homme ; mais vous n'êtes pas des femmes ! Ecoutez-moi : une fois encore, et je vous fais pendre !

Il revint à la voiture et fit sonner la trompe lui-même, plusieurs fois. Aussitôt des cavaliers mongols arrivèrent au galop.

— Emmenez ces hommes au commandant. J'enverrai des ordres plus tard.

Nous gardions le silence. Le baron, énervé, respirait bruyamment, allumant plusieurs cigarettes l'une après l'autre, et les jetant après une ou deux bouffées.

— Vous dinerez avec moi, me dit-il.

Il invita son chef d'état-major, un homme très réservé, taciturne, mais d'une éducation supérieure. Les domestiques nous servirent un plat chinois chaud, suivi de viande froide et d'une compote de fruits de Californie, le tout accompagné de l'inévitable thé. Nous mangions à la chinoise avec des baguettes. Le baron semblait ennuyé.

Avec beaucoup de précaution, je commençai à parler des officiers coupables et m'efforçai de les excuser en faisant valoir les circonstances extrêmement pénibles dans lesquelles ils vivaient.

— Ils sont pourris jusqu'à la moelle, ils n'ont plus aucun bon sentiment, ils sont tombés aux abîmes, murmura le général.

Le chef d'état-major parla dans le même sens que moi, enfin le baron lui ordonna de téléphoner au commandant de relâcher les officiers.

Le lendemain je me promenai avec mes amis dans les rues, observant l'animation de la ville. L'énergie du baron exigeait une activité constante et il l'imposait à tout son entourage. Il était partout, voyait tout, mais ne gênait jamais le travail de ses subordonnés. Tout le monde était à l'œuvre.

Le soir, le chef d'état-major m'invita chez lui où je rencontrai un grand nombre d'officiers, très intelligents. Je leur racontai mon voyage et nous causions tous avec animation quand le colonel Sepaïloff entra, en chantonnant. Tous les autres se turent aussitôt et, l'un après l'autre, se retirèrent sous quelque prétexte. Il tendit à notre hôte quelques papiers, puis, se tournant vers nous, il dit :

— Je vous enverrai pour souper un délicieux pâté de poisson et de la soupe aux tomates.

Quand il eut quitté la pièce, notre hôte se saisit la tête dans les mains d'un geste de désespoir, en disant :

— Dire que c'est avec l'écume de la terre que nous sommes obligés de travailler, depuis la révolution !

Quelques minutes plus tard un soldat apportait de la part de Sepaïloff une soupière et le pâté de poisson. Tandis que le soldat se penchait sur la table pour y déposer les plats, le chef d'état-major me fit signe des yeux et me glissa :

— Regardez cette figure. Quand le soldat fut parti, l'hôte écouta avec attention, attendant que le bruit des pas se fût éloigné.

— C'est le bourreau de Sepaïloff, celui qui pend et qui étrangle les malheureux condamnés. Alors, à ma grande stupéfaction, il renversa la soupe sur le sol, puis, sortant de la *yourta*, il jeta le pâté par-dessus la palissade.

— C'est le dîner de Sepaïloff et bien que ce soit sans doute très savoureux, c'est peut-être aussi empoisonné ! Chez Sepaïloff, il est dangereux de boire ou de manger.

Le cœur oppressé par ces incidents, je rentrai chez moi. Mon hôte n'était pas endormi et vint à ma rencontre, l'air effrayé. Mes amis étaient là également.

— Dieu soit loué ! s'écrièrent-ils tous. Il ne vous est rien arrivé ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Vous voyez, commença l'hôte, après votre départ un soldat est venu de la part de Sepaïloff, a emporté vos bagages, disant que vous l'aviez envoyé les chercher ; nous savions ce que cela voulait dire, on allait tout fouiller et ensuite...

Je compris aussitôt le danger. Sepaïloff pouvait introduire ce qu'il voulait dans mes affaires, et m'accuser ensuite. Mon vieil ami l'agronome et moi, nous partîmes aussitôt chez Sepaïloff. Je laissai mon compagnon à la porte, j'entrai, et je rencontrai le même soldat qui nous avait apporté le souper. Sepaïloff me reçut immédiatement. En réponse à ma protestation, il m'assura que c'était une erreur, et me demandant d'attendre un instant, il sortit. J'attendis cinq, dix, quinze minutes, mais personne ne vint. Je frappai à la porte, personne ne répondit. Alors je me décidai à aller trouver le baron et me dirigeai vers la sortie. La porte était fermée à clef. J'essayai d'ouvrir l'autre porte. Elle était fermée également. J'avais été pris au piège. Je voulus aussitôt appeler mon ami mais, apercevant un téléphone au mur, j'appelai le baron Ungern. Quelques moments plus tard, il apparut avec Sepaïloff.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il à Sepaïloff d'une voix sévère et menaçante ; et, sans attendre la réponse, il le frappa de sa canne, si violemment, que le colonel tomba.

Nous sortîmes et le général ordonna qu'on amenât mes bagages. Puis il me conduisit à sa *yourta*.

— Vous habiterez ici désormais, dit-il. Je suis très heureux de cet incident, remarqua-t-il avec un sourire, car maintenant je puis dire tout ce que je veux.

Ceci m'encouragea à poser une question :

— Puis-je vous parler de tout ce que j'ai vu et entendu ici ? Il réfléchit un moment avant de répondre :

— Donnez-moi votre carnet de notes.

Je lui passai l'album où j'avais fait quelques croquis de mon voyage et il y écrivit ces mots : « Après ma mort, baron Ungern. »

— Mais je suis plus âgé que vous et je mourrai avant vous, lui fis-je remarquer.

Il ferma les yeux, courba la tête et murmura :

— Non ! Cent trente jours encore et tout sera fini ; ensuite... le nirvâna ! Comme je suis las, de chagrin, de misère et de haine !

Nous gardâmes le silence longtemps. Je sentais que je m'étais fait un ennemi mortel du colonel Sepaïloff et qu'il était prudent de quitter Ourga le plus tôt possible. Il était deux heures du matin. Soudain le baron se leva.

— Allons chez le grand et bon Bouddha, dit-il, le visage chargé de profondes pensées, les yeux étincelants, les traits contractés par un amer et mélancolique sourire. Il fit amener l'automobile.

Ainsi vivait ce camp de réfugiés martyrs, poursuivis par les circonstances, entraînés vers la mort, conduits par la haine et le mépris de ce descendant des chevaliers teutoniques. Et lui, qui les martyrisait, ne connaissait ni une journée ni une nuit de paix. Les pensées, empoisonnées mais impérieuses, lui consumaient le cœur ; il se torturait lui-même, subissant des souffrances de Titan, sachant que chaque jour raccourcissait d'une unité la courte chaîne de cent trente anneaux qui l'attirait vers la mort.



38

EN PRÉSENCE DU BOUDDHA

A notre arrivée au monastère nous quittâmes l'automobile et nous nous plongeâmes dans le labyrinthe d'étroites allées qui nous conduisirent en face du plus grand temple d'Ourga, dont les murs thibétains sont dominés par un toit prétentieux de style chinois. Une seule lanterne brillait à l'entrée. La lourde porte garnie de bronze et d'acier était fermée. Quand le général frappa l'énorme gong de cuivre suspendu à la porte, des moines effrayés commencèrent à courir dans toutes les directions, et, voyant le général-baron, se prosternèrent à terre, n'osant relever la tête.

— Levez-vous, dit le baron, et conduisez-nous dans le temple !

L'intérieur ressemblait à celui de tous les temples de lamas : on y voyait les mêmes drapeaux multicolores portant des prières, des signes symboliques et des images de saints ; les longues banderoles de soie suspendues au plafond ; des images de dieux et de déesses. De chaque côté du chœur se trouvaient les bancs rouges des lamas et de la maîtrise. Sur l'autel, de petites lampes faisaient briller l'or et l'argent des vases et des candélabres. Derrière était suspendu un lourd rideau de soie jaune portant des inscriptions thibétaines. Les lamas tirèrent le rideau.

Dans la faible lumière des lampes vacillantes apparut la grande statue de Bouddha assis dans le lotus d'or. Le visage du dieu était calme et indifférent ; seule, une douce lueur semblait l'animer. De chaque côté, il était gardé par des milliers de petits Bouddhas apportés en offrande par les fidèles. Le baron frappa le gong pour attirer l'attention du Grand Bouddha sur sa prière et jeta une poignée de pièces de monnaie dans la grande coupe de bronze. Alors ce fils de croisés qui avait étudié tous les philosophes occidentaux, fermant les yeux, se couvrant le visage de ses mains jointes, pria. Je remarquai un rosaire noir à son poignet gauche. Sa prière dura environ dix minutes. Ensuite il me conduisit à l'autre bout du monastère et me dit :

— Je n'aime pas ce temple. Il est neuf et a été construit par les lamas quand le Bouddha vivant était devenu aveugle. Je ne trouve pas sur le visage du Bouddha doré les larmes, ni les espoirs, ni la détresse ou la reconnaissance du peuple. Celui-ci n'a pas encore eu le temps d'y laisser les traces de ses prières. Nous allons voir maintenant le vieux sanctuaire des prophéties.

C'était un édifice beaucoup plus petit, noirci par l'âge, ressemblant à une tour, avec un toit en dôme. Les portes étaient ouvertes. Des deux côtés de la porte se trouvaient des roues à prières, qu'on pouvait faire tourner. Au-dessus, une plaque de cuivre avec les signes du zodiaque. A l'intérieur, deux moines, psalmodiant les sutras sacrés, ne levèrent pas les yeux à notre entrée. Le général s'approcha d'eux et leur dit :

— Jetez des dés pour savoir le compte de mes jours.

Les prêtres apportèrent deux coupes remplies de dés et firent rouler ceux-ci sur leur table basse. Le baron regarda, compta en même temps qu'eux et dit :

— Cent trente ! Toujours cent trente !

S'approchant de l'autel qui portait une ancienne statue de Bouddha en pierre qui avait été apportée des Indes, il se remit à prier. Le jour commençait à poindre. Nous nous promenâmes dans le monastère, visitant les temples et les sanctuaires, le musée de l'école de médecine, la

tour des astrologues et la cour où les Bandis et les jeunes lamas s'exercent le matin à la lutte. A d'autres endroits les lamas tiraient à l'arc. Quelques-uns des lamas, d'un grade plus élevé, nous offrirent du mouton, du thé et des oignons sauvages.

A notre retour à la *yourta*, j'essayai de dormir, mais en vain. Trop de questions m'inquiétaient : « Où suis-je ? A quelle époque suis-je en train de vivre ? » Sans m'en rendre compte avec précision, je sentais confusément l'invisible présence de quelque grande idée, d'un projet gigantesque, d'une indescriptible misère humaine.

Après notre déjeuner, le général manifesta le désir de me présenter au Bouddha vivant. Il est si difficile d'obtenir une audience du Bouddha que je fus ravi de cette occasion. Notre voiture s'arrêta bientôt à la porte du grand mur rayé blanc et rouge qui entoure le palais du dieu. Deux cents lamas en robes jaunes et rouges se précipitèrent pour saluer le général, le Chiang Chun, d'un murmure respectueux : « Khan ! dieu de la guerre ! » En cortège solennel ils nous conduisirent à une salle spacieuse où la lumière était tamisée. De lourdes portes sculptées s'ouvraient sur l'intérieur du palais. A l'extrémité de la salle, sur une estrade, se trouvait le trône, recouvert de coussins de soie jaune.

Le dossier était rouge, dans un cadre de bois doré ; de chaque côté, des écrans de soie jaune dans des cadres d'ébène aux sculptures compliquées, et, contre les murs, des vitrines remplies d'objets de toutes sortes venant de Chine, du Japon, des Indes ou de Russie. Je remarquai, parmi les bibelots, un marquis et une marquise en porcelaine de Sèvres, d'une grâce exquise. Devant le trône à une longue table basse, étaient assis huit nobles Mongols : le président, un digne vieillard au visage intelligent et énergique, aux grands yeux pénétrants, me rappela les authentiques statues de bois des saints bouddhistes dont les yeux sont faits de pierres précieuses, que j'avais vues au musée impérial de Tokio, dans les salles consacrées au bouddhisme, où les Japonais montrent les anciennes statues d'Amida, de Daunichi-Bouddha, de la déesse Kwannon et du joyeux Hotei.

C'était le Houtouktou Jahantsi, président du Conseil des ministres de Mongolie, honoré et vénéré bien au-delà des frontières de son pays. Les autres personnages étaient les ministres, khans et les princes de Khalkha. Jahantsi Houtouktou invita le baron Ungern à s'asseoir à côté de lui, et on apporta pour moi une chaise européenne. Le baron annonça au Conseil des ministres, par l'intermédiaire d'un interprète, qu'il quitterait la Mongolie dans quelques jours et les implora de protéger la liberté conquise par le pays des successeurs de Gengis Khan, dont l'âme toujours vivante demande aux Mongols de redevenir un peuple puissant et de réunir à nouveau en un grand Etat asiatique tous les royaumes sur lesquels il avait régné.

Le général se leva et tous les autres l'imitèrent. Il prit congé de chacun en particulier, avec gravité. Devant Jahantsi Lama il s'inclina, tandis que le Houtouktou lui donnait sa bénédiction avec imposition des mains. De la Chambre du Conseil, nous passâmes dans la maison de style russe qui est l'habitation particulière du Bouddha vivant. La maison était entourée d'une foule de lamas, rouges et jaunes ; de serviteurs, de conseillers, de fonctionnaires, de devins, de docteurs et de favoris. De la porte d'entrée partait une longue corde rouge dont l'autre extrémité était rejetée par dessus le mur, à côté de la grille. Des foules de pèlerins rampant à genoux touchent l'extrémité de la corde à l'extérieur et donnent au moine un *hatyk* de soie ou une pièce d'argent. En touchant la corde dont l'extrémité intérieure est dans la main du Bogdo, les pèlerins établissent la communication avec le dieu vivant incarné. Un courant de bénédiction coule par ce câble de poil de chameau et de crin de cheval. Tout Mongol ayant touché cette corde mystique reçoit un ruban rouge qu'il porte autour du cou comme témoignage de l'accomplissement de son pèlerinage.

J'avais beaucoup entendu parler du Bogdo Khan avant d'avoir l'occasion de le voir. On m'avait parlé de son goût pour l'alcool qui avait causé sa cécité, de ses inclinations pour la

culture occidentale et de sa femme qui aimait elle aussi à boire, et qui recevait en son nom de nombreuses délégations et beaucoup d'envoyés spéciaux.

Dans la salle dont le Bogdo avait fait son cabinet de travail, et où deux lamas secrétaires veillaient jour et nuit sur le coffre qui contenait les grands sceaux, régnait la simplicité la plus sévère. Sur une table basse en bois laqué, sans ornements, se trouvait ce qu'il fallait pour écrire, ainsi qu'un étui enveloppé de soie jaune contenant les sceaux donnés par le gouvernement chinois et par le Dalaï Lama. Tout près, un fauteuil bas, un poêle de bronze ; sur les murs, des inscriptions mongoles et tibétaines, ainsi que le swastika ; derrière le fauteuil, un petit autel avec une statue dorée de Bouddha devant laquelle brûlaient deux lampes ; le plancher était recouvert d'un épais tapis jaune.

Quand nous entrâmes, les deux lamas secrétaires étaient seuls dans la pièce, le Bouddha vivant se trouvant dans le sanctuaire à côté où nul ne peut pénétrer que le Bogdo Khan lui-même et un lama, Kanpo-Gelong, qui s'occupe du temple et assiste le Bouddha vivant dans ses prières solitaires. Le secrétaire nous apprit que le Bogdo avait manifesté une grande agitation ce matin même. A midi il avait pénétré dans le sanctuaire. Pendant longtemps la voix du chef de la religion jaune s'était fait entendre en ferventes prières, puis, après la sienne, une autre voix inconnue avait parlé très clairement. Dans le sanctuaire avait eu lieu une conversation entre le Bouddha sur la terre et le Bouddha dans le ciel. Ainsi dirent les lamas.

— Attendons un peu, proposa le baron. Il sortira peut-être bientôt.

Tandis que nous attendions, le général commença à me parler de Jahantsi Lama, disant que, tant que Jahantsi est calme, c'est un homme ordinaire, mais quand il est troublé et plongé dans de profondes réflexions, un nimbe apparaît autour de sa tête.

Au bout d'une demi-heure, les lamas secrétaires montrèrent des signes de grande frayeur et commencèrent à écouter attentivement du côté de l'entrée du sanctuaire. Puis ils se prosternèrent, face contre terre. La porte s'ouvrit lentement ; alors entra l'empereur de Mongolie, le Bouddha vivant, Sa Sainteté Bogdo Djebstung Houtouktou, khan de la Mongolie extérieure. C'était un vieillard de forte taille, dont le visage rasé ressemblait à ceux des cardinaux romains. Il était vêtu de la tunique mongole de soie jaune à ceinture noire. Les yeux du vieillard étaient grand ouverts. La crainte et l'étonnement s'y lisaient. Il s'affaissa dans le fauteuil, murmurant : « Ecrivez ! »

Un secrétaire prit immédiatement du papier et une plume chinoise tandis que Bogdo commençait à dicter sa vision qui était très compliquée et loin d'être claire. Il termina ainsi :

— Voilà ce que moi, Bogdo Houtouktou Khan, j'ai vu, parlant au grand et sage Bouddha, entouré des bons et des mauvais esprits. Sages lamas, Houtouktous, Kanpos, Marambas et saints Gheghens, donnez la réponse à ma vision ! En terminant, il s'épongea le front qui perlait de sueur et demanda qui était présent.

— Le khan Chiang Chun baron Ungern et un étranger, répondit un des secrétaires à genoux.

Le général me présenta au Bogdo qui inclina la tête en signe de salut. Ils commencèrent à causer tous les deux à voix basse. Par la porte ouverte, je voyais une partie du sanctuaire. Je distinguai une grande table recouverte de livres, les uns ouverts, les autres épars sur le plancher ; un poêle avec des charbons rouges, un panier contenant des omoplates et des entrailles de mouton pour lire l'avenir. Bientôt le baron se leva et s'inclina devant le Bogdo. Le Tibétain posa les mains sur la tête du baron et murmura une prière. Puis il enleva de son cou une lourde icône et la suspendit à celui du baron.

— Vous ne mourrez pas : vous serez incarné dans la forme d'être la plus élevée. Rappelez-vous cela, dieu incarné de la guerre, khan de la Mongolie reconnaissante !

Je compris que le Bouddha vivant donnait au « général sanguinaire » sa bénédiction avant la mort.

Le lendemain et le jour suivant, j'eus l'occasion de rendre visite au Bouddha vivant, à trois reprises, en compagnie d'un ami du Bogdo, le prince buriat Djam Bolon. Ces visites seront décrites dans la quatrième partie de ce livre.

Le baron Ungern organisa mon voyage et celui de mon groupe jusqu'au rivage du Pacifique. Nous devions gagner la Mandchourie du nord à dos de chameau parce qu'on y pouvait éviter les discussions avec les autorités chinoises, si mal disposées en ce qui concerne les relations internationales avec la Pologne. Ayant envoyé d'Ouliassoutaï une lettre à la légation française de Pékin, et emportant avec moi une lettre de la Chambre de commerce chinoise m'exprimant sa reconnaissance pour avoir préservé la ville d'un pogrom, j'avais l'intention de gagner la station la plus proche du chemin de fer de l'est de la Chine et de là je pourrais me rendre à Pékin. Le négociant danois E. V. Olufsen devait voyager avec moi ainsi qu'un savant lama, Turgut, qui se rendait en Chine.

Je n'oublierai jamais la nuit du 19 au 20 mai 1921 ! Après le dîner, le baron Ungern me proposa d'aller chez Djam Bolon dont j'avais fait la connaissance le lendemain de mon arrivée à Ourga. Sa *yourta* était placée sur une estrade, dans un enclos situé derrière le quartier russe. Deux officiers buriats vinrent à notre rencontre et nous firent entrer. Djam Bolon était un homme d'âge moyen, grand et mince, au visage très allongé. Avant la grande guerre c'était un simple berger, mais il avait combattu sur le front allemand et ensuite contre les bolcheviks avec le baron Ungern. Il était grand-duc des Buriats, successeur des anciens rois buriats détrônés par le gouvernement russe après leur tentative pour établir l'indépendance du peuple buriat. Les domestiques nous apportèrent des plats chargés de noix, de raisins secs, de dattes et de fromage et nous servirent le thé.

— C'est la dernière nuit, Djam Bolon ! lui dit le baron. Et vous m'avez promis...

— Je me rappelle, répondit le Buriat, tout est prêt.

Pendant longtemps je les écoutai raconter leurs souvenirs d'anciens combats et d'amis disparus. La pendule marquait minuit quand Djam Bolon se leva et sortit.

— Je veux me faire dire l'avenir encore une fois, dit le baron comme s'il cherchait à se justifier. Pour le bien de notre cause, il est trop tôt pour moi de mourir...

Djam Bolon revint avec une femme d'âge moyen, petite, qui s'accroupit à l'orientale devant le feu, s'inclina et commença à regarder fixement le baron. Elle avait le visage plus blanc, plus allongé et plus maigre que les Mongoles, les yeux noirs et perçants. Son costume ressemblait à celui d'une bohémienne.

J'appris par la suite que c'était une célèbre devineresse et prophétesse parmi les Buriats, fille d'une Bohémienne et d'un Buriat. Elle tira un petit sac de sa ceinture, d'un geste plein de lenteur, en tira de petits os d'oiseau et une poignée d'herbe sèche. Elle commença à murmurer des mots inintelligibles, tout en jetant de temps en temps de l'herbe sur le feu, ce qui remplit la tente d'un moelleux parfum. Je sentis distinctement palpiter mon cœur et tourner ma tête. Après que la devineresse eut brûlé toute son herbe, elle plaça les os d'oiseau sur le charbon, les tournant et retournant avec des pincettes de bronze. A mesure que les os noircissaient, elle commença à les examiner et soudain son visage eut une expression de crainte et de souffrance. Elle arracha nerveusement la coiffe qui était enroulée autour de sa tête et, contractée de convulsions, commença à prononcer des phrases brèves et rapides.

— Je vois... Je vois le dieu de la guerre... Sa vie s'écoule horriblement... Après cela, une ombre... noire comme la nuit... ombre... Cent trente pas encore... Au-delà, des ténèbres... Rien... Je ne vois rien... Le dieu de la guerre a disparu...

Le baron baissa la tête. La femme retomba sur le dos, les bras étendus. Elle avait perdu connaissance, mais il me sembla voir la pupille d'un des yeux briller sous les cils fermés. Deux Buriats emportèrent la forme inanimée, après quoi un long silence régna dans la *yourta* du

prince buriat. Le baron Ungern se leva enfin et commença à marcher autour du feu, murmurant tout seul. Puis il s'arrêta et parla avec rapidité.

— Je vais mourir ! Je vais mourir !... Mais qu'importe ? Qu'importe ? La cause est en bonne voie et ne mourra pas. Je connais la route que suivra la cause. Les tribus des successeurs de Gengis Khan se sont réveillées. Personne n'éteindra la flamme dans le cœur des Mongols ! En Asie il y aura un grand

Etat, de l'océan Pacifique et de l'océan Indien jusqu'aux rives de la Volga. La sage religion de Bouddha s'étendra jusqu'au nord et jusqu'à l'ouest. Ce sera la victoire de l'esprit. Un conquérant, un chef, apparaîtra, plus fort et plus résolu que Gengis Khan et Ugadai. Il sera plus habile et plus miséricordieux que le sultan Baber et il gardera le pouvoir entre ses mains jusqu'au jour heureux où, de sa capitale souterraine, sortira le Roi du Monde. Pourquoi, pourquoi ne serai-je pas au premier rang des guerriers du bouddhisme ? Pourquoi Karma en a-t-il ainsi décidé ? Mais il doit en être ainsi. La Russie doit d'abord se laver de l'insulte de la révolution, se purifier dans le sang et la mort ; tous ceux qui acceptent le communisme doivent périr avec leurs familles afin que toute leur descendance soit détruite !

Le baron leva la main au-dessus de sa tête et la secoua comme s'il donnait des ordres à quelque personnage invisible.

Le jour commençait à poindre.

— Mon temps est venu ! dit le général. Bientôt je vais quitter Ourga.

Il nous serra la main rapidement et énergiquement, en disant :

— Adieu à jamais ! Je mourrai d'une mort atroce, mais le monde n'a jamais vu une terreur et une mer de sang comme il en verra maintenant.

La porte de la *yourta* se ferma violemment ; il était parti.

Je ne le revis plus jamais.

— Il faut que je parte moi aussi, car je dois également quitter Ourga aujourd'hui.

— Je le sais, répondit le prince, le baron vous a laissé auprès de moi pour quelque raison. Je vous donnerai un quatrième compagnon : le ministre de la Guerre de Mongolie.

Vous l'accompagnerez pour revenir à votre *yourta*. C'est absolument nécessaire, dans votre propre intérêt.

Djam Bolon prononça cette dernière phrase en accentuant chaque mot. Je ne lui posai pas de question, habitué que j'étais au mystère de ce pays où règnent les bons et les mauvais esprits.



39

« L'HOMME A LA TÊTE EN FORME DE SELLE »

Après avoir pris le thé dans la *yourta* de Djam Bolon, je revins chez moi, et préparai mes bagages. Le lama Turgut était déjà là.

— Le ministre de la Guerre voyagera avec nous, murmura-t-il. C'est nécessaire.

— Très bien, répondis-je, et je me rendis chez Olufsen pour l'emmener avec nous. Mais Olufsen m'annonça, à ma grande surprise, qu'il était forcé de passer quelques jours encore à Ourga : décision qui lui fut fatale, car un mois plus tard Sepaïloff, resté commandant d'armes après le départ du baron Ungern, signala dans un rapport qu'il avait été tué. Le ministre de la Guerre, un jeune et vigoureux Mongol, se joignit à notre caravane. A environ neuf kilomètres de la ville, une automobile arriva derrière nous. Le lama eut le corps contracté d'un frisson et me regarda avec frayeur. Je sentais l'atmosphère de danger qui m'était maintenant familière, j'ouvris mon étui et dégageai le cran de sûreté de mon revolver. L'automobile s'arrêta bientôt à côté de notre caravane. Sepaïloff nous salua très cordialement et demanda :

— Vous changez de chevaux à Khazahuduck ? Est-ce que la route traverse le col en face de nous ? Je ne connais pas le chemin et je dois rattraper un messager qui y est allé.

Le ministre de la Guerre répondit que nous serions à Khazahuduck le même soir et donna à Sepaïloff les indications nécessaires pour trouver la route. L'automobile s'éloigna à toute vitesse et, quand elle eût atteint la crête, il ordonna à un des Mongols d'aller en avant au galop et de voir si elle ne s'était pas arrêtée quelque part de l'autre côté. Le Mongol donna un coup de cravache à son cheval et partit. Nous suivîmes lentement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je. Expliquez-moi.

Le ministre me dit que Djam Bolon avait reçu avis la veille que Sepaïloff avait formé le projet de me rattraper sur la route et de me tuer. Il me soupçonnait d'avoir excité le baron contre lui. Djam Bolon avertit le baron qui organisa cette colonne pour me protéger. Le Mongol revint nous dire que l'automobile avait disparu.

— Maintenant, dit le ministre, nous allons prendre une tout autre direction, si bien que le colonel nous attendra en vain à Khazahuduck.

Nous nous dirigeâmes vers le nord, à Undur Dobo, et le soir nous étions au camp d'un prince local. Nous prîmes congé du ministre, on nous donna des chevaux splendides et nous pûmes continuer notre voyage vers l'est, laissant derrière nous « l'homme à la tête en forme de selle » dont le vieux devin des environs de Van Kure m'avait averti de me méfier. Après douze jours de marche, sans autres aventures, nous atteignîmes la première station sur la ligne chinoise du chemin de fer de l'est. De là je gagnai Pékin.

Entouré de tout le confort moderne de l'hôtel de Pékin, je me débarrassai de mes attributs de voyageur, de chasseur et de guerrier. Mais je ne pouvais cependant rejeter le charme mystérieux de ces neuf jours passés à Ourga où, quotidiennement, j'avais vécu auprès du baron Ungern, « Dieu Incarné de la Guerre ». Les journaux, rendant compte de la marche sanglante du baron à travers la Transbaïkalie, me ramenaient à l'esprit le souvenir de ces journées. Aujourd'hui même, bien que plus de sept mois se soient écoulés, je ne puis oublier ces jours de folie, d'inspiration et de haine. Les prophéties se sont réalisées. Environ cent trente jours après, le baron Ungern fut capturé par les bolcheviks par suite de la trahison de ses officiers et fut exécuté à la fin de septembre.

Le baron Ungern von Sternberg... Comme un orage sanguinaire de Karma vengeur, il passa sur l'Asie centrale. Qu'a-t-il laissé derrière lui ? L'ordre du jour sévère qu'il adressa à ses soldats et qui se terminait par les paroles de la révélation de saint Jean :

« Que personne n'arrête la vengeance qui doit frapper le corrupteur et le meurtrier de l'âme du peuple russe. La révolution doit être arrachée du monde. Contre elle, la révélation de saint Jean nous a prévenus en ces termes :

« Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle avait à la main une coupe d'or pleine des abominations et de la souillure de ses impudicités. »

« Et sur son front était écrit ce nom mystérieux : la grande Babylone, la mère des impudicités et des abominations de la terre. Je vis cette femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. »

C'est un document humain, un document de la tragédie russe, peut-être de la tragédie mondiale.

Mais il restait une autre trace, plus importante encore.

Dans les *yourtas* mongoles, près des feux des bergers, Buriats, Mongols, Djungars, Kirghiz, Kalmouks et Thibétains racontent la légende née de ce fils des croisés et des corsaires.

« Du Nord est venu un guerrier blanc qui appela les

Mongols, les conviant à briser leurs chaînes d'esclavage qui tombèrent sur notre sol délivré. Ce guerrier blanc était Gengis Khan réincarné et il prédit la venue du plus grand de tous les Mongols qui répandra la belle foi de Bouddha, la gloire et la puissance des descendants de Gengis, d'Ugadai et de Kublai Khan. Et ce temps viendra ! »

L'Asie est réveillée et ses fils prononcent d'audacieuses paroles.

Il serait bon, pour la paix du monde, qu'ils se montrassent les disciples des sages créatures, Ugadai et le sultan Baber, plutôt que de se mettre sous les auspices des mauvais démons de Tamerlan le Destructeur.



Lenculus et son compère The Savoisien en goguette, fêtant leur engagement à la noble cause de l'alcoolisme.



Baron Ungern von Sternberg, aristocrate balte né en Autriche, militaire russe marié à une princesse mandchoue, qui, dans la tourmente révolutionnaire russe, parvint à se rendre maître de la Mongolie durant quelques mois.

LE BOUDDHA VIVANT

40

AU JARDIN BIENHEUREUX DES MILLE BÉATITUDES

En Mongolie, pays des miracles et des mystères, vit le gardien du Mystérieux et de l'Inconnu, le Bouddha vivant, S.S. Djebtsung Damba Houtouk tou Khan, Bogdo Gheghen, pontife de Ta Kure. C'est l'incarnation de l'immortel Bouddha, le représentant de la lignée ininterrompue de souverains spirituels régnant depuis 1670, qui se transmettent l'esprit toujours plus affiné de Bouddha Amitabha joint à Chan-ra-zi, l'Esprit Miséricordieux des montagnes. En lui est tout, même le mythe du soleil et la fascination des pics mystérieux de l'Himalaya, les contes des pagodes de l'Inde, la sévère majesté des conquérants mongols, empereurs de l'Asie tout entière, les antiques et brumeuses légendes des sages Chinois ; l'immersion dans les pensées des Brahmanes ; la vie austère des moines de l'Ordre Vertueux ; la vengeance des guerriers éternellement errants, les Olets, avec leurs Khans, Batur Hun Taigi et Gushi ; le fier héritage de Gengis et de Kublai Khan ; la psychologie cléricale réactionnaire des lamas ; le mystère des rois thibétains commençant avec Srong-Tsang Gampo ; l'implacable cruauté de la secte jaune de Paspas. Toute la brumeuse histoire de l'Asie, de la Mongolie, du Pamir, de l'Himalaya, de la Mésopotamie, de la Perse et de la Chine, entoure le Dieu vivant d'Ourga. Aussi ne doit-on pas s'étonner que son nom soit vénéré tout le long de la Volga, en Sibérie, en

Arabie, entre le Tigre et l'Euphrate, en Indochine et sur les rives de l'océan Arctique.

Pendant mon séjour à Ourga, je visitai plusieurs fois la demeure du Bouddha vivant ; j'ai causé avec lui et j'ai observé sa vie. Ses savants marambas favoris m'ont longuement entretenu de lui. Je l'ai vu lire des horoscopes, j'ai entendu ses prédictions, j'ai consulté ses archives de livres anciens, les manuscrits contenant la vie et les prédictions de tous les Bogdo Khans. Les lamas me parlèrent avec franchise et sans réserve, la lettre du Houtouktou de Narabanchi m'ayant gagné leur confiance.

La personnalité du Bouddha vivant présente la même dualité que l'on retrouve dans tout le lamaïsme. Intelligent, pénétrant, énergique, il s'adonne en même temps à l'alcoolisme, qui a causé sa cécité. Lorsqu'il devint aveugle, les lamas tombèrent dans le désespoir le plus profond. Quelques-uns assurèrent qu'il fallait l'empoisonner et mettre à sa place un autre Bouddha Incarné ; les autres firent valoir les grands mérites du pontife aux yeux des Mongols et des fidèles de la religion jaune. Ils décidèrent finalement de bâtir un grand temple, avec une gigantesque statue de Bouddha, afin d'apaiser les dieux. Ceci cependant ne réussit pas à ramener la vue du Bogdo, mais lui donna l'occasion de hâter le départ pour l'autre monde de ceux d'entre les lamas qui avaient fait preuve d'un radicalisme excessif quant à la méthode de résoudre le problème de sa cécité.

Il ne cesse de méditer sur la cause de l'Eglise et de la Mongolie, et en même temps s'inquiète de bagatelles superflues. Il s'intéresse à l'artillerie. Un officier russe en retraite lui offrit deux vieux canons, qui valurent au donateur le titre de Tumbair Hun, prince cher à mon cœur. Aux jours de fêtes, on tire le canon, à la grande joie de l'auguste aveugle.

Des automobiles, des gramophones, des téléphones, des cristaux, des porcelaines, des tableaux, des parfums, des instruments de musique, des animaux et des oiseaux rares ; des éléphants, des ours de l'Himalaya, des singes, des serpents et des perroquets des Indes, tout cela se trouvait au palais du dieu, mais avait bien vite cessé de plaire et restait là, oublié.

A Ourga viennent des pèlerins et des offrandes de toutes les parties du monde lamaïste et bouddhiste. Le trésorier du palais, l'honorable Balma Dorji, me montra un jour la grande salle où l'on garde tous les présents offerts au Bouddha. C'est un musée unique d'objets précieux. On y trouve, rassemblés, des pièces rares inconnues aux musées d'Europe. Le trésorier, ouvrant une vitrine fermée d'une serrure en argent, me dit :

— Voici des pépites d'or pur de Bei Kem ; des zibelines noires de Kemchick ; des bois de cerf miraculeux. Une boîte envoyée par les Orochons remplie de précieuses racines de ginseng et de musc parfumé ; un morceau d'ambre venant des côtes de la mer de Glace qui pèse cent vingt quatre tans (environ dix livres) ; voici des pierres précieuses des Indes, du zebet parfumé et des ivoires sculptés de Chine.

Il me montra tous les articles du musée, m'en parlant avec un plaisir manifeste. Et c'était en effet merveilleux. J'avais devant les yeux des fourrures rares, des castors blancs, des zibelines noires, des renards blancs, bleus et noirs, des panthères noires ; de petites boîtes en écaille de tortue splendidement sculptées, contenant des *hatyks* de dix ou quinze mètres de long, en soie des Indes aussi fine que des toiles d'araignée, des petits sacs faits de fils d'or garnis de perles, présents de rajahs hindous ; des anneaux ornés de rubis et de saphirs de Chine et des Indes, de gros morceaux de jade, des diamants bruts ; des défenses d'ivoire ornées d'or, de perles et de pierres précieuses ; des costumes brodés d'or et d'argent ; des défenses de morse sculptées en bas-reliefs par des artistes primitifs, sur les côtes de la mer de Behring ; sans compter tout ce que je ne puis me rappeler ni citer. Dans une salle particulière se trouvaient les vitrines contenant les statues de Bouddha en or, argent, bronze, ivoire, corail, nacre, ou en bois rares, colorés et parfumés.

— Vous savez que lorsque les conquérants envahissent un pays où sont honorés les dieux, ils brisent les images et les renversent. C'est ce qui arriva, il y a plus de trois cents ans, quand les Kalmouks pénétrèrent au Thibet et, en 1900, quand les troupes européennes mirent Pékin au pillage. Savez-vous pourquoi ? Prenez une des statues et examinez-la.

Je pris celle qui était le plus près du bord, un Bouddha de bois, et je commençai à l'examiner. A l'intérieur il y avait quelque chose de détaché, qui faisait du bruit quand on l'agitait.

— Entendez-vous ? demanda le lama. Ce sont des pierres précieuses et des monceaux d'or, les entrailles du dieu. Voilà la raison pour laquelle les conquérants brisent tout de suite les statues des dieux. Beaucoup des pierres précieuses les plus fameuses proviennent de l'intérieur des statues de dieux trouvées aux Indes, à Babylone et en Chine.

Quelques salles étaient consacrées à la bibliothèque, où des manuscrits et des volumes de différentes époques, en différentes langues, et sur des sujets extrêmement variés, remplissaient les rayons. Quelques-uns tombent en poussière, et les lamas les recouvrent d'une solution qui gélatinise ce qui reste afin de le préserver des ravages de l'air. J'y vis aussi des tablettes d'argile portant des inscriptions cunéiformes, provenant évidemment de Babylone ; des livres chinois, hindous et thibétains rangés à côté des livres mongols ; des volumes du pur bouddhisme antique ; des œuvres des « bonnets rouges », c'est-à-dire du bouddhisme corrompu ; des ouvrages du bouddhisme jaune ou lamaïste ; des livres de traditions, de légendes et de

paraboles. Des groupes de lamas lisaient, étudiaient et copiaient ces volumes, conservant et répandant l'antique sagesse parmi leurs successeurs.

Une salle est réservée aux livres mystérieux sur la magie, aux biographies et aux ouvrages des trente et un Bouddhas vivants, avec les bulles du Dalaï Lama, du pontife de Tashi Lumpo, du Houtouktou d'Utai en Chine, du Pandita Gheghen de Dolo Nor en Mongolie intérieure et des cent sages Chinois. Seul le Bogdo Houtouktou et le Marambo Ta-Rimpo-Cha peuvent entrer dans ce sanctuaire de science mystérieuse. Les clefs en sont conservées dans un coffre spécial, avec les sceaux du Bouddha vivant et l'anneau de rubis de Gengis Khan orné du swastika, qui se trouve dans le cabinet de travail du Bogdo.

Sa Sainteté est entourée de cinq mille lamas. Ils appartiennent à une hiérarchie compliquée qui va des simples serviteurs aux conseillers de Dieu, membres du gouvernement. Parmi ces conseillers se trouvent les quatre khans de Mongolie et les cinq plus hauts princes.

Parmi les lamas, il y a trois classes particulièrement intéressantes dont me parla le Bouddha vivant lui-même, quand je lui rendis visite en compagnie de Djam Bolon.

Le dieu déplora avec chagrin la vie somptueuse et déréglée menée par les lamas, qui cause la disparition rapide des devins et prophètes dans leurs rangs :

— Si les monastères de Jahantsi et de Narabanchi, me dit-il, n'avaient pas conservé leur régime et leur règle sévère, Ta Kure resterait sans devins ni prophètes. Barun Abaga Nar, Dorchiul-Jurdok et les autres saints lamas, qui avaient le pouvoir de pénétrer ce qui est caché à la vue du commun, ont disparu avec la bénédiction des dieux.

Cette classe de lamas est extrêmement importante, parce que tout grand personnage visitant les monastères d'Ourga est montré au Lama Tzuren (devin) à l'insu du visiteur, afin que soit étudiée sa destinée. Le Bogdo Houtouktou en est aussitôt averti, de telle sorte qu'ayant en sa possession ces renseignements, il sait comment traiter son hôte et quelle attitude avoir envers lui. Les Tzurens sont pour la plupart des vieillards décharnés, épuisés, vivant dans l'ascétisme le plus sévère. Mais j'en ai rencontré des jeunes, qui étaient encore presque des enfants. C'étaient les Hubilgans, les dieux incarnés, les futurs houtouktous et *gheghens* des divers monastères mongols.

La seconde classe comprend les docteurs « *Ta Lama* ». Ils observent l'action des plantes et de certains produits animaux sur les hommes, conservent les remèdes du Thibet, étudient soigneusement l'anatomie, mais sans pratiquer la vivisection. Ils sont très habiles pour réduire les fractures d'os, excellents masseurs et remarquables comme hypnotiseurs et magnétiseurs.

La troisième classe comprend les docteurs du grade le plus élevé, qui sont pour la plupart Thibétains ou Kalmouks : ce sont les empoisonneurs. On pourrait les appeler docteurs en médecine politique. Ils vivent à part, ne se mêlent jamais aux autres et constituent la grande arme silencieuse entre les mains du Bouddha vivant. On me dit que beaucoup d'entre eux sont muets. J'en ai vu un de cette classe – celui-là même qui empoisonna le médecin chinois envoyé par l'empereur de Pékin pour liquider le Bouddha vivant ; – c'était un petit vieillard chenu, à la face sillonnée de rides profondes, portant une barbiche blanche et dont les yeux vifs semblaient chercher toujours autour de lui, curieusement. Quand il arrive dans un monastère, le « dieu » local cesse de manger et de boire tant il a peur de cette Locuste mongole. Mais ces précautions mêmes ne sauvent pas le condamné, une coiffure, une chemise, une botte empoisonnée, un rosaire, une bride, des livres ou quelque objet de piété trempé dans une solution vénéneuse accomplissent sûrement les desseins du Bogdo Khan.

L'estime et la fidélité religieuse la plus profonde entourent le pontife aveugle. Devant lui tous se prosternent, face contre terre. Les khans et les houtouktous s'approchent de lui à genoux. Tout ce qui l'entoure est sombre et plein d'antiquité orientale. Le vieillard aveugle et

ivrogne, écoutant un air banal de phonographe, ou donnant à ses serviteurs une secousse électrique avec sa dynamo, le féroce tyran empoisonnant ses ennemis politiques, le lama maintenant son peuple dans les ténèbres, le trompant par ses prédictions et ses prophéties, est cependant un homme différent des autres.

Un jour, nous étions assis dans le cabinet du Bogdo et le prince Djam Bolon lui traduisait mon récit de la grande guerre. Le vieillard suivait attentivement. Soudain il ouvrit les yeux tout grands et commença à écouter des bruits qui venaient de l'extérieur. Son visage était empreint de vénération, suppliante et apeurée.

« Les dieux m'appellent », murmura-t-il. Alors il se dirigea lentement vers son sanctuaire particulier où il pria à haute voix pendant deux heures, à genoux, immobile comme une statue. Sa prière est une conversation avec les dieux invisibles aux questions desquels il donne lui-même la réponse. Il sortit du sanctuaire pâle et épuisé, mais satisfait, heureux. C'était sa prière personnelle. Pendant le service religieux du temple, il ne prend pas part aux prières, car alors il est « Dieu ». Assis sur son trône, on le porte solennellement sur l'autel où les lamas et les fidèles peuvent lui adresser leurs prières. Il reçoit leurs invocations, leurs espérances, leurs larmes, leur douleur et leur désespoir, regardant, immobile, l'espace devant lui, de ses yeux brillants mais sans vie. A certains moments du service, les lamas le revêtent de différentes robes, jaunes et rouges, et changent sa coiffure. Le service se termine toujours au moment solennel où le Bouddha vivant, la tiare sur la tête, donne la bénédiction pontificale aux fidèles, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, étendant à la fin ses mains vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers l'Europe, où, selon les croyances de la religion jaune, doivent pénétrer les enseignements du sage Bouddha.

Après de ferventes prières ou de longs services dans le temple, le pontife semble fortement ébranlé : il appelle souvent ses secrétaires, leur dicte ses visions et ses prophéties, toujours très compliquées, et dépourvues d'explications.

Quelquefois, prononçant les mots : « Leurs âmes communiquent », il revêt la robe blanche et va prier dans son sanctuaire. Alors on ferme toutes les portes du palais et tous les lamas sont plongés dans une frayeur mystique et solennelle ; tous sont en prière, égrenant leurs rosaires et murmurant l'oraison Om ! Mani padme Hung ! Ou bien ils font tourner les roues à prières et exorcisent ; les devins lisent les horoscopes ; les visionnaires écrivent le récit de leurs visions ; tandis que les marambas cherchent dans les livres anciens l'explication des paroles du Bouddha.



41

LA POUSSIÈRE DES SIÈCLES

Avez-vous jamais vu les toiles d'araignée poussiéreuses et la moisissure des caves de quelque ancien château en Italie, en France ou en Angleterre ? C'est la poussière des siècles. Elle a peut-être touché le visage, le casque ou l'épée d'un empereur romain, de saint Louis, du Grand Inquisiteur, de Galilée ou du roi Richard. Votre cœur se contracte involontairement et

vous vous sentez plein de respect pour ces témoins des siècles passés. J'ai ressenti la même impression à Ta Kure, plus profonde encore peut-être. La vie continue ici comme elle se déroulait, il y a huit siècles ; l'homme ne vit ici que dans le passé ; la vie contemporaine ne fait que compliquer et gêner l'existence normale.

— C'est aujourd'hui un grand jour, me dit une fois le Bouddha vivant, c'est le jour où le bouddhisme remporta la victoire sur toutes les autres religions. C'était, il y a longtemps, Kublai Khan appela à lui les lamas de toutes les religions et leur ordonna de lui expliquer leur foi. Ils louèrent leurs dieux et leurs Houtouktous. Des discussions et des querelles commencèrent. Seul un lama restait silencieux. Enfin il sourit d'un air moqueur, en disant :

— Grand empereur ! ordonne à chacun de prouver la puissance de ses dieux par l'accomplissement d'un miracle ; ensuite tu jugeras et tu choisiras.

Kublai Khan ordonna donc à tous les lamas de lui montrer un miracle, mais tous gardaient le silence, confus, impuissants devant lui.

— Maintenant, dit l'empereur en s'adressant au lama qui avait fait cette proposition, maintenant c'est à toi de prouver la puissance de tes dieux.

Le lama regarda longuement et silencieusement l'empereur, se retourna, regarda toute l'assemblée, puis, lentement, étendit la main vers eux. A ce moment, le gobelet d'or de l'empereur se souleva de la table et se pencha vers les lèvres du khan sans qu'aucune main visible le soutienne. L'empereur goûta les délices d'un vin parfumé. Tous furent frappés d'étonnement et l'empereur parla :

— Mes prières iront à tes dieux, et c'est eux que tous mes peuples devront prier. Quelle est ta religion ? Qui es-tu et d'où viens-tu ?

— Ma religion est enseignée par le sage Bouddha. Je suis le pandita lama Turjo Gamba du lointain et glorieux monastère de Sakkia au Thibet, où demeure incarné dans un corps humain, l'esprit de Bouddha, sa sagesse et sa puissance. Rappelle-toi, sire, que les peuples qui partagent notre foi posséderont tout l'univers occidental et pendant cent onze années répandront leurs croyances dans le monde entier.

— Voilà ce qui arriva ce jour même, il y a des siècles. Le lama Turjo Gamba ne retourna pas au Thibet ; il resta ici, à Ta Kure, où n'existait encore qu'un tout petit peuple. D'ici il se rendit auprès de l'empereur à Karakorum et plus tard, avec lui, dans la capitale de la Chine, pour la fortifier dans la foi, prédire la destinée des affaires de l'Etat et l'éclairer selon la volonté de Dieu.

Le Bouddha vivant garda le silence un moment, murmura une prière et ajouta :

— Ourga, patrie ancienne du bouddhisme. Avec Gengis Khan partirent, pour la conquête de l'Europe, les Olets, appelés aussi les Kalmouks. Ils y demeurèrent presque cent ans, vivant sur les plaines de Russie. Puis ils revinrent en

Mongolie, les lamas jaunes les ayant appelés pour combattre les rois du Thibet, les lamas aux bonnets rouges qui opprimaient le peuple. Les Kalmouks aidèrent la religion jaune, mais ils se rendirent compte que Lhassa était trop distant et ne pourrait pas répandre nos croyances par toute la terre. En conséquence le Kalmouk Gushi Khan amena au Thibet un saint lama, Undur Gheghen, qui avait rendu visite au Roi du Monde. A partir de ce jour, le Bogdo Gheghen a constamment habité Ourga : il s'est montré le protecteur des libertés mongoles et des empereurs chinois d'origine mongole. Un-dur Gheghen fut le premier Bouddha vivant au pays des Mongols. Il nous laissa à nous, ses successeurs, l'anneau de Gengis Khan, envoyé par Kublai Khan au Dalaï Lama en récompense du miracle accompli par le lama Turjo Gamba ; nous possédons aussi le sommet du crâne d'un mystérieux thaumaturge noir des Indes : Strongtsan, roi du Thibet, s'en servait comme d'une coupe et y buvait pendant les cérémonies du temple, il y a seize cents ans ; nous avons encore une antique statue de Bouddha en pierre qui fut rapportée

de Delhi par le fondateur de la religion jaune, Paspas.

Le Bogdo frappa des mains, et l'un des secrétaires prit dans une étoffe rouge une grosse clef d'argent avec laquelle il ouvrit le coffre aux sceaux. Le Bouddha vivant plongea la main dans le coffre et en tira une petite boîte d'ivoire sculptée dont il sortit, pour me la montrer, une grosse bague en or montée d'un splendide rubis taillé, portant le signe du swastika.

— Cette bague était constamment à la main droite de Gengis Khan et de Kublai, me dit-il.

Quand le secrétaire eut refermé le coffre, le Bogdo lui ordonna de faire venir son maramba favori à qui il fit lire quelques pages d'un ancien livre posé sur la table.

Le lama commença à lire d'une voix monotone.

— Quand Gushi Khan, chef des Kalmouks, eut fini la guerre contre les bonnets rouges, il emporta avec lui la pierre noire miraculeuse que le Roi du Monde avait envoyée au Dalaï Lama. Gushi Khan voulait créer en Mongolie occidentale la capitale de la religion jaune. Mais les Olets étaient, à cette époque, en guerre avec les empereurs mandchous au sujet du trône de Chine et subissaient défaite sur défaite. Le dernier khan des Olets, Amursana, s'enfuit en Russie, mais avant de s'échapper il envoya à Ourga la pierre noire sacrée. Aussi longtemps qu'elle resta à Ourga, le Bouddha vivant pouvant s'en servir pour bénir le peuple, jamais la maladie ni le malheur ne touchèrent les Mongols ni leurs animaux. Il y a environ cent ans, cependant, quelqu'un vola la pierre sacrée, et depuis lors les bouddhistes l'ont cherchée vainement dans le monde entier. Depuis sa disparition le peuple mongol a commencé lentement à mourir.

— Cela suffit, s'écria le Bogdo Gheghen. Nos voisins nous méprisent. Ils oublient que nous fûmes autrefois leurs maîtres, mais nous conservons nos saintes traditions ; nous savons que le jour de triomphe viendra pour les tribus mongoles et la religion jaune. Nous avons les protecteurs de la foi, les Buriats ! Ce sont eux les plus fidèles gardiens de l'héritage de Gengis Khan.

Ainsi parla le Bouddha vivant. Ainsi parlèrent les anciens livres.



42

LES LIVRES DE MIRACLES

Le prince Djam Bolon demanda à un maramba de nous montrer la bibliothèque du Bouddha vivant. C'est une grande salle occupée par des vingtaines de scribes qui préparent les ouvrages traitant des miracles de tous les Bouddhas vivants, en commençant par Undur Gheghen pour terminer avec ceux des *Gheghens* et des Houtouktous des différents monastères lamaïstes, dans tous les temples et toutes les écoles de Bandis. Un maramba en lut deux extraits :

« Le bienheureux Bogdo Gheghen souffla sur un miroir. Aussitôt, comme à travers une brume, apparut une vallée dans laquelle des milliers de milliers de guerriers combattaient l'un contre l'autre.

« Le sage Bouddha vivant, favorisé par les dieux, brûla de l'encens et implora les dieux de

lui révéler la destinée des princes. Dans la fumée bleue tous virent une sombre prison et les corps pâles, torturés, des princes morts.»

Un livre spécial, déjà reproduit à des milliers d'exemplaires, racontait les miracles du Bouddha vivant actuel. Le prince Djam Bolon me fit connaître quelques-uns des passages de ce volume.

« Il existe une antique statue en bois de Bouddha les yeux ouverts. Elle a été apportée des Indes, et Bogdo Gheghen la plaça sur l'autel et commença à prier. Quand il revint du sanctuaire il ordonna qu'on apportât la statue. Tous furent frappés d'étonnement, car les yeux du dieu étaient clos, et répandaient des larmes. Sur le corps, des bourgeons verts apparurent et le Bogdo dit : « Le malheur et la joie m'attendent. Je deviendrai aveugle, mais la Mongolie sera libre. »

La prophétie est accomplie. Une autre fois, un jour où le Bouddha vivant était particulièrement agité, il fit apporter un bassin rempli d'eau qu'il fit placer devant l'autel. Il appela les lamas et commença à prier. Soudain les cierges et les lampes s'allumèrent spontanément et l'eau du bassin devint irisée.

Le prince me raconta ensuite comment le Bogdo Khan lit l'avenir : à l'aide de sang frais sur la surface duquel apparaissent des lettres et des images ; avec les entrailles de moutons et de chèvres, qui lui permettent de lire la destinée des princes et de connaître leurs pensées ; à l'aide de pierres et d'os sur lesquels, avec une grande précision, le Bouddha vivant distingue les signes de l'avenir de tous ; et aussi par l'observation des étoiles dont les positions lui enseignent à préparer des amulettes contre les balles et les maladies.

— Les anciens Bogdo Khans ne disaient l'avenir qu'à l'aide de la pierre noire, dit le maramba. Sur la surface de la pierre apparaissaient des inscriptions thibétaines que le Bogdo lisait, apprenant de cette manière le destin de nations tout entières.

Quand le maramba parla de la pierre noire sur laquelle apparaissaient les légendes thibétaines, je me rappelai que le fait était possible en effet.

Dans la région sud-est de l'Uriankai, dans Vlan Taiga, j'arrivai à un endroit où l'ardoise noire était en état de décomposition. Tous les morceaux de cette ardoise étaient recouverts d'un lichen blanc, formant des dessins très compliqués qui me rappelaient un dessin de dentelle de Venise ou des pages écrites en caractères runiques. Quand l'ardoise était humide, ces dessins disparaissaient ; quand elle était sèche, ils redevenaient visibles à nouveau.

Nul n'a le droit ni l'audace de demander au Bouddha vivant de lui révéler l'avenir. Il ne fait des prédictions que lorsqu'il se sent inspiré ou quand un délégué spécial vient à lui, porteur d'une requête du Dalaï Lama ou du Tashi Lama. Quand le tsar Alexandre Ier tomba sous l'influence de la baronne de Krüdener et de son mysticisme, il dépêcha auprès du Bouddha vivant un envoyé particulier pour demander quelle serait sa destinée. Le Bogdo-Khan de cette époque, un tout jeune homme, lut son avenir sur la pierre noire, et prédit que le tsar blanc passerait la fin de son existence à errer douloureusement, inconnu de tous, poursuivi partout. Aujourd'hui, en Russie, la croyance populaire est qu'Alexandre Ier passe ses derniers jours à errer à travers la Russie et la Sibérie sous le pseudonyme de Féodor Kusmitch, aidant et consolant les prisonniers, les mendiants et tous ceux qui souffraient, poursuivi et emprisonné souvent par la police, et qu'il finit par mourir à Tomsk en Sibérie où l'on a gardé la maison où il passa ses derniers jours et où son tombeau est devenu un lieu sacré de pèlerinage et de miracles. L'ancienne dynastie des Romanoff s'intéressait vivement à la biographie de Féodor Kusmitch, et cet intérêt confirme l'opinion populaire que c'était en réalité le tsar Alexandre Ier qui s'était volontairement imposé cette austère pénitence.



43

LA NAISSANCE DU BOUDDHA VIVANT

Le Bouddha vivant ne meurt pas. Son âme passe quelquefois dans celle d'un enfant qui naît le jour de sa mort et parfois se transmet chez un autre homme pendant la vie même du Bouddha. Cette nouvelle demeure mortelle de l'esprit sacré de Bouddha apparaît presque toujours dans la *yourta* de quelque pauvre famille thibétaine ou mongole. Il y a à ceci une raison politique. Si le Bouddha apparaît dans la famille d'un prince riche, il peut en résulter l'élévation d'une famille qui ne voudrait pas obéir au clergé, ce qui arriva dans le passé, tandis que la famille pauvre et inconnue qui hérite du trône de Gengis Khan, acquérant la richesse, se soumet volontiers aux lamas. Seuls, trois ou quatre Bouddhas vivants furent d'origine purement mongole ; les autres étaient Thibétains.

Un des conseillers du Bouddha vivant, le lama Khan Jassaktu, me raconta ceci :

Les monastères de Lassa et de Tashi Lumpo sont constamment tenus au courant, par des lettres d'Ourga, de l'état de santé du Bouddha vivant. Quand son corps humain devient vieux et que l'esprit du Bouddha cherche à se dégager, des services solennels commencent dans les temples thibétains et en même temps les astrologues étudient l'avenir. Ces rites désignent les lamas d'une piété signalée qui doivent découvrir où l'Esprit de Bouddha doit se réincarner. Ils voyagent à travers tout le pays et observent. Souvent Dieu lui-même leur donne des signes et des indications. Quelquefois un loup blanc apparaît près de la *yourta* d'un pauvre berger, ou bien c'est un agneau à deux têtes dont on annonce la naissance, ou un météore qui tombe du ciel.

Des lamas prennent des poissons dans le lac sacré de Tangri Nor et lisent sur les écailles le nom du nouveau Bogdo Khan ; d'autres ramassent des pierres dont les craquelures leur indiquent où ils doivent chercher et qui ils doivent trouver ; tandis que d'autres se retirent dans d'étroits ravins de montagnes pour écouter les voix des esprits qui prononcent le nom du nouvel élu des dieux. Quand il est découvert, on recueille secrètement tous les renseignements possibles sur sa famille, et on les transmet au très savant Tashi Lama connu sous le nom d'Edeni, c'est-à-dire la perle du savoir, qui, selon les rites de Rama vérifie le choix de l'élu. Si le choix concorde avec les textes sacrés, Tashi Lama envoie une lettre secrète au Dalaï Lama qui célèbre un sacrifice spécial dans le temple de l'Esprit des montagnes et confirme l'élection en apposant son grand sceau sur la lettre du Tashi Lama.

Si le vieux Bouddha vivant vit encore, le nom de son successeur est gardé jalousement secret ; si l'esprit de Bouddha a déjà quitté le corps de Bogdo Khan, une délégation spéciale quitte le Thibet avec le nouveau Bouddha vivant. Les mêmes formalités accompagnent le choix du Gheghen et des Houtouktous dans tous les monastères lamaïstes de Mongolie, mais la confirmation du choix est réservée au Bouddha vivant et n'est annoncée à Lhassa qu'après l'événement.



44

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU BOUDDHA

Le Bogdo Khan régnant actuellement sur la Mongolie extérieure est thibétain. Il appartient à une pauvre famille qui vivait dans les environs de Sakkia Kure, dans l'ouest du Thibet. Dès sa plus tendre enfance il eut une nature orageuse et inesthétique. Il était enflammé de l'idée de l'indépendance mongole et brûlait de rendre glorieux l'héritage de Gengis Khan. Ceci lui donna tout de suite une grande influence parmi les lamas, les princes et les khans de Mongolie, ainsi qu'auprès du gouvernement russe qui chercha toujours à l'attirer de son côté. Il ne craignit pas de se dresser contre la dynastie mandchoue de Chine et obtint toujours l'assistance de la Russie, du Thibet, des Buriats et des Kirghiz, qui lui fournirent de l'argent, des armes, des soldats et l'aide de leurs diplomates.

Les empereurs de Chine évitèrent d'entrer en guerre ouverte avec le Dieu vivant, de peur de provoquer les protestations des bouddhistes chinois. A un certain moment, ils envoyèrent au Bogdo Khan un habile médecin empoisonneur. Le Bouddha vivant, cependant, comprit immédiatement la nature de ces attentions médicales, et, connaissant le pouvoir des poisons de l'Asie, décida de faire un voyage pour visiter les monastères mongols et thibétains. Il laissa, pour le remplacer, un Hubilgan qui devint l'ami du docteur chinois et lui demanda le but de sa visite. Bientôt le Chinois mourut, pour une cause inconnue, et le Bouddha vivant revint dans sa capitale.

Un autre danger menaça le Dieu vivant. Ce fut quand Lhassa décida que le Bogdo Khan avait une politique trop indépendante au Thibet. Le Dalaï Lama commença à négocier avec plusieurs khans et princes, le Sain *Noyon* Khan et Jassaktu Khan prenant la tête du mouvement, et les persuada d'accélérer l'émigration du Bouddha dans une autre forme humaine. Ils arrivèrent à Ourga où le Bogdo Khan les accueillit avec les plus grandes marques de joie et d'estime. On leur prépara un grand festin et les conspirateurs étaient déjà prêts à exécuter les ordres du Dalaï Lama. Cependant, à la fin du banquet, ils éprouvèrent certains malaises dont ils moururent au cours de la nuit. Le Bouddha vivant renvoya leurs corps à leurs familles avec tous les honneurs dus à leur rang.

Le Bogdo Khan connaît toutes les pensées, toutes les actions des princes et des khans, la plus insignifiante conspiration ourdie contre lui-même, et le coupable est d'habitude aimablement invité à venir à Ourga d'où il ne repart pas vivant.

Le gouvernement chinois décida d'en finir avec la lignée des Bouddhas vivants. Cessant la lutte contre le pontife d'Ourga, il imagina l'intrigue suivante pour arriver à ses fins.

Pékin invita le pandita gheghen de Dolo-Nor ainsi que le chef des lamaïstes chinois, le houtouktou d'Utaï, ces deux personnages ne reconnaissant pas la suprématie du Bouddha vivant, à venir dans la capitale. Ils décidèrent, après avoir consulté les livres bouddhiques, que le Bogdo Khan actuel devait être le dernier Bouddha vivant, la partie de l'esprit de Bouddha qui demeure chez les Bogdo Khans ne pouvant s'arrêter que trente et une fois dans le corps humain. Bogdo Khan est le trente et unième Bouddha incarné depuis l'époque d'Undur Gheghen et avec lui, par conséquent, se termine la dynastie des pontifes d'Ourga. Cependant, en apprenant ceci, le Bogdo Khan lui-même fit quelques recherches et découvrit dans les vieux manuscrits thibétains qu'un des pontifes thibétains était marié et que son fils fut un Bouddha incarné. Voilà pourquoi le Bogdo se maria et a maintenant un fils, jeune homme énergique et

capable, de sorte que le trône religieux de Gengis Khan ne restera pas vacant. La dynastie des empereurs chinois a disparu de la scène des événements politiques, mais le Bouddha vivant continue à être le centre de l'idée panasiatique.

Le nouveau gouvernement chinois de 1920 mit en état d'arrestation le Bouddha vivant dans son propre palais, mais au commencement de 1921 le baron Ungern traversa le Bogdo Ol sacré et s'approcha du palais par-derrière. Des cavaliers thibétains tuèrent les sentinelles chinoises à coups de flèches, les Mongols pénétrèrent dans le palais, enlevèrent leur dieu qui, immédiatement, souleva la Mongolie et réveilla les espérances des peuples et des tribus de l'Asie.

Dans le grand palais du Bogdo, un lama m'a montré une cassette spéciale, recouverte d'un tapis précieux, où sont gardés les bulles du Dalaï Lama et du Tashi Lama, les décrets des empereurs russes et chinois et les traités entre la Mongolie, la Russie, la Chine et le Thibet. Dans cette même cassette se trouve la plaque de cuivre portant le signe mystérieux du Roi du Monde et le récit de la dernière vision du Bouddha vivant.



45

LA VISION DU BOUDDHA VIVANT

17 MAI 1921

« J'ai prié et j'ai vu ce qui est caché aux yeux du peuple. Une vaste plaine s'étendait devant moi entourée de lointaines montagnes. Un vieux lama portait un panier rempli de lourdes pierres. Il avançait à peine. Du Nord vint un cavalier vêtu de blanc. Il s'approcha du lama et lui dit :

— Donne-moi ton panier. Je t'aiderai à le porter jusqu'à la kure.

Le lama lui passa son lourd fardeau mais le cavalier fut incapable de le soulever jusqu'à la hauteur de sa selle, de telle sorte que le vieux lama dut le replacer sur son épaule et continuer son chemin, courbé sous le poids.

Alors arriva du Nord un autre cavalier vêtu de noir, monté sur un cheval noir, qui, lui aussi, s'approcha du lama et lui dit :

— Imbécile ! pourquoi portes-tu ces pierres quand elles se trouvent partout sur le sol.

En disant ces mots, il bouscula le lama en poussant le poitrail de son cheval contre le vieillard et répandit les pierres sur le sol.

Quand les pierres touchèrent le sol elles se transformèrent en diamants. Les trois hommes se précipitèrent pour les soulever, mais pas un d'entre eux ne put les détacher du sol. Alors le vieux lama s'écria :

— Dieux ! Toute ma vie j'ai porté ce lourd fardeau, et maintenant, quand il me restait si peu de chemin à faire, je l'ai perdu. Aidez-moi, dieux puissants et miséricordieux !

Soudain, un vieillard chancelant apparut. Il rassembla tous les diamants, les plaça sans difficulté dans le panier, enleva la poussière qui les recouvrait, souleva le fardeau jusqu'à hauteur

de son épaule et partit en disant au lama :

— Repose-toi un moment. Je viens de porter mon fardeau jusqu'au but, et je suis heureux de t'aider à porter le tien.

Ils continuèrent leur route et je les perdus de vue tandis que les cavaliers commençaient à combattre. Ils se battirent tout le jour et toute la nuit et quand le soleil se leva sur la plaine, aucun des deux n'était là, ni mort, ni vivant, ils avaient disparu sans laisser de traces. Voilà ce que j'ai vu, moi, Bogdo Houtouktou Khan, parlant au grand et sage Bouddha, entouré des bons et des mauvais démons. Sages lamas, houtouktous, kampos, marambas et saints gheghens, donnez la réponse à ma vision. »

Ceci fut écrit en ma présence, le 17 mai 1921, d'après les paroles du Bouddha vivant, prononcées au moment où il venait de sortir du sanctuaire particulier appartenant à son cabinet de travail. J'ignore ce que les houtouktous, les *gheghens*, les devins, les sorciers lui ont répondu, mais la réponse n'est-elle pas claire lorsque l'on connaît la situation actuelle de l'Asie,

L'Asie se réveille ; elle est pleine d'énigmes mais elle a aussi ses réponses aux questions posées par les destinées de l'humanité. Ce grand continent de pontifes mystérieux, de dieux vivants, de mahatmas, d'hommes qui lisent dans le livre terrible de Karma, sort d'un long sommeil. Cet océan de centaines de millions d'êtres humains est soulevé par des vagues monstrueuses.



Bogdo-Khan
Huitième Je-tsum Dam-pa Hutukhtu



*Photographie : Sergueï Ivanovitch Borisov
Expédition à travers les zones de montagne de l'Altai (1907-1914)*

LE MYSTÈRE DES MYSTÈRES

LE ROI DU MONDE

46

LE ROYAUME SOUTERRAIN

— Arrêtez ! murmura mon guide mongol un jour que nous traversions la plaine près de Tzagan Luk. Arrêtez !

Il se laissa glisser du haut de son chameau qui se coucha sans qu'il eût besoin de lui en donner l'ordre.

Le Mongol éleva ses mains devant son visage en un geste de prière et commença à répéter la phrase sacrée :

— *Om mani padme Hung.*

Les autres Mongols aussitôt arrêtaient leurs chameaux et commencèrent à prier.

« Qu'est-il arrivé ? » pensai-je tout en regardant autour de moi l'herbe d'un vert tendre qui s'étendait à l'horizon jusqu'au ciel sans nuage, illuminé par les derniers rayons rêveurs du soleil du soir.

Les Mongols prièrent pendant un moment, murmurèrent entre eux et, après avoir resserré les sangles des chameaux, reprirent leur marche.

— Avez-vous vu, me demanda le Mongol, comme nos chameaux remuaient les oreilles de frayeur, comme le troupeau de chevaux sur la plaine restait immobile et attentif et comme les moutons et le bétail se couchaient sur le sol ? Avez-vous remarqué que les oiseaux cessaient de voler, les marmottent de courir et les chiens d'aboyer. L'air vibrait doucement et apportait de loin la musique d'un chant qui pénétrait jusqu'au cœur des hommes, des bêtes et des oiseaux. La terre et le ciel retenaient leur haleine. Le vent cessait de souffler ; le soleil s'arrêtait dans sa course. En un moment comme celui-ci, le loup qui s'approche des moutons à la dérobée fait halte dans sa marche sournoise ; le troupeau d'antilopes apeurées retient son élan éperdu ; le couteau du berger prêt à couper la gorge du mouton lui tombe des mains ; l'hermine rapace cesse de ramper derrière la perdrix salga sans méfiance. Tous les êtres vivants pris de peur, involontairement tombent en prières, attendant leur destin. C'était ce qui se passait maintenant. C'était ce qui se passait toutes les fois que le Roi du Monde, en son palais souterrain, priait, cherchant la destinée des peuples de la terre.

Ainsi parla le vieux Mongol, simple berger sans culture.

La Mongolie avec ses montagnes dénudées et terribles, ses plaines illimitées couvertes des ossements épars des ancêtres, a donné naissance au mystère. Ce mystère, son peuple effrayé par les passions orageuses de la nature ou endormi par sa paix de mort, en sent la profondeur,

les lamas rouges et jaunes le conservent et le poétisent. Les pontifes de Lhassa et d'Ourga en gardent la science et la possession.

C'est pendant mon voyage en Asie centrale que je connus pour la première fois le mystère des mystères, que je ne puis appeler autrement. Au début je n'y attachais pas beaucoup d'attention, mais je m'aperçus par la suite de son importance quand j'eus analysé et comparé certains témoignages sporadiques et souvent sujets à controverse.

Les vieillards des rives de l'Amyl me racontèrent une ancienne légende selon laquelle une tribu mongole, en cherchant à échapper aux exigences de Gengis Khan, se cacha dans une contrée souterraine. Plus tard un Soyote des environs du lac de Nogan Kul me montra, dégageant un nuage de fumée, la porte qui sert d'entrée au royaume d'Agharti. C'est par cette porte qu'un chasseur, autrefois, pénétra dans le royaume et, après son retour, commença à raconter ce qu'il y avait vu. Les lamas lui coupèrent la langue pour l'empêcher de parler du mystère des mystères. Dans sa vieillesse il revint à l'entrée de la caverne et disparut dans le royaume souterrain dont le souvenir avait orné et réjoui son cœur de nomade.

J'obtins des renseignements plus détaillés de la bouche du houtouktou Jelyp Djamarap de Narabanchi-Kure. Il me raconta l'histoire de l'arrivée du puissant Roi du Monde à sa sortie du royaume souterrain, son apparition, ses miracles et ses prophéties ; c'est alors seulement que je commençai à comprendre que dans cette légende, cette hypnose, cette vision collective, de quelque façon qu'on l'interprète, se cachait non seulement un mystère mais une force réelle et souveraine, capable d'influer sur le cours de la vie politique de l'Asie. A partir de ce moment, je commençai mes recherches.

Le lama Gelong, favori du prince Choultoun-Beyli, et le prince lui-même, me firent la description du royaume souterrain.

— Dans le monde, dit le Gelong, tout est constamment en état de transition et de changement, les peuples, les religions, les lois et les coutumes. Combien de grands empires et de brillantes cultures ont péri ! Et cela seul qui reste inchangé, c'est le mal, l'instrument des mauvais esprits. Il y a plus de six mille ans, un saint homme disparut avec toute une tribu dans l'intérieur du sol et n'a jamais reparu sur la surface de la terre. Beaucoup de gens cependant ont depuis visité ce royaume, Çakya Mouni, Undur-Gheghen, Paspas, Baber et d'autres. Nul ne sait où se trouve cet endroit.

L'un dit l'Afghanistan, d'autres disent l'Inde. Tous les hommes de cette religion sont protégés contre le mal et le crime n'existe pas à l'intérieur de ses frontières. La science s'y est développée dans la tranquillité, rien n'y est menacé de destruction. Le peuple souterrain a atteint le plus haut savoir. Maintenant c'est un grand royaume, comptant des millions de sujets sur lesquels règne le Roi du Monde. Il connaît toutes les forces de la nature, lit dans toutes les âmes humaines et dans le grand livre de la destinée. Invisible, il règne sur huit cent millions d'hommes, qui sont prêts à exécuter ses ordres.

Le prince Choultoun Beyli ajouta : ce royaume est Agharti. Il s'étend à travers tous les passages souterrains du Monde entier. J'ai entendu un savant lama chinois dire au Bogdo Khan que toutes les cavernes souterraines de l'Amérique sont habitées par le peuple ancien qui disparut sous terre. On retrouve encore de leurs traces à la surface du pays. Ces peuples et ces espaces souterrains sont gouvernés par des chefs qui reconnaissent la souveraineté du Roi du Monde. Il n'y a pas en cela grand-chose de merveilleux. Vous savez que dans les deux plus grands océans de l'Est et de l'Ouest se trouvaient autrefois deux continents⁽¹⁾. Ils disparurent sous les eaux, mais leurs habitants passèrent dans le royaume souterrain.

Les cavernes profondes sont éclairées d'une lumière particulière qui permet la croissance des céréales et des végétaux et donne au peuple une longue vie sans maladie. Là existent de

1 — L'Atlantide et le continent de Mu. (N.d.E.).

nombreux peuples, de nombreuses tribus. Un vieux brahmane bouddhiste du Népal accomplissait la volonté des dieux en faisant une visite à l'ancien royaume de Gengis, le Siam, quand il rencontra un pêcheur qui lui ordonna de prendre place dans sa barque et de voguer avec lui sur la mer. Le troisième jour ils atteignirent une île où vivait une race d'hommes ayant deux langues qui pouvaient parler séparément des langages différents. Ils lui montrèrent des animaux curieux, des tortues ayant seize pattes et un seul œil, d'énormes serpents dont la chair était savoureuse, des oiseaux ayant des dents qui attrapaient du poisson pour leurs maîtres en mer. Ces gens lui dirent qu'ils étaient venus du royaume souterrain et lui décrivirent certaines régions.

Le lama Turgut qui fit le voyage d'Ourga à Pékin avec moi me donna d'autres détails.

— La capitale d'Agharti est entourée de villes où habitent des grands prêtres et des savants. Elle rappelle Lhassa où le palais du Dalaï Lama, le Potala, se trouve au sommet d'une montagne recouverte de temples et de monastères. Le trône du Roi du Monde est entouré de deux millions de dieux incarnés. Ce sont les saints panditas. Le palais lui-même est entouré des palais des Goros qui possèdent toutes les forces visibles et invisibles de la terre, de l'enfer et du ciel et qui peuvent tout faire pour la vie et la mort des hommes. Si notre folle humanité commençait contre eux la guerre, ils seraient capables de faire sauter la surface de notre planète et de la transformer en déserts. Ils peuvent dessécher les mers, changer les continents en océans et répandre les montagnes parmi les sables du désert. A leur commandement, les arbres, les herbes et les buissons se mettent à pousser ; des hommes vieux et faibles deviennent jeunes et vigoureux et les morts ressuscitent.

Dans d'étranges chariots, inconnus de nous, ils franchissent à toute vitesse les étroits couloirs à l'intérieur de notre planète. Quelques brahmanes de l'Inde et des Dalaï Lamas du Thibet ayant réussi à gravir des pics montagneux où nul autre pied humain ne s'est jamais posé y ont trouvé des inscriptions taillées dans le roc, des traces de pas dans la neige et des marques laissées par des roues de voitures. Le bienheureux Çakia-Mouni trouva, au sommet d'une montagne, des tablettes de pierre portant des mots qu'il ne réussit à comprendre qu'à un âge avancé et pénétra ensuite au royaume d'Agharti d'où il rapporta des miettes de savoir sacré que sa mémoire avait conservées. C'est là, dans des palais de cristal merveilleux qu'habitent les chefs invisibles des fidèles, le Roi du Monde, Brahytma, qui peut parler à Dieu comme je vous parle, et ses deux assistants, Mahytma, qui connaît les événements de l'avenir, et Mahynga, qui dirige les causes de ces événements.

Les saints panditas étudient le monde et ses forces. Quelquefois les plus savants d'entre eux se rassemblent et envoient des délégués à l'endroit où les yeux humains n'ont jamais pénétré. Ceci est décrit par le Tashi Lama qui vivait il y a huit cent cinquante ans. Les plus hauts panditas, une main sur les yeux et l'autre à la base du cerveau de prêtres plus jeunes, les endorment profondément, lavent leurs corps avec une infusion de plantes, les immunisent contre la douleur, les rendent aussi durs que de la pierre, les enveloppent dans des bandelettes magiques, puis se mettent à prier le Dieu puissant. Les jeunes hommes pétrifiés, couchés, les yeux ouverts et les oreilles attentives, voient, entendent et se rappellent de tout. Ensuite un Goro s'approche et fixe sur eux un long regard. Lentement les corps se soulèvent de terre et disparaissent.

Le Goro reste assis, les yeux fixés sur l'endroit où il les a envoyés. Des fils invisibles les retiennent à sa volonté, quelques-uns d'entre eux voyagent parmi les étoiles, en observant les événements, les peuples inconnus, la vie et les lois. Ils y écoutent les conversations, lisent les livres, connaissent les fortunes et les misères, la sainteté et les péchés, la piété et le vice... Quelques-uns se mêlent à la flamme, voient la créature de feu, vive et féroce, combattent sans trêve, fondant et martelant des métaux dans les profondeurs des planètes, faisant bouillir l'eau

des geysers et des sources thermales ; faisant fondre les rochers et déversant des flots en fusion sur la surface de la terre, par les orifices des montagnes.

D'autres se précipitent avec les créatures de l'air, infiniment petites, évanescences et transparentes, pénètrent les mystères et le but de leur existence. D'autres glissent jusqu'aux profondeurs de la mer et observent le royaume des sages créatures de l'eau qui transportent et répandent la bonne chaleur sur toute la terre, gouvernant les vents, les vagues et les tempêtes. Au monastère d'Erdeni Dzu vivait autrefois Pandita Houtouktou qui était venu d'Agharti. En mourant, il parla du temps où il vécut, selon la volonté du Goro, sur une étoile rouge à l'Est, où il flotta sur l'océan couvert de glace et vola parmi les feux orageux qui brûlent aux profondeurs de la terre.

Telles sont les histoires que j'entendis raconter dans les *yourtas* des princes et dans les monastères lamaïstes. Le ton sur lequel on me fit ce récit m'interdisait de laisser paraître le moindre doute.

Mystère...



47

LE ROI DU MONDE EN FACE DE DIEU

Pendant mon séjour à Ourga, j'essayai de trouver une explication à cette légende du Roi du Monde. Naturellement le Bouddha vivant était celui qui pouvait le mieux me renseigner et je m'efforçai, par conséquent, de le faire parler à ce sujet. Dans une conversation avec lui, je citai le nom du Roi du Monde. Le vieux pontife tourna brusquement la tête de mon côté et fixa sur moi ses yeux immobiles et sans vie. Malgré moi je gardai le silence. Le silence se prolongea, et le pontife reprit la conversation de telle sorte que je compris qu'il ne désirait pas aborder ce sujet. Sur les visages des autres personnages présents, je remarquai l'expression d'étonnement et de frayeur qu'avaient produite mes paroles, particulièrement chez le bibliothécaire du Bogdo Khan. On comprendra facilement que ceci ne fit que me rendre d'autant plus impatient d'en savoir davantage à ce sujet.

Comme je quittais le cabinet de travail du bogdo houtouktou, je rencontrai le bibliothécaire qui était sorti avant moi, et je lui demandai s'il consentirait à me faire visiter la bibliothèque du Bouddha vivant. J'usai avec lui d'une ruse très simple.

— Savez-vous, mon cher lama, lui dis-je, j'étais un jour dans la plaine à l'heure où le Roi du Monde s'entretenait avec Dieu, et je ressentis l'impressionnante majesté de ce moment.

A ma surprise, le vieux lama me répondit d'un air calme :

— Il n'est pas juste que le bouddhisme et que notre religion jaune le cachent. La reconnaissance de l'existence du plus saint et du plus puissant des hommes, du royaume bienheureux, du grand temple de la science sacrée est une telle consolation pour nos cœurs de pécheurs et nos vies corrompues que le cacher à l'humanité serait un péché.

« Eh bien ! écoutez, ajouta-t-il, toute l'année le Roi du Monde guide la tâche des panditas et des goros d'Agharti. Seulement, par moments, il se rend dans la caverne du temple où repose le corps embaumé de son prédécesseur dans un cercueil de pierre noire. Cette caverne

est toujours sombre mais quand le Roi du Monde y pénètre, les murs sont rayés de feu et du couvercle du cercueil montent des langues de flammes. Le doyen des goros se tient devant lui, la tête et le visage recouverts, les mains jointes sur la poitrine. Le goro n'enlève jamais le voile de son visage, car sa tête est un crâne nu, avec des yeux vivants et une langue qui parle. Il communie avec les âmes de ceux qui s'en sont allés.

« Le Roi du Monde parle longtemps, puis s'approche du cercueil, en étendant la main. Les flammes brillent plus éclatantes ; les raies de feu sur les murs s'éteignent et reparaissent, s'entrelacent, formant des signes mystérieux de l'alphabet vatannan.

Du cercueil commencent à sortir des banderoles transparentes de lumière à peine visibles.

Ce sont les pensées de son prédécesseur. Bientôt le Roi du Monde est entouré d'une auréole de cette lumière et les lettres de feu écrivent, écrivent sans cesse sur les parois les désirs et les ordres de Dieu. A ce moment le Roi du Monde est en rapport avec les pensées de tous ceux qui dirigent la destinée de l'humanité : les rois, les tsars, les khans, les chefs guerriers, les grands-prêtres, les savants, les hommes puissants. Il connaît leurs intentions et leurs idées. Si elles plaisent à Dieu, le Roi du Monde les favorisera de son aide invisible ; si elles déplaisent à Dieu, le Roi provoquera leur échec. Ce pouvoir est donné à Agharti par la science mystérieuse d'Om, mot par lequel nous commençons toutes nos prières. « Om » est le nom d'un ancien saint, le premier des Goros, qui vécut il y a trois cent mille ans. Il fut le premier homme à connaître Dieu, le premier qui enseigna à l'humanité à croire, à espérer, à lutter avec le mal. Alors Dieu lui donna tout pouvoir sur les forces qui gouvernent le monde visible.

Après sa conversation avec son prédécesseur, le Roi du Monde assemble le grand Conseil de Dieu, juge les actions et les pensées des grands hommes, les aides ou les abats. Mahytma et Mahynga trouvent la place de ces actions et de ces pensées parmi les causes qui gouvernent le monde. Ensuite le Roi du Monde entre dans le grand temple et prie dans la solitude. Le feu apparaît sur l'autel, s'étendant petit à petit à tous les autels proches, et à travers la flamme ardente apparaît peu à peu le visage de Dieu. Le Roi du Monde annonce respectueusement à Dieu les décisions du Conseil et reçoit en échange les ordres divins du Tout-Puissant. Quand il sort du temple, le Roi du Monde rayonne de la lumière divine.



48

RÉALITÉ OU FICTION MYSTIQUE ?

— Quelqu'un a-t-il vu le Roi du Monde ? demandai-je.

— Oui, répondit le lama. Pendant les fêtes solennelles de l'ancien bouddhisme au Siam et aux Indes, le Roi du Monde apparut cinq fois. Il était sur un char magnifique traîné par des éléphants blancs, orné d'or, de pierres précieuses et des plus fines étoffes ; il était vêtu d'un manteau blanc et portait sur la tête une tiare rouge d'où pendaient des rivières de diamants qui lui masquaient le visage. Il bénissait le peuple avec une pomme d'or surmontée d'un agneau. Les aveugles retrouvèrent la vue, les sourds entendirent, les infirmes recommencèrent à marcher et les morts se dressèrent dans leurs tombeaux partout où se posèrent les yeux du Roi

du Monde. Il apparut aussi il y a cent quarante ans à Erdeni-Dzu et visita également l'ancien monastère de Sakkaï et Narabanchi Kure.

Un de nos Bouddhas vivants et un des Tashi Lamas reçurent de lui un message écrit en caractères inconnus sur des tablettes d'or. Nul ne pouvait lire ces signes. Le Tashi Lama entra dans le temple, posa la tablette d'or sur sa tête et commença à prier. Grâce à cette prière les pensées du Roi du Monde pénétrèrent dans son cerveau et, sans avoir lu les signes énigmatiques, il comprit et accomplit le message du Roi.

— Combien y a-t-il de personnes qui sont allées à Agharti ? demandai-je.

— Un grand nombre, répondit le lama, mais tous ces hommes ont tenu secret ce qu'ils y ont vu. Quand les Olets détruisirent Lhassa, un de leurs détachements se trouvant dans les montagnes du sud-ouest arriva jusqu'aux limites d'Agharti. Ils y apprirent quelques-unes des sciences mystérieuses et les rapportèrent à la surface de la terre.

« Voilà pourquoi les Olets et les Kalmouks sont d'habiles sorciers et prophètes. Quelques tribus noires de l'Est pénétrèrent aussi à Agharti et y vécurent plusieurs siècles. Plus tard elles furent chassées du royaume et retournèrent sur la surface de la terre, rapportant avec elles le mystère des prédictions selon les cartes, les herbes, et les lignes de la main. Ce sont des bohémiens. Quelque part, au nord de l'Asie, existe une tribu qui est en train de disparaître et qui venait de la caverne d'Agharti. Les membres savent rappeler les esprits des morts quand ils flottent dans l'air.

Le lama resta silencieux quelque temps. Puis, comme s'il répondait à mes pensées, il continua :

— A Agharti, les savants panditas écrivent sur des tablettes de pierre toute la science de notre planète et des autres mondes. Les savants bouddhistes chinois le savent bien. Leur science est la plus haute et la plus pure. Chaque siècle, cent sages de Chine se réunissent en un endroit secret, sur les rives de la mer, où sortent des profondeurs cent tortues immortelles. Sur leurs écailles les Chinois écrivent les conclusions de la science divine du siècle.

Ceci me rappelle l'histoire que me raconta un vieux bonze chinois du temple du Ciel à Pékin. Il me dit que les tortues vivent plus de trois mille ans sans air ni nourriture et que c'est la raison pour laquelle toutes les colonnes du temple bleu du Ciel étaient posées sur des tortues vivantes afin d'empêcher le bois de pourrir.

— Plusieurs fois les pontifes d'Ourga et de Lhassa ont envoyé des ambassadeurs auprès du Roi du Monde, me dit le lama bibliothécaire, mais il leur fut impossible de le découvrir.

Seul un certain chef thibétain, après une bataille avec les Olets, trouva la caverne portant l'inscription : « Cette porte conduit à Agharti. » De la caverne sortit un homme de belle apparence, qui lui présenta une tablette d'or portant les signes mystérieux, en lui disant :

— Le Roi du Monde apparaîtra devant tous les hommes quand le temps sera venu pour lui de conduire tous les bons dans la guerre contre les méchants ; mais ce temps n'est pas encore venu. Les plus mauvais de l'humanité ne sont pas encore nés.

Le Chiang-chun baron Ungern envoya le jeune prince Pounzig en ambassade auprès du Roi du Monde, mais il revint avec une lettre du Dalaï Lama. Le baron le renvoya une seconde fois, il ne revint jamais.



49

LA PROPHÉTIE DU ROI DU MONDE EN 1890

Le houtouktou de Narabanchi me raconta ceci quand je lui fis une visite à son monastère au commencement de 1921 :

— Quand le Roi du Monde apparut devant les lamas, favorisés de Dieu, dans notre monastère, il y a trente ans, il fit une prophétie relative aux siècles qui devaient suivre. La voici :

« De plus en plus les hommes oublieront leurs âmes et s'occuperont de leurs corps. La plus grande corruption régnera sur la terre. Les hommes deviendront semblables à des animaux féroces, assoiffés du sang de leurs frères. Le Croissant s'effacera et ses adeptes tomberont dans la mendicité et dans la guerre perpétuelle. Ses conquérants seront frappés par le soleil mais ne monteront pas deux fois ; il leur arrivera le plus grand des malheurs, qui s'achèvera en insultes aux yeux des autres peuples. Les couronnes des rois, grands et petits, tomberont : un, deux, trois quatre, cinq, six, sept, huit... Il y aura une guerre terrible entre tous les peuples. Les océans rougiront... la terre et le fond des mers seront couverts d'ossements... des royaumes seront morcelés, des peuples entiers mourront... la faim, la maladie, des crimes inconnus des lois, que jamais encore le monde n'avait vus.

Alors viendront les ennemis de Dieu et de l'Esprit divin qui se trouvent dans l'homme. Ceux qui prennent la main d'un autre périront aussi. Les oubliés, les persécutés, se lèveront et retiendront l'attention du monde entier. Il y aura des brouillards et des tempêtes. Des montagnes dénudées se couvriront de forêts. La terre tremblera... Des millions d'hommes échangeront les chaînes de l'esclavage et les humiliations, pour la faim, la maladie et la mort. Les anciennes routes seront couvertes de foules allant d'un endroit à un autre. Les plus grandes, les plus belles cités périront par le feu... une, deux, trois... Le père se dressera contre le fils, le frère contre le frère, la mère contre la fille. Le vice, le crime, la destruction du corps et de l'âme suivront... Les familles seront dispersées... La fidélité et l'amour disparaîtront... De dix mille hommes, un seul survivra... il sera nu, fou, sans force et ne saura pas se bâtir une maison ni trouver sa nourriture...

Il hurlera comme le loup furieux, dévorera des cadavres, mordra sa propre chair et défiera Dieu au combat... Toute la terre se videra. Dieu s'en détournera. Sur elle se répandra seulement la nuit et la mort. Alors j'enverrai un peuple, maintenant inconnu, qui, d'une main forte, arrachera les mauvaises herbes de la folie et du vice, et conduira ceux qui restent fidèles à l'esprit de l'homme dans la bataille contre le mal. Ils fonderont une nouvelle vie sur la terre purifiée par la mort des nations. Dans la centième année, trois grands royaumes seulement apparaîtront qui vivront heureux pendant soixante et onze ans. Ensuite il y aura dix-huit ans de guerre et de destruction. Alors les peuples d'Agharti sortiront de leurs cavernes souterraines et apparaîtront sur la surface de la terre. »

Plus tard, voyageant à travers la Mongolie orientale, vers Pékin, je me demandai souvent :

— Qu'arriverait-il ? qu'arriverait-il si des peuples entiers, de couleurs, de religions, de tribus différentes commençaient à émigrer vers l'Ouest ?

Maintenant, à l'heure où j'écris ces dernières lignes, mes yeux se tournent involontairement vers ce cœur illimité de l'Asie sur lequel se déroule le tracé de mes courses errantes. A travers les tourbillons de neige ou les tempêtes de sable du Gobi, je revois le visage du houtouktou de Narabanchi tandis que d'une voix calme, sa main montrant l'horizon, il m'ouvrait le secret de ses intimes pensées.

Près de Karakoroum, sur les rives d'Ubsa-Nor, je vois les immenses camps multicolores, les troupeaux de chevaux et de bétail, les yourtes bleues des chefs. Au-dessus, je vois les bannières de Gengis Khan, des rois du Thibet, du Siam, d'Afghanistan et des princes indiens ; les signes sacrés des pontifes lamaïstes ; les armes des Khans, des Olets et les simples signes des tribus mongoles du Nord. Je n'entends pas le bruit de la foule agitée. Les chanteurs ne chantent pas les airs mélancoliques des montagnes, des plaines et des déserts. Les jeunes cavaliers ne se plaisent pas à courir, montés sur leurs rapides chevaux... Il y a des foules innombrables de vieillards, de femmes et d'enfants, et, au-delà, au Nord et à l'Ouest, aussi loin que l'œil peut atteindre, le ciel est rouge comme une flamme, on entend le grondement et le pétilllement de l'incendie, le bruit féroce de la bataille qui conduit ces guerriers versant, sous le ciel rougi, leur sang et celui des autres ! Qui conduit ces foules de vieillards sans armes ? Je vois un ordre sévère, une compréhension profonde et religieuse du but, de la patience, de la ténacité, une nouvelle émigration des peuples, la dernière marche des Mongols.

Karma a peut-être ouvert une nouvelle page dans l'histoire. Et qu'arrivera-t-il si le Roi du Monde est avec eux ?

Mais ce grand mystère des mystères garde son profond silence.



*Photographie : Sergueï Ivanovitch Borisov
Expédition à travers les zones de montagne de l'Altai (1907-1914)*

VOCABULAIRE

- **Amour Sayn.** – Au revoir.
- **Attaman.** – Chef de cosaques. Se dit aussi Hetman.
- **Bandi.** – Etudiant en théologie bouddhiste.
- **Buriat.** – La plus civilisée des tribus mongoles. vivant dans la vallée de la Selenga en Transbaikalie.
- **Chiang-Chun.** – Général chinois.
- **Dalaï Lama.** – Le pontife de la religion jaune ou lamaïste à Lhassa.
- **Djungar.** – Tribu mongole de l'Ouest.
- **Dougoun.** – Etablissement commercial chinois dans un poste fortifié.
- **Dzuk.** – Couchez-vous.
- **Tang-Tzu.** – Maison (chinois).
- **Fatil.** – Racine précieuse employée en médecine, en Chine et au Thibet.
- **Felcher.** – Aide-chirurgien.
- **Gelong.** – Prêtre lamaïste ayant le droit d'offrir des sacrifices à Dieu.
- **Getul.** – Le troisième grade chez les moines lamaïstes.
- **Goro.** – Grand prêtre du Roi du Monde.
- **Hatyk.** – Morceau de soie bleue ou jaune offert en présent aux hôtes, aux chefs, aux lamas et aux dieux. Veut dire aussi une espèce de pièce de monnaie, valant deux ou trois francs.
- **Hong.** – Etablissement commercial chinois.
- **Hun.** – Le grade inférieur chez les princes.
- **Hounghoutze.** – Brigand chinois.
- **Houchoun.** – Enclos fermé d'une palissade ou d'un mur, contenant les maisons, les magasins et les écuries des cosaques russes en Mongolie.
- **Houtouktou.** – Le grade le plus élevé chez les moines lamaïstes, dieu incarné, saint.
- **Imouran.** – Sorte de rongeur.
- **Izubr.** – Sorte d'élan.
- **Kabarga.** – Antilope musquée.
- **Kalmouk.** – Tribu mongole, qui émigra de Mongolie sous Gengis (où ils étaient connus sous le nom d'Olets et Eieuths), qui vivent maintenant dans l'Oural et sur les bords de la Volga.
- **Kampo.** – Prieur d'un monastère lamaïste, le grade le plus élevé dans le clergé blanc (séculier).
- **Kampo-gelong.** – Le grade le plus élevé chez les gelongs.
- **Karma.** – Personnification bouddhiste de l'idée du destin.
- **Khan.** – Roi.
- **Khayrus.** – Sorte de truite.
- **Kirghiz.** – Nation mongole habitant entre l'Irtich en Sibérie occidentale, le lac Balach et la Volga.
- **Kuropatka.** – Perdrix.
- **Lama.** – Prêtre lamaïste.
- **Lan.** – Poids d'argent ou d'or. – environ un onzième de la livre russe. – environ trente-six grammes.

- **Maramba.** – Docteur en théologie.
- **Merin.** – Chef de la police soyote en Urianhai.
- **Mendé.** – Salut soyote : bonjour.
- **Nagan-Houchoun.** – Enclos chinois réservé à la culture maraîchère.
- **Naida.** – Manière de faire du feu employée par les bûcherons sibériens.
- **Noyon.** – Prince ou khan, « chef », « excellence ».
- **Obo.** – Monument sacré élevé aux endroits dangereux en Urianhai et en Mongolie pour apaiser les dieux.
- **Olets.** – Kalmouks.
- **Om** – 1) Le nom du premier des goros. 2) La science magique de l'Etat souterrain. 3) Salut.
- **Om' Mani Padme Hung.** – Salut ! Grand Lama à la Fleur de Lotus.
- **Orochons.** – Tribu mongole vivant près des rives de l'Amour.
- **Oulatchen.** – Cavalier guide accompagnant les chevaux de poste.
- **Ourga.** – 1) Capitale de la Mongolie. 2) Espèce de lasso mongol.
- **Ourton.** – Station de relais de poste où les voyageurs changent de chevaux et d'oulatchens.
- **Pandita.** – Le grade le plus élevé chez les moines bouddhistes.
- **Panti.** – Cornes de daim à l'état duveteux, employées en médecine au Thibet et en Chine.
- **Pogrom.** – Massacre.
- **Paspa.** – Fondateur de la secte jaune qui prédomine à présent dans le Lamaïsme.
- **Sait.** – Gouverneur mongol.
- **Salga.** – Sorte de perdrix.
- **Sayn.** – Bonjour. Bien.
- **Taïga.** – Forêt (Sibérie).
- **Taimen.** – Grosse truite atteignant le poids de cent vingt livres.
- **Ta Lama.** – Littéralement : grand prêtre, maintenant : docteur en médecine.
- **Tachour.** – Canne de bambou.
- **Tchahar.** – Tribu mongole guerrière vivant près de la grande muraille.
- **Tcheka.** – Organisation bolchevique poursuivant les ennemis du gouvernement soviétique.
- **Turpan.** – Oie rouge sauvage.
- **Tzagan.** – Blanc.
- **Tzara.** – Document donnant le droit d'obtenir des chevaux et des guides aux stations de relais de poste.
- **Tsirik.** – Soldats mongols mobilisés.
- **Tzuren.** – Docteur empoisonneur.
- **Ulan.** – Rouge.
- **Vatannan.** – Le langage de l'Etat souterrain du Roi du Monde.
- **Wapiti.** – Sorte d'élan.
- **Yourta.** – La tente ou maison mongole, en feutre.
- **Zahachine.** – Tribu mongole errante de l'Ouest.
- **Zaberega.** – Amoncellement de glace sur le bord des fleuves au printemps.
- **Zikkurat.** – Haute tour de style babylonien.



TABLE DES MATIÈRES

AUX PRISES AVEC LA MORT

1. – Dans la forêt...	7
2. – Le secret de mon compagnon de route .	9
3. – La lutte pour la vie..	12
4. – À la pêche ..	14
5. – Un dangereux voisin...	14
6. – La rivière en travail.	16
7. – À travers la Russie soviétique .	17
8. – Trois jours au bord du précipice...	19
9. – Vers les monts Sayans et la liberté ..	21
10. – La bataille sur la Seybi ..	24
11. – La barrière rouge...	28
12. – Au pays de la paix éternelle .	30
13. – Mystères, miracles et nouvelle bataille ..	33
14. – La rivière du diable..	36
15. – La marche des fantômes	38
16. – Au Thibet mystérieux .	40

LA TERRE DES DÉMONS

17. – La Mongolie mystérieuse ..	45
18. – Le mystérieux Lama vengeur ..	49
19. – Les Tchahars...	53
20. – Le démon de Jagisstai.	55
21. – L'autre de la mort..	59
22. – Parmi les assassins ..	61
23. – Sur un volcan .	64
24. – Châtiment sanglant	67
25. – Jours d'épreuves	69
26. – La bande de Hounghoutzes blancs..	74
27. – Le mystère d'un petit temple...	76
28. – Le souffle de la mort...	78

AU CŒUR DE L'ASIE FIÉVREUSE

29. – Sur la route des grands conquérants	83
30. – Arrêté !	88
31. – Voyage par « Ourga »... ..	90
32. – Un vieux devin..	92
33. – « La mort, en la personne d'un homme blanc, se tiendra derrière vous »	94
34. – L'horreur de la guerre.	96
35. – Dans la cité des dieux vivants, des trente mille bouddhas et des soixante mille moines	98
36. – Fils de croisés et de corsaires..	101
37. – Le camp des martyrs... ..	106
38. – En présence du Bouddha	109
39. – « L'homme a la tête en forme de selle »	113

LE BOUDDHA VIVANT

40. – Au jardin bienheureux des mille béatitudes	117
41. – La poussière des siècles.	120
42. – Les livres de miracles	122
43. – La naissance du Bouddha vivant... ..	124
44. – Une page de l'histoire du Bouddha	125
45. – La vision du Bouddha vivant 17 mai 1921	126

LE MYSTÈRE DES MYSTÈRES

LE ROI DU MONDE

46. – Le royaume souterrain..	129
47. – Le Roi du monde en face de Dieu	132
48. – Réalité ou fiction mystique ?... ..	133
49. – La prophétie du Roi du monde en 1890.	135
Vocabulaire	137







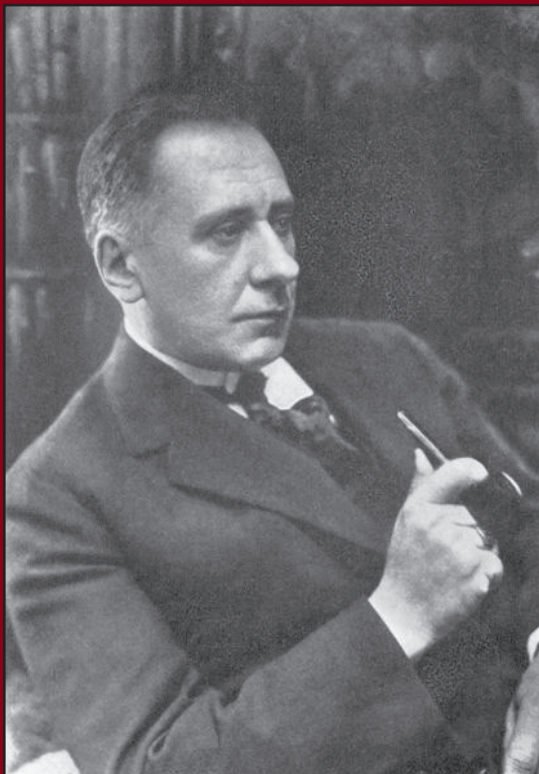
Image ancienne d'un pratiquant de Chöd, remarquez la trompe en tibia humain
(Tibétain : *Kangling*)

Alexandra David Néel, *Mystique et magiciens du Tibet*, 1929, réédition 2008.



Le chamanisme semble avoir pris racine en Sibérie et Asie Centrale, il y a plusieurs millénaires.

Le chaman est classiquement connu pour être un guérisseur. C'est aussi un protecteur et un devin, toutes ces fonctions étant en fait la conséquence de son aptitude à relier le monde visible au monde invisible. Dès l'instant où un enfant semble prédisposé pour cette forme d'existence et qu'il l'accepte, il reçoit d'abord la formation des âmes chamanes disparues, sous forme de rêves, de songes et de transes, puis celles des chamanes en vie sous forme de techniques mêlant symboles et rituels. Les gestes, les transes, les danses, les formules magiques, les chants entrent dans la composition des innombrables rituels. Le chaman traditionnel doit avant tout mettre son costume, en peau d'animal, un bonnet constitué d'un bandeau orné de rubans, de morceaux de fer, de représentations diverses, quelquefois un masque, un miroir en cuivre, des cannes et un tambour. Le chaman est capable de : connaître les causes d'une maladie et les moyens de les éloigner ; soulager les malades grâce à différents rites ; prédire l'avenir, "*deviner le destin*", notamment celui des personnes éloignées ; rechercher des personnes ou des animaux disparus, des objets perdus ou volés et deviner qui sont les coupables.



Ferdynand Ossendowski, né le 27 mai 1876 près de Ludza (aujourd'hui en Lettonie) et mort à Milanówek (Pologne) le 3 janvier 1945, était un universitaire, aventurier et écrivain polonais connu pour ses récits de voyage et ses témoignages sur la révolution russe.

Enfant, il s'installe avec son père à Saint-Petersbourg où il suit sa scolarité en russe. Il s'inscrit à l'université et entame des études de mathématiques, de physique et de chimie. Il commence alors à mener des voyages d'étude puis parcourt les mers d'Asie embarqué sur un bateau qui assure la liaison maritime entre Odessa et Vladivostok. Il publie ses récits consacrés à la Crimée, à Constantinople et à l'Inde.

En 1899, il fuit la Russie à la suite d'émeutes étudiantes et se rend à Paris, où il poursuit ses études à la Sorbonne, ayant notamment le chimiste et académicien Marcellin Berthelot comme professeur. Il retourne en Russie en 1901, et enseigne la

physique et la chimie à l'Institut de Technologie de l'Université de Tomsk en Sibérie occidentale. Il donne aussi des cours à l'Académie d'Agriculture et publie des articles consacrés à l'hydrologie, à la géologie, à la physique et à la géographie.

En 1905, il est nommé au laboratoire de recherches techniques de Mandchourie, chargé de la prospection minière, et dirige le département de la Société russe de géographie à Vladivostok. Il visite à ce titre les îles de la mer du Japon et le détroit de Béring. Il est alors un membre influent de la communauté polonaise de Mandchourie et publie son premier roman en polonais, *La nuit*.

Impliqué dans les mouvements révolutionnaires, il est arrêté et condamné à mort. Sa peine sera commuée en travaux forcés. Mais, il est relâché en 1907 avec l'interdiction de travailler et de quitter la Russie. Il se consacre alors à l'écriture de romans, en partie autobiographiques, qui lui permettent de regagner la grâce des dirigeants. En février 1917, il est nommé professeur à l'Institut polytechnique d'Omsk, en Sibérie. Lorsqu'éclate la Révolution d'Octobre, il se rallie aux groupes contre-révolutionnaires, et accomplit différentes missions pour Alexandre Vassilievitch Koltchak, qui en fait son ministre des finances.

Condamné à fuir avec d'autres compagnons, il raconte son épopée dans *Bêtes, Hommes et Dieux*, qui sera publié dans les années 1920. Le récit, qui se présente comme un livre d'aventure vécue, commence au moment où Ossendowski vient d'apprendre qu'on l'a dénoncé aux Bolcheviks et que le peloton d'exécution l'attend. Il emporte un fusil et quelques cartouches et gagne la forêt dans le froid glacial.

